

SINGHY LE MALAIS.

(voir Table, Tome II)

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

SINGHY LE MALAIS

HISTOIRE INDIENNE,

Par Auguste Bouët,

Capitaine au long cours.

AUTEUR DE : PIRATE ET CORSAIRE.

1

PARIS
BERQUET ET PÉTION, ÉDITEURS,
Libraires-Commissionnaires,
11, RUE DU JARDINET.

—

1842

I

EXPOSITION.

Dans la partie nord de l'île Bourbon (1), sur les bords rocailleux de la ravine des Chèvres, à quelque distance de *Sainte-Suzanne*, de ce joli bourg auquel ses verdoyantes plaines ont fait donner le nom de *Quartier Français*, se

(1) Voir les notes à la fin de l'ouvrage.

voyait, il y a quelques années, une riche et élégante habitation entourée de vastes plantations de caféier.

Cette habitation appartenait à la famille d'Angremont, l'une des plus considérées de toute l'île.

M. d'Angremont, veuf depuis quelques années, habitait seul ce domaine avec Mathilde, sa fille chérie : en ce moment s'y trouvait aussi son fils unique, Charles d'Angremont.

Charles d'Angremont, capitaine de corvette dans la marine royale, commandait la corvette de guerre *la Thisbé*, en ce moment mouillée sur rade de Saint-Paul.

Tout annonçait l'opulence du maître de cette caféerie. Le principal corps de logis était vaste et paraissait contenir de nombreux emménagemens; sur le pourtour couraient de hautes varangues aux gracieuses colonnades, recouvertes presqu'en entier des tiges capricieuse-

ment entrelacées du *mélilot* des Indes et du *mongori*.

Sur le devant, une large *argamasse* (1) était encombrée de baies de caféier exposées aux rayons d'un soleil ardent qui commençait à descendre lentement vers les mornes du *Pays brûlé* : plus loin s'élevait un groupe touffu de tamariniers, dont l'ombre se projetait dans la ravine. Un mur peu élevé et flanqué de bancs agrestes garnissait les bords escarpés de cette ravine ; de cette espèce de terrasse chargée de plantes grimpantes et de caisses de fleurs, l'œil planait sur la délicieuse plaine de Sainte-Suzanne, dont les rouges toitures saillaient au milieu des bambous et des lataniers.

Vis-à-vis et sur la droite de la maison du maître, se voyaient les remises, les cuisines, les ateliers, l'hôpital ; plus au loin le cam

(1) Esplanade où l'on fait sécher les bois de caféier.

des noirs formé d'une multitude de cases et de petits jardins remplis de patates, de maïs et de pois du cap.

Deux personnes appartenant à l'habitation, étaient négligemment appuyées sur la terrasse, et regardaient la plaine au-dessous d'eux, en échangeant de rares paroles.

L'une était une femme de couleur, à la pose gracieuse et nonchalante; un éclatant madras couvrait ses cheveux noirs et brillans; sa figure était jolie sans être belle, mais elle attirait surtout par cette piquante et voluptueuse beauté que possèdent presque toutes les métives créoles. Une simple robe de cotonnade à fleurs roses et fond blanc, un foulard de *Bombay* aux mille couleurs, couvraient des formes parfaites dont ils dessinaient les séduisans contours.

L'autre personne était aussi un jeune homme de couleur, à peine âgé de vingt-cinq ans;

son visage tenait le milieu entre les traits gros et aplatis du *Malgache*, et les traits anguleux de l'Arabe; on pouvait deviner le fils d'une de ces races *séclaves*, implantées depuis si longtemps sur le sol de Madagascar, et dont le sang s'est mêlé à celui des indigènes : sa taille était haute, ses yeux pleins de feu, et des gestes animés accompagnaient toutes ses paroles. En ce moment, pourtant, il paraissait soucieux.

— Pourquoi donc ce refus, Olivia ? dit-il en se retournant brusquement vers la métive.

— Il est de ces choses vraiment, reprit doucement Olivia, qu'un homme ne devrait pas aimer à s'entendre répéter. Ne m'avez-vous donc pas deviné, Kélédor ? que puis-je vous dire enfin?... Je ne veux pas me marier sans avoir de l'amour pour mon mari !...

— Et vous n'en avez pas pour moi, n'est-ce pas, Olivia ?

— Mais...

— N'achevez pas, Olivia, car vous me briseriez le cœur!

Et moi qui vous aime si profondément, Olivia!... moi qui, sur un mot de vous, me jetterais à l'instant dans ce ravin!...

Oh! je sens bien là que je vous rendrais heureuse, heureuse autant que vous méritez de l'être, vous si jolie!...

Vous êtes libre aujourd'hui, je le suis aussi, moi; et tous les deux comblés de bienfaits de notre généreux maître! ce serait le ciel sur la terre, qu'une union formée sous de pareils auspices, et vous me refusez! »

Et le jeune homme s'appuya mélancoliquement les mains sur le front. La vivacité, la passion qu'il venait de mettre dans ces quelques paroles, avaient ému la créole.

Plusieurs fois ses yeux s'arrêtèrent humides sur la figure expressive du séclave, et son sein

se souleva avec une rapidité inaccoutumée :

— Tout cela est vrai, Kélédor, dit-elle après quelques instans de silence, mais...

—Mais vous en aimez un autre, n'est-ce pas, Olivia! et ce *Singhy*, ce vil Malais, a été plus heureux que moi!... — Kélédor!... — Oh! c'est que mon cœur se soulève en pensant que vous, si jeune, si jolie, vous livriez votre ame à ce Malais qui vous trompe, à un esclave encore! à un noir de pioche (1)! — Kélédor, reprit Olivia d'un ton légèrement altéré par la colère, je n'ai pas fait choix de vous pour mon confident, et je suis maîtresse de mes affections, je pense ; ce n'est pas ma faute si elles ne vous appartiennent pas! »

Quittant aussitôt la place qu'elle occupait, elle se dirigea vers l'argamasse où commen-

(1) On appelle ainsi l'esclave appliqué aux travaux de la culture.

çaient à se réunir les noirs arrivant du travail des champs.

— C'est cela, dit le métis, elle veut être la première à la venue de son cher Singhy..... malédiction !...

Et il la suivit à quelque distance.

Le premier soin des noirs qui débouchèrent sur ce vaste emplacement appelé *argamasse*, emplacement destiné à faire sécher le girofle et le café, fut de recueillir avec soin tout ce qui s'y trouvait, et de le renfermer dans des sacs de *vaquois* : puis les uns accroupis, les autres debout, attendirent l'inspection du géreur qui devait donner l'ordre du travail du lendemain. En tête du premier groupe, avait paru un homme de trente ans à peine ; à ses traits et à la couleur de son teint on pouvait facilement le reconnaître pour Malais.

Ce teint était d'un jaune sale, et sa taille courte et trapue comme toutes celles de la race

Malaise. Bien que les pommettes de ses joues fussent trop prononcées, et ses lèvres épaisses, l'ensemble de sa physionomie frappait cependant, et attirait les regards sans qu'on pût se rendre compte de cette attraction.

Lorsque sa vue se tournait vers ses compagnons d'esclavage, elle n'exprimait qu'un profond mépris : mais dès qu'il soupçonnait que l'attention se portait de son côté, sa paupière et sa tête se baissaient avec humilité ; et son regard ne circulait plus qu'à la dérobée autour de lui. Kélédor, debout sur le bord de l'argamasse, considérait, les bras croisés, Olivïa, échangeant quelques paroles avec cet homme qui n'était autre que Singhy :

— Je l'aurais juré!... dit-il en considérant avec amertume l'heureux esclave.

Celui-ci leva la tête, et son coup-d'œil croisa celui du séclave... un éclair de haine en jaillit au même instant ; toutefois, réprimant ce mou-

vement, il se détourna en laissant errer sur ses lèvres un sourire moqueur. Le jeune homme parut ne comprendre que trop la cruelle raillerie renfermée dans ce sourire, car il s'éloigna brusquement du côté des ateliers... Le géreur venait de paraître sur l'argamasse, et la foule des esclaves, les commandeurs à leur tête, se rassembla autour de lui...

— Attention! se mit-il à crier d'une voix de Stentor, et vous, commandeurs, n'oubliez pas de veiller à ce que mes ordres s'exécutent soigneusement. *Jean-Louis*, demain matin de bonne heure, tu te mettras à la tête de la petite bande : vous irez dans la cotonnerie ramasser les cotons qui sont nouvellement ouverts.

Comme nous aurons beaucoup de *bazar*, *Cupidon* aidera la négresse bazardière, à porter ses paniers de légumes et de fruits. Les froids ayant commencé, il rapportera une

balle de toile bleue qu'on partagera entre vous tous. Mais je préviens que je mets au *bloc* celui qui vendra son rechange pour boire, ou qui donnera sa toile à des négresses.

La grande bande se partagera en deux : une moitié ira casser le maïs qui nous reste dans les hauts, l'autre moitié se rendra à la cueillette du café rouge ; les commandeurs veilleront à ce qu'on ménage les arbres, et que les fruits ne soient cueillis qu'en parfaite maturité.

Les noirs charpentiers, sous la surveillance de Kélédor, s'occuperont de la construction de notre nouvel hôpital.

Quant à vous autres, vieilles, et vous autres, nourrices, vous continuerez à faire des sacs pour le café, vu qu'après-demain, les noirs feront un voyage au *quartier*, afin de porter ce que nous en avons de préparé.

Maintenant, Singhy le Malais, j'ai une nouvelle à te communiquer.

Notre maître, sur ma demande, a bien voulu te conférer une place de *commandeur :* tu sais parfaitement, n'est-ce pas, quelles sont les charges de cette place? tu dois veiller à ce que tes noirs confrères fassent leur devoir en tout bien, tout honneur, et s'ils y manquent, ton fouet doit le leur rappeler sans rémission.

Aujourd'hui précisément, on nous a ramené un *marron*, un de tes compatriotes, le nommé *Mangano*, et c'est en lui appliquant vingt-cinq coups de fouet, que tu vas commencer tes fonctions.

Vulcain, va sur-le-champ enlever Mangano des fers, et conduis-le ici. Vous autres, ne bougez pas ; après l'exécution seulement, vous pourrez aller souper. »

Et le géreur s'approchant du poteau auquel on devait amarrer le patient, veilla à ce que tout se fit avec ordre et promptitude.

La figure du Malais était restée presque impassible pendant la partie du discours du géreur, qui lui conférait la *dignité* de commandeur: sa surprise s'était seulement manifestée par un brusque mouvement, dès que son nom avait été prononcé.

Mais lorsque celui de Mangano sortit de la bouche du géreur, et qu'il vit ce qu'on exigeait de lui, ses sourcils se froncèrent étrangement, son œil brilla d'un feu sombre, et ses lèvres se serrèrent. Toutefois, quelques secondes ne s'étaient pas écoulées que ses traits avaient repris leur sérénité; il sembla même éprouver de la joie et de la reconnaissance. S'avançant près du géreur, il lui dit, en baissant les yeux humblement :

— Merci, maître, merci!... Singhy n'oubliera pas que vous avez bien voulu le distinguer entre tous les esclaves pour le gratifier

de cette insigne faveur !..... Il s'acquittera de son devoir ici comme toujours.

— C'est bien, c'est bien, Singhy, reprit le géreur, j'y compte...

Et se retournant aussitôt :

— Perfide Malais, murmura-t-il, c'est peut-être toi qui as engagé ce pauvre Mangano à courir marron !... Enfin, nous allons voir!...

Un nègre vint, portant un long fouet aux lanières épaisses, et le présenta à Singhy. Celui-ci le saisit et le serra dans sa main nerveuse avec une rage concentrée. Se plaçant ensuite à quelquespas du poteau, il attendit.

On vit paraître alors un groupe de noirs, venant du camp : un homme se trouvait au milieu d'eux, les mains croisées sur la poitrine, et fortement retenues par des liens : c'était l'esclave Mangano, qui, pris la veille dans la montagne, venait d'être ramené à l'habitation qu'il avait désertée depuis dix jours.

Ses pommettes saillantes, ses yeux, de forme chinoise, ses lèvres, grosses et disgracieuses, son corps ramassé, offraient le type malais dans toute sa repoussante laideur.

Il marchait, insoucieux, vers le milieu de l'esplanade, lorsqu'en reconnaissant Singhy dans son bourreau, il ne put retenir un mouvement de surprise.

— Oh! mon Dieu, oui, dit le géreur, auquel ce mouvement n'avait pas échappé, c'est ton compatriote lui-même qui est chargé de t'apprendre comment l'on fête le retour d'un marron.

Allons vite, dépêchons!... Nous n'avons le temps d'attendre ni les uns ni les autres. »

Singhy, pourtant, restait dans la même attitude, se gardant bien de répondre aux regards supplians du malheureux Mangano.

Enfin, abandonnant son fouet, il s'approcha du condamné et se mit en devoir de le fixer au

poteau ; il lui enleva d'abord la chemise bleue et presque en lambeaux qui lui couvrait les reins. Alors seulement on put voir une fois sa tête raser l'oreille de Mangano, et ses lèvres remuer imperceptiblement ; le souffle qui en sortit fut si léger qu'il échappa même à l'inquiète surveillance du gèreur.

Mangano se courba sur-le-champ avec résignation, et Singhy, revenant quelques pas en arrière, saisit l'instrument de correction. Les premiers coups qu'il appliqua furent donnés avec adresse et de manière à porter à peine sur les épaules du patient ; aussi ce dernier ne fit-il pas entendre un seul gémissement.

— Prends garde, Singhy, lui cria le gèreur irrité ; je pourrais bien te faire prendre la place de ton compatriote ! Ah ! c'est comme cela que tu comptes remplir ta place de commandeur ?... Prends garde, te dis-je ; tu me ferais croire à bien des choses qui m'ont été rapportées !...

Singhy venait de s'arrêter à cette voix si connue; il ne répondit rien : mais cette fois, son fouet, en retombant sur les reins de Mangano, en fit jaillir le sang.

Un cri échappa au patient.

Les lanières revinrent une seconde fois en sifflant, et s'ensanglantèrent encore!... Alors, la vue de ce sang parut faire une étrange impression sur le bourreau... ses mains se cramponnèrent au manche du fouet, l'écume commença à sortir de sa bouche, et un rire sourd rugit péniblement dans sa poitrine. Il haletait, et faisait retomber comme un furieux l'instrument de supplice sur le corps du malheureux...

C'était bien le Malais, avec sa nature de tigre, que l'odeur du sang venait de mettre à nu!...

Mangano remplissait l'air de ses hurlemens,

et les coups se succédaient pourtant avec autant de furie et de rapidité...

L'horrible expression des traits de Singhy était telle que le géreur lui-même, épouvanté, n'osait lui crier de s'arrêter... le nombre de coups était déjà dépassé, et Singhy continuait toujours...

— Grâce! grâce! maître! s'écria une négresse en pleurs en se jetant aux pieds du géreur. Grâce! lui qu'à faire mourir Mangano!...

— Grâce, Louise, je le veux bien, reprit le géreur éperdu; d'autant plus qu'il en reçoit plus qu'il ne devait en recevoir... Mais ce Singhy a le diable au corps!... Arrachez son fouet à ce forcené! s'écria-t-il, en s'adressant à deux autres commandeurs. »

Plusieurs noirs se précipitèrent sur le bourreau, qui, toujours en proie à la même frénésie, faisait siffler les lanières sanglantes autour de lui.

On parvint enfin à les lui arracher des mains, et il parut alors reprendre ses sens.

Regardant avec surprise les personnes qui l'environnaient, il rappela ses esprits, et son exaltation disparut soudainement.

On s'empressa d'enlever les liens du patient, il était complètement évanoui; quatre nègres s'emparant du corps, le portèrent vers l'hôpital des noirs.

Une négresse suivait en sanglottant... c'était Louise, la commère de Mangano, celle qui partageait sa case avant sa fuite, celle qui venait de se jeter aux pieds du géreur...

— Quel enragé que tu fais!... dit ce dernier, en s'approchant de Singhy; si c'est ainsi que tu t'acquittes de ton emploi; je te le retirerai avant qu'il soit long-temps.. »

Ton pauvre compatriote emporte au moins le double de ce qu'il devait recevoir!... »

— Vous paraissiez concevoir des soupçons, maître, reprit hypocritement l'esclave, je tenais à vous prouver qu'ils n'étaient pas fondés...

— A la bonne heure, Singhy, ceci me fait revenir un peu sur ton compte; une autre fois, pourtant, fais ton devoir et ton devoir seulement, je ne te demande rien de plus.

— Cela suffit, maître, mille grâces de vos bontés... »

Et le géreur s'éloigna en se dirigeant vers l'habitation, dont M. d'Angremont venait de sortir, entouré de sa famille.

Dès qu'il fut à quelques pas, la tête de l'esclave se releva; une atroce expression enflamma ses noires prunelles...

— Tes bontés!... murmura-t-il à voix basse... oui, je te les paierai!...

Il allait regagner le camp des noirs, lors-

que reconnaissant le groupe qui s'avançait, il revint vivement sur ses pas, marcha jusqu'à la petite terrasse du ravin, et fit mine de soigner les fleurs précieuses des caisses.

M. d'Angremont était un beau vieillard de soixante-dix ans, à l'aspect plein de douceur et de bonté.

Près de lui marchait sa fille Mathilde, jeune créole d'une ravissante beauté, à peine âgée de seize années; avec elle causaient deux officiers de la marine royale, comme on pouvait le voir aux ancres d'or brillant sur leur uniforme.

L'un de ces officiers paraissait jeune, et ses regards s'arrêtaient souvent avec admiration sur la charmante figure de Mathilde.

L'autre, plus âgé, était Charles d'Angremont, le frère de Mathilde, et commandant de la corvette *la Thisbé*.

A quelques pas derrière eux, se tenait Olivia

et la nourrice de Mathilde, sa *menaine*, comme on dit en langage créole : cette nourrice était une vieille négresse à la peau ridée et à la démarche peu assurée.

Ses regards invariablement fixés sur la jeune fille, suivaient tous ses mouvemens avec une tendre inquiétude.

Car à Bourbon, l'esclave qui a nourri de son lait l'enfant de son maître, fait dès ce moment partie de la famille. Objet d'attentions particulières, elle ne s'aperçoit plus de son esclavage, et devient une simple pensionnaire de la maison, dont on n'exige presqu'aucun travail.

Aussi est-ce un bien envié par la négresse, que celui d'être choisie comme nourrice, si la mère du nouveau-né est obligée d'y renoncer elle-même; c'est surtout un bonheur pour les négresses *créoles*, c'est-à-dire, pour celles nées sur l'habitation même et que leur vie en-

tière attache à la famille qui les nourrit.

Le groupe se dirigeait vers les tamariniers, et, en passant près de l'argamasse, le géreur rendit compte à M. d'Angremont de l'exécution et des incidens qui l'avaient marqué.

— Comment, monsieur Surmet! s'écria Mathilde, on vient encore de fouetter un pauvre esclave!

— Oui, Mademoiselle, un Malais auquel était venue la fantaisie d'aller chercher des bananes sur le Piton de Neige, et que les gendarmes nous ont ramené hier soir. C'est Mangano, l'âme damnée de Singhy, et précisément ce dernier a été chargé de le corriger.

— Ce Singhy est un drôle de bien mauvaise mine, dit le commandant de *la Thisbé;* et je le crois digne en tout point de sa nation. — Il n'est que trop vrai, continua son père, que je préférerais deux paisibles *Mozanbiques* ou même deux Indiens à ces deux Malais. Je les soupçonne fortement d'être coupables du dernier empoisonne-

ment de nos bestiaux. — Cela ne m'étonnerait nullement, reprit le jeune étranger ; qui peut mieux qu'un Malais se connaître en poison? N'est-ce pas sur la côte de Malacca que croît l'arbre appelé *Pohon-Upas*, lequel fournit un poison dont la plus petite quantité dans la plus petite blessure donne la mort à l'instant.... — O ciel ! s'écria Mathilde effrayée. — Rassurez-vous, Mademoiselle, il faut croire que, dans le voyage qu'on l'a forcé de faire pour venir habiter Bourbon, ce terrible Singhy aura perdu sa provision de suc d'Upas. — Oui ! mais le sol de Bourbon en fournit d'autres, reprit la jeune fille toute rêveuse....

Puis relevant sa tête :

— Eh bien, je crois, Messieurs, que vos préventions ne sont pas fondées contre ce pauvre Singhy... C'est l'esclave le plus attentionné du camp pour nous, il soigne mes fleurs et rend mille petits services à la maison ;

D'ailleurs, sa figure est loin d'être méchante, le sourire est toujours sur ses lèvres. — Oui ! le sourire d'un Malais, qui donne la main d'un côté et poignarde de l'autre, répondit le géreur; je vous assure, Mademoiselle, que si vous aviez vu la manière dont il s'escrimait sur les épaules de son pauvre compatriote, qui le remerciera, j'en suis sûr, car il exerce sur ce Mangano une influence inexplicable ;

Si vous aviez vu surtout l'épouvantable expression de son visage à la vue du sang qu'il faisait jaillir, vous auriez été effrayée comme je l'ai été moi-même. — Oh ! mon Dieu ! il y a encore de ce sang sur l'argamasse, dit la jeune créole s'éloignant précipitamment du côté des tamariniers. »

En y arrivant, elle vit Singhy qui semblait entièrement occupé de ses fleurs, émondant quelques branches, enlevant les herbes parasites. Le premier mouvement de Mathilde fut un geste

de terreur; mais cette émotion ne dura pas, et se retournant vers son père et les jeunes gens :

— Voyez, leur dit-elle en souriant, si je ne vous avais pas dit vrai ! Voilà ce terrible Singhy occupé fort paisiblement du soin de mes fleurs !

Bonjour, Singhy, reprit-elle en s'approchant; eh bien, comment vont mes *Pontederia* et mes *Ixia du* cap ? — De plus en plus beaux, Mademoiselle, répondit Singhy dont le regard brûlant se leva un instant sur l'angélique figure de la jeune créole; voyez dans cette caisse, comme ces pontederias étalent avec orgueil leurs corolles bleu de ciel !

— C'est vrai, dit une voix derrière Mathilde.

Mathilde fit un mouvement de frayeur. — Tu m'as fait peur, Olivia, dit-elle, tu es venue là comme une apparition ! »

Olivia s'était arrêtée près d'elle en effet, dès qu'elle l'avait vue s'approcher de Singhy.

Ses yeux ne quittaient pas le Malais dont les sourcils se froncèrent, puis il continua à appeler l'attention de Mathilde sur diverses autres fleurs.

— C'est bien, c'est bien, Singhy, je vous remercie....

Et s'adressant à l'étranger: Admirez, dit-elle, la jolie vue que nous possédons sur les délicieuses plaines de Sainte-Suzanne? Que dites-vous de cette perspective, monsieur Jules? D'abord je vous préviens que je me fâche, si vous ne la trouvez pas ravissante!....

—Vous me mettez vraiment dans l'embarras, Mademoiselle, répliqua le jeune homme en souriant; tout ce que je pourrai dire maintenant semblera venu par ordre, et vous ne me croirez plus. — Je vous promets que si; mais convenez que dans les environs de votre Paris si vanté vous n'avez rien de comparable à ce coup d'œil? C'était bien la peine vraiment, monsieur mon

cher frère, de me faire habiter pendant près de cent jours votre *Thisbé*, et tout cela pour me faire voir, quoi ? une ville nommée Paris, ville de boue et de bruit, où je n'ai éprouvé que de l'ennui !... — Et à mon bord, t'es-tu ennuyée ? reprit le frère en riant.

A cette question soudaine, Mathilde devint pourpre, et feignant de ne pas l'avoir entendue, elle se mit à regarder en dehors de la terrasse.

— Oh ! Charles ! vois donc quelle charmante *Cilosia* argentée au milieu de ce buisson !... Il faut absolument que je la joigne à mon bouquet... »

Et l'imprudente créole montant légèrement sur un des bancs de gazon qui bordaient le mur, se pencha sur le précipice pour saisir la fleur. Au même instant elle jeta un cri perçant.

Le poids de son corps l'entraînait en avant et elle resta un moment dans cette effrayante

position... A ce cri, les deux officiers s'élancèrent, mais plus agile que tous, Singhy avait déjà franchi le mur d'un bond, et se cramponnant vigoureusement d'une main aux pierres d'assise, de l'autre il reçut Mathilde dans ses bras...

M. d'Angremont, qui causait à quelques pas avec son géreur, venait d'accourir épouvanté, et aidé des deux jeunes gens il enleva sa fille des bras de Singhy au moment où les forces commençaient à manquer à ce dernier....

La terreur avait fait perdre les sens à Mathilde et des soins empressés se réunirent autour d'elle....

Singhy après avoir franchi le mur une seconde fois, contemplait immobile, à quelques pas, celle à qui il venait de sauver la vie... Sa poitrine était haletante, sa prunelle enflammée, et il semblait suivre avec avidité les mouvemens de sa jeune maîtresse....

Olivia, tout en prodiguant ses soins à Mathilde, levait parfois son œil soupçonneux sur l'esclave, épiant, inquiète et jalouse, l'expression de ses traits.

— Merci, Singhy, merci ! s'écria le premier M. d'Angremont, tu as sauvé ma fille et ma reconnaissance sera éternelle!

— Je n'oublierai pas non plus ce dévouement, Singhy, dit Mathilde d'une voix faible en lui tendant la main qu'il saisit avec ardeur et n'osa que porter à son front.

Oh ! je m'en souviendrai, mon bon Singhy!..

— Je n'ai fait que mon devoir, Mademoiselle Mathilde, répondit le Malais d'une voix altérée : n'aurais-je pas sacrifié mille fois ma misérable vie pour vous sauver d'une pareille mort !....

— Vous le voyez! reprit Mathilde d'un air de triomphe en s'adressant aux deux officiers :

Mon bon père, continua-t-elle, donne-moi

ton bras, et revenons à l'habitation. J'ai besoin de me remettre tout-à-fait de cette affreuse secousse.... »

Et se levant péniblement, elle reprit le chemin de la maison, appuyée sur les bras de son père et de son frère....

Singhy n'avait pas encore quitté la place où il se trouvait quelques instants auparavant....

Suivant des yeux la marche chancelante Mathilde, il restait absorbé dans une intim profonde rêverie.

Une main s'appuya convulsivement sur son épaule..... Il se détourna, c'était Olivia....
— Oh ! tu l'aimes, Singhy ! s'écria-t-elle avec explosion. — Je l'aime, et qui donc ?.... répondit celui-ci froidement.... — Qui donc ? Tu oses me le demander ? Elle ! elle !.... Mathilde!!...

— Tu es folle ! reprit le Malais faisant un mouvement pour la quitter... — Oh! Singhy!

je t'en prie, ne me laisse pas dans cette horrible incertitude... Oui ou non, l'aimes-tu?

— Comment penses-tu concevoir une aussi folle pensée, Olivia?... Et quel serait mon espoir?... Il faudrait que je fusse atteint de démence, conviens-en!...

Quelle injuste jalousie, ajouta-t-il d'un ton hypocrite et caressant, lorsque tu sais bien que je n'aime que toi et ne pourrais jamais aimer d'autres que toi!... Que toi, Olivia, qui as donné au pauvre esclave tant de preuves de ton amour.... Du reste, ces petits accès me portent la joie au cœur, car ils me prouvent que cet amour est encore bien à moi! »

— Singhy, répondit la métive avec tristesse, j'ai bien peur que tu ne me trompes cruellement!

— Tu ne le crois pas, Olivia! Écoute!....

Avant peu, je t'en donnerai une nouvelle et éclatante preuve.

Depuis long-temps, continua-t-il plus bas et regardant soucieux autour de lui, j'ai des projets que je veux te confier.... Tu verras alors si je mérite tes soupçons !... Tu sauras qui je suis, et s'il est possible que le Singhy aime la fille d'un blanc !... Ce Singhy a été roi, Olivia !

Oui et roi puissant !.....

Une horrible trahison l'a conduit sur la terre des blancs, y attachant le roi à la chaîne comme un vil esclave !.....

Après demain dans la soirée, à l'heure où le soleil se cache derrière le *Morne Brûlé* (1), je t'attendrai dans le bois de bananiers sur le flanc de la montagne..... Y viendras-tu? — J'y serai, Singhy... »

(1) Nom de l'un des mornes de l'île.

II.

CONFIDENCES.

Nous avons voulu présenter d'abord en action les diverses passions qui s'agitaient dans l'enceinte de la Caféerie d'Angremont.

On a pu voir l'amour d'un jeune Séclave pour la métive Olivia, amour que celle-ci était loin de lui rendre et dont elle gratifiait un

esclave, lequel n'en paraissait pas fort reconnaissant.

Nous pensons bien faire en ajoutant quelques mots sur les caractères et les antécédens des personnages de ce drame déjà mis en mouvement.

Olivia, autour de laquelle se groupaient deux passions rivales, l'une d'amour, l'autre d'intérêt, était une fille de couleur née sur l'habitation, et possédant au juste les vertus négatives de sa caste.

Quoique sans méchanceté exclusive, Olivia portait une véritable envie de femme de couleur à toute cette opulence des blancs qui l'entourait. Affranchie de bonne heure par sa jeune maîtresse dont elle avait partagé les jeux, le manque seul d'avenir la retenait encore dans cette famille, qu'elle aurait certainement quitté sans se souvenir des bienfaits dont elle y avait été comblée.

Olivia était une véritable métive, bien disposée à profiter de toutes les chances, et dont le cœur sec ne pouvait donner accès qu'à l'une de ces passions brûlantes de sa race, où les sens sont tout et l'âme peu de chose ou rien. On pouvait dire d'elle ce que les jeunes blancs disent généralement des filles de couleur aux Antilles : « Qu'elle n'aurait pas été effrayée d'une trinité masculine formée ainsi qu'il suit : un blanc pour caissier, un mulâtre pour mari, et un nègre pour amant. »

Olivia fut d'abord presque séduite par la beauté du jeune Kélédor, qu'elle savait épris d'elle ; mais bientôt Singhy, Singhy le Malais, Singhy l'esclave, l'emporta sur son rival ; il en vint même, après ce triomphe, à prendre sur la métive un empire extraordinaire contre lequel l'orgueil d'Olivia se révoltait souvent.

Singhy était un de ces hommes dont l'astuce et la puissance morale devaient impres-

sionner vivement une femme telle qu'Olivia; son physique, sans être précisément beau, ne manquait pourtant ni de noblesse, ni de dignité; son œil presque toujours baissé, lançait parfois des éclairs; un instinct secret vous faisait deviner l'homme habitué long-temps au commandement. Quant au moral, c'était le Malais tout entier avec sa nature de tigre et ses ruses; humble et hypocrite, un voile impénétrable couvrait ses haines comme son visage.

Loin d'être une de ces organisations créées pour le crime, et qui, en acceptant toutes ses horreurs, poursuivent du moins leur marche avec quelque grandeur; ce n'était qu'une de ces âmes gangrenées par le mal, traînant ses vengeances dans l'ombre, assouvissant dans l'ombre sa soif du sang, enfonçant le poignard au cœur en faisant une caresse...

Singhy avait été livré comme esclave sur les côtes de *Java*, et amené à Bourbon.

Sa haine contre les blancs ne connaissait pas de bornes, et tous ses soins tendaient à leur nuire.

Un de ses compatriotes fait captif avec lui, lui paraissait entièrement dévoué ; c'était Mangano, cet esclave dont le châtiment lui avait été confié. Dans le temps de sa puissance, Singhy sentant le besoin d'un homme qui pût devenir l'instrument aveugle de ses volontés, jeta les yeux sur Mangano ; il l'avait ébloui, comblé de biens, et un hasard heureux lui fit même une fois lui sauver la vie.

Dès ce jour, Mangano ne crut pas s'appartenir ; l'esclavage forcé ne changea rien à cette croyance. Singhy n'avait qu'un mot, un geste à faire pour que Mangano lui sacrifiât sa vie, et Singhy le savait...

Vis-à-vis Singhy, se posait comme son rival l'affranchi Kélédor. Kélédor, né à Madagascar, dans les montagnes du pays des *Antanosses*,

avait été pris enfant dans une guerre entre ces derniers et les Hovas. Les Hovas l'avaient vendu avec beaucoup d'autres prisonniers à un négrier de Bourbon, et c'est ainsi qu'il se trouvait sous le toit de la famille d'Angremont.

Kélédor appartenait à l'une de ces fières races arabes, qui ont étendu pendant si longtemps leur domination sur Madagascar; il possédait toutes les qualités que devait promettre cette noble origine.

Un caractère généreux, un courage indomptable, une ame pleine de sentimens élevés se manifesta chez lui de bonne heure, et lui concilia l'affection de ses maîtres.

Jamais il ne se vit employé aux travaux si rudes de la culture, on exerça sa précoce intelligence dans les ateliers dont il devint bientôt le chef; puis son affranchissement ne tarda pas à être décidé.

Kélédor ne fut pas ingrat; il voua à la fa-

mille d'Angremont, un profond attachement.

Malheureusement pour lui, une violente passion s'enracina dans son ame, presque dès l'enfance.

La séduisante Olivia avait vu croître avec orgueil cet amour exclusif qu'elle inspirait au compagnon de ses jeux d'enfance ; elle l'avait encouragé même et le jeune homme se persuada long-temps qu'elle répondait à son affection.

Ivre de joie, il concentra toutes ses pensées de bonheur et d'avenir sur cette compagne qu'il s'était choisie.

Mais Olivia n'était pas femme à comprendre une âme comme celle de Kélédor, et jamais aucune sympathie véritable ne l'entraîna vers lui.

Il fallait à Olivia un homme comme Singhy, qui la subjuguât de toute la puissance du crime, et fît résonner un écho profond dans les fibres si sèches de son cœur.

Kélédor vit avec désespoir s'évanouir ses rêves d'amour ; une haine terrible s'amassa en lui ; haine vouée à ce Singhy, dont il ne pénétrait que trop l'hypocrisie.

Singhy la lui rendit avec usure, non par jalousie pourtant, car il n'aimait pas la métive, et ne la considérait que comme un instrument utile à ses desseins ; mais lui, qui prodiguait le fiel de sa nature à ceux même qui le comblaient de bienfaits, ne pouvait manquer d'accepter enfin, avec délices, une haine en échange de la sienne.

L'instinct jaloux de Kélédor l'avait d'ailleurs trop bien servi ; Singhy n'eut pas de peine à deviner que le masque dont il se plaquait le visage, ne trompait pas son rival ; aussi en éprouva-t-il un féroce besoin de vengeance, un besoin de cette sorte comme n'en peut ressentir qu'un Malais.

Kélédor produisait sa haine au grand jour,

Singhy la dissimulait avec soin, attendant l'occasion favorable pour s'en abreuver.

Nous ne parlerons pas de la jeune Mathilde, angélique créature sur laquelle s'étaient fixés les désirs du Malais : la pauvre enfant n'avait rien deviné, sans doute, quand les regards fauves de l'esclave venaient s'arrêter sur elle.

Elle n'avait pas vu non plus le tremblement convulsif qui saisissait l'infâme, lorsque sa blanche main effleurait sa peau sale et huilée; ou si elle l'avait vu, elle n'avait rien compris dans sa candeur de vierge.

Olivia, elle, ne put s'y méprendre; toutefois Singhy allait avoir trop besoin d'elle pour la laisser en proie à de pareils soupçons et le rendez-vous qu'il lui donna devait, selon lui, dissiper tous ses doutes. Maintenant que nous avons complété l'exposition par ces rapides développements, nous reprenons notre récit.

Quelques jours après l'accident arrivé à Ma-

thilde, Olivia marchait avec précaution le long d'une allée de goyaviers chargés de fleurs.

Le soleil commençait à descendre vers les mornes, jetant ses dernières lueurs sur l'un de ces magnifiques spectacles comme on n'en voit qu'entre les tropiques. La mer était calme au loin, colorée de mille paillettes dorées que brillantaient les jaunes reflets de l'astre à son déclin; l'atmosphère gardait encore une légère teinte bleue qui blanchissait ensuite, et se transformait enfin en tons chauds et vigoureux.

La tourterelle rouge choisissait ce moment pour faire entendre son roucoulement plaintif, et mille bruits insaisissables se mêlaient à lui, bruits parcourant l'air et s'élevant des champs, des bois, des habitations....

Olivia paraissait gravir péniblement un chemin tracé près de la ravine aux Chèvres dont elle côtoyait les bords âpres et sauvages.

Soudain, elle se détourna vers la droite, et

prenant un petit sentier à peine visible au milieu d'épaisses fougères argentées, elle entra dans un bois touffu où le tan, le palmiste et les lianes se disputaient la place. Elle s'arrêta un instant, effrayée par un bruit soudain qui se fit à côté d'elle, mais ce n'était qu'un *tangue* caché dans les broussailles ; l'animal craintif venait de se mettre en défense en se roulant avec bruit sur lui-même, et se hérissant de ses longs dards.

Olivia se retourna et contempla le magnifique panorama qui se développait au-dessous d'elle ; de vastes plaines d'une verdure riche et variée descendaient en amphithéâtre jusqu'à la mer ;

Autour d'elle, des multitudes d'oiseaux aux brillantes couleurs voltigeaient dans les feuilles ; le martin guettait silencieusement les insectes dont il est si friand, et le perroquet noir apparaissait parfois fuyant avec effroi l'approche de l'homme.

En ce moment les sons d'une voix humaine vinrent tirer Olivia de sa rêverie; cette voix se perdait dans les profondeurs de la forêt, mélodiant un chant mélancolique en une langue étrangère.

Olivia n'avait pas eu le temps de se jeter précipitamment au milieu des lianes, qu'elle aperçut la longue robe blanche d'un Indien qui s'avançait lentement de son côté.

C'était un des Indiens attaché à l'habitation d'Angremont ;

Sans doute il venait rêver dans ce lieu désert de son beau pays du Bengale, où il avait laissé famille et amis pour courir après la fortune. Ses accens étaient doux et plaintifs, bien que souvent la passion dont ils semblaient empreints, trahît un chant brûlant d'amour. Voici les paroles qu'il faisait entendre en sons harmonieux de sa langue natale :

Salut, ô toi, ma Bayadère,
Reine de ce brillant séjour,
Danseuse à la pagne légère,
A la voix tremblante d'amour !...

Viens, pour que l'âme toute émue,
Je puisse encore à tes genoux
M'asseoir, éuivré de ta vue,
En écoutant tes chants si doux !

Oh ! j'aime tant ma Bayadère,
Tes cheveux coulant à pleins bords,
Brillante et soyeuse crinière
Que tu déroules en tes transports !

J'aime aussi ta noire prunelle,
Avec son long voile de cils,
Diamant qui toujours étincelle
Sous l'ébène de tes sourcils !...

Puis, cette aigrette qui s'agite
Au bord d'un diadème de fleurs,
Puis ce jeune sein qui palpite
Sous ta pagne aux riches couleurs !...

Salut, ô toi, etc.

L'Indien continua à descendre le bois et passa à quelques pas de la métive. Olivia tremblait d'être aperçue, car elle n'aurait su comment expliquer à ses maîtres sa course à cette heure sur la montagne, et nul doute pourtant que le Bengali n'eût rendu compte de cette étrange rencontre, et ne l'eût peut-être embarrassée en lui offrant de la reconduire à l'habitation; mais il s'éloigna sans la découvrir et bientôt ses chants se perdirent dans le lointain.

Olivia reprit le sentier qu'elle avait abandonné; après bien des détours elle se retrouva sur les bords de la ravine.

La place où elle s'arrêta frappait par son aspect sombre et mystérieux : quelques pieds de bois de natte gisaient abattus, et une pelouse épaisse s'étendait en vert tapis sous les pieds.

A gauche une bruyante cascade se précipitait

dans le creux de la ravine et descendait en grondant vers la plaine.

Olivia fit entendre un léger cri auquel un sifflet répondit à peu de distance, et Singhy lui-même sortit du taillis :

— Je t'attendais, Olivia, dit-il d'une voix caressante, et je craignais presque un oubli de ta part. — Mon Dieu, Singhy, reprit-elle tristement, j'ai eu bien de la peine à me décider à venir seule si loin.

Pourquoi ne pas nous réunir comme d'usage dans la plantation de bananiers près de la maison ? »

— Oh ! j'ai trop de choses à t'apprendre, Olivia, et de ces choses, vois-tu, qu'une oreille humaine autre que la tienne ne devrait pas entendre, car, sur ma vie, je ne laisserais pas à sa langue le temps de les redire !....

Asseyons-nous ici, nous n'avons rien à craindre ; j'ai parcouru le bois, il ne s'y trouvait

qu'un imbécile de Bengali qui a regagné l'habitation, et dont la présence t'aura sans doute effrayée. Si j'avais près de moi mon fidèle Mangano, il veillerait autour de nous... N'importe! j'ai l'oreille exercée, et pas une feuille ne remuera que je ne l'entende. »

Olivia, dont la curiosité commençait à être vivement excitée, s'assit auprès du Malais, qui commença en ces termes le récit de ses aventures :

« — Tu sais bien, mon Olivia, lui dit-il en effleurant de ses lèvres le cou charmant de la métive, tu sais bien que je n'aime que toi, et pourtant ta jalousie a épié tous mes pas, toutes mes paroles; tu as fini par m'accuser de trahir ton amour! ton amour, à toi, la plus jolie fille de Sainte-Suzanne! amour que tu as bien voulu donner à un pauvre esclave! Il n'a fallu rien moins que cela, Olivia,

pour me décider à te faire d'aussi sérieuses confidences que celles que tu vas entendre.

» Du reste, j'aurai besoin de toi aussi pour l'achèvement de mes projets, et tu pourras alors me donner des preuves positives de cette vive affection. Quant à exiger de toi la promesse d'un silence absolu, si j'avais eu le moindre doute à cet égard, je ne t'aurais rien dit.

» Quelques paroles te l'ont déjà appris, Olivia, j'ai été roi, et roi d'une île célèbre.

» Les *Pros* (1) des îles *Carimon* (2) se sont souvent gorgés de l'or et du butin enlevés aux Européens, et leur sang aussi a teint plus d'une fois nos kris recourbés (3).

» Plus d'une fois Singhy, Singhy cet esclave

(1) Embarcations plus ou moins fortes et très rapides, en usage dans toutes les îles de la Sonde.

(2) Iles de l'archipel de la Sonde, à vingt-cinq lieues dans le nord de Java, célèbres par leurs forbans.

(3) *Kris*, ou poignards de diverses formes, qu'un véritable Malais n'abandonne jamais.

que tu vois armé d'un ignoble fouet aujourd'hui, a dirigé des centaines de ces pros redoutables, porté l'effroi sur les côtes de la grande île de Java, et fait trembler le sultan de *Maduré* dans son palais!

» J'étais fils du chef des îles Carimon, et j'avais noblement hérité de la haine que mon père portait aux blancs.

» Le nom de Singhy, Olivia, est un nom redouté dans les îles nombreuses des détroits de la Sonde; Singhy, le grand chef, commandait à des hommes vaillans et déterminés : j'ai vaincu souvent, et mes flottes ont anéanti plusieurs fois celles mêmes de Bali, qui voulait me disputer l'empire sur ces mers.

» Oui, si jamais je reviens dans ma patrie, et que tu veuilles me revoir, Olivia, viens à Carimon, et demande Singhy, tu l'y retrouveras roi!...

» Les Européens m'appelaient un *forban!*

Oui, sans doute, *forban*, ce qui signifie dans leur langage, un homme maudit du ciel et des hommes!

» *Forban*, parce que je me souvenais des maux et des guerres injustes dont ils nous avaient accablés pour avoir notre or; *forban*, parce que je vengeais mon père, tué par eux; ce *forban*, le voilà dans leurs chaînes aujourd'hui, esclave courbé sur la terre et servant de bourreau!... »

La fureur de Singhy le força de s'arrêter. Olivia le considérait avec effroi, fascinée par la lueur sanglante qui jaillissait de ses regards. Le Malais, après un silence de quelques minutes employées à se remettre, reprit l'histoire de ses infortunes.

« — Tu penses bien, Olivia, qu'avec une haine aussi profonde contre les blancs, Singhy n'était pas homme à se rendre aussi doucement

que le *Banteng* (1) de nos forêts, lorsque pris dans un piége et abattu par la faim, il se laisse conduire sans résistance au milieu de nos *Dessas* (2). Aussi la trahison seule m'a-t-elle jeté entre leurs mains, et c'est un frère encore, qui me trompant par sa fausse amitié fit de moi un ignoble *Minoun-wadat*, et me vendit à eux.

» Depuis ce moment, la seule occupation de mes jours, le seul rêve de mes nuits, a été la vengeance.

» Je n'ai pas oublié que l'heure de la délivrance pouvait sonner! Avant peu, sans doute, je l'entendrai, et Singhy, libre alors, paiera chèrement aux blancs tout ce qu'ils lui ont jeté de mépris et d'affronts!

» Je n'étais pas le seul fils du chef de Cari-

(1) Bœuf sauvage.
(2) Village.

mon ; j'avais un autre frère, *Sidi - Paneng*, plus jeune que moi, et qui souvent me remplaçait pour le commandement de nos expéditions.

» Dans l'une de ces expéditions dirigée contre le sultan de *Bali*, nos pros revinrent vainqueurs et chargés de butin ; mais le joyau le plus précieux de ce butin, était une jeune fille nommée *Zahoré*, faite captive par mes guerriers.

» La beauté de Zahoré surpassait presque celle de Dewi-Rati (1) ; son visage sans tache brillait même dans l'obscurité.

» Rien ne manquait à sa taille, et ses cheveux tombaient derrière elle jusqu'à ses pieds. Son front, ombragé des boucles de sa chevelure, ressemblait à la pierre *Chindana*, et avait la régularité d'une frange ; ses sourcils étaient pareils à deux feuilles de l'arbre *Imbo*, ses dents

(1) Déesse du Paganisme malais.

noires (1) brillaient égales et lustrées comme le kambang; son cou ressemblait à la gracieuse fleur du *Kadong* qui est nouvellement éclose, et ses deux seins unis comme l'ivoire, s'inclinaient avec grâce l'un vers l'autre... »

Singhy s'arrêta encore en cet endroit, car il s'aperçut que la nomenclature des perfections de la belle Zahoré donnait une singulière expression d'amertume au visage d'Olivia.

— Elle fut ta maîtresse, sans doute, dit-elle avec un triste sourire.

« — Elle fut presque l'épouse de Singhy, Olivia, répondit le Malais qui avait refoulé l'enthousiasme de ses souvenirs; mais ces temps sont loin, et l'oubli les a couverts... je ne me souviens de Zahoré, que comme je me souviendrais d'un joli *sisindit* (2) que j'aurais vu

(1) L'usage du *Bétel* noircit les dents de presque toutes ces populations.

(2) Charmante espèce de perroquet.

dans nos forêts ; sa beauté fit alors quelqu'impression sur moi.

» Mon frère qui commandait l'expédition voulut d'abord garder Zahoré pour lui-même, disant que c'était la seule part qu'il réclamait du butin ; mais je lui manifestai ma volonté de roi, et j'envoyai une troupe de mes guerriers pour enlever Zahoré de son *Dalam* (1).

» Le perfide Sidi ne manifesta aucune colère de cet enlèvement.

» Il dit qu'il se soumettait à ma puissante volonté, et qu'il était trop heureux de pouvoir me céder la femme que je jugeais assez belle pour devenir la reine de Carimon.

» J'aurais dû me défier de cette subite soumission. J'aurais dû me rappeler que Sidi était aussi Malais, et qu'un véritable Malais

(1) Grande case des chefs.

couve le désir de la vengeance pendant toute sa vie.

» J'aurais dû me rappeler enfin, que Sidi était mon frère, et pouvait ainsi corrompre et séduire autour de moi, même mes plus fidèles sujets...

» Le grand jour du mariage fut fixé, et des fêtes nombreuses en signalèrent les approches. Pendant quelque temps, nos pros ne sortirent pas des baies de Carimon, et mes braves marins oublièrent au milieu des plaisirs et de la joie, les navires des blancs qui passaient, inquiets, dans les détroits.

» Selon l'usage, j'envoyai des présens à la belle Zahoré ; j'avais alors pour favori un guerrier malais, comblé par moi de richesses, et auquel, dans un combat, j'eus le bonheur de sauver la vie, c'était Mangano. Mangano fut chargé de porter à la future reine les présens que je lui offrais.

» Cent buffles, vingt éléphans, dix pièces d'écarlate de toute beauté, un collier et des bracelets d'émeraudes, un diadème de rubis et de diamans, une immense quantité d'étoffes et de vêtemens de toute sorte, étaient conduits par quatre-vingts esclaves que je lui donnais encore. Puis, dès que mes présens eurent été déposés dans le magnifique dalam élevé pour elle ; mes parens et amis vinrent à leur tour présenter leurs cadeaux de *Lamaran* (1).

» Le traître Sidi ne fut pas le dernier à accomplir ce devoir d'usage ; il n'oublia rien de tout ce qui pouvait m'aveugler sur ses desseins. Enfin, montés dans un char brillant d'or et de pourpre, ayant à mes côtés Zahoré qui resplendissait comme le roi des astres, nous nous rendîmes vers la mosquée.

» Zahoré était habillée d'un *chindi patoli* vert

(1) Fête des épousailles.

attaché à sa ceinture par le lut ou ceste d'or ; son collier était composé de sept pierres précieuses les plus belles, et sa couronne de diamans étincelait de mille feux. Arrivée à la mosquée, le *Panghoulou* (1) nous fit les questions d'usage, et nous unit devant Dieu et son grand prophète Mahomet.

» En sortant du temple, le cortége prit le chemin qui conduisait à mon palais ; des bouffons nous précédaient en dansant de mille façons bizarres, et les musiques guerrières de Carimon annonçaient au peuple la grande solennité qui venait de s'accomplir.

» Arrivés au palais, du riz nous fut présenté dans un plat d'or, et nous mangeâmes, Zahoré et moi, dans le même plat ; une boîte d'or nous fut aussi apportée, et nous prîmes le

(1) Grand-Prêtre.

siri (1) dans la même boîte. Enfin, ayant fait apporter un tison allumé, je le pris moi-même et le plongeai dans un vase plein d'eau, où il s'éteignit.

» L'usage aurait encore voulu que la belle Zahoré vînt elle-même me laver mes pieds, toutefois je la dispensai de cette obligation.

» Dans la soirée, des fêtes et des danses célébrèrent le mariage du roi de Carimon; l'infâme Sidi paraissait d'une joie étrange, et malgré l'aveuglement qui m'avait frappé, mes regards soupçonneux se portèrent plus d'une fois sur lui.

» Un joyeux festin réunit les principaux chefs et le *Brom* (2) ne fut pas épargné. Aussi nos esprits

(1) Substance âcre et corrosive que mâchent continuellement les habitans de ces contrées. C'est le bétel des Hindous.

(2) Liqueur obtenue avec le riz glutineux, en usage dans presque toutes les mers indiennes.

commençaient-ils à se couvrir d'un voile épais, lorsque Sidi se leva :

» — Illustre Singhy ! me dit-il, ne finirons-nous pas cette bienheureuse fête en savourant l'une des jouissances les plus chéries des Malais ? La dernière jonque venue du pays des *marchands* (des Chinois) et que tes pros ont enlevé si vaillamment, nous a donné un riche butin d'opium : terminons le festin par les délices dont il énivre ! »

» Une acclamation s'éleva, applaudissant aux paroles de Sidi ; l'opium fut apporté dans des cassolettes précieuses, puis tous les convives ayant été munis de *padudans* (1), nous commençâmes à fumer. Je me rappelle fort bien aujourd'hui que le traître Sidi voulut se servir d'une cassolette particulière, et ce n'était pas de l'opium qu'elle renfermait. Quant à

(1) Espèce de grande pipe pour fumer l'opium.

moi, de fantastiques idées commencèrent à faire évanouir ma raison : je me trouvai dans un monde inconnu, enivré d'un torrent de délices indescriptibles : je me rappelle confusément que pendant cette espèce de mort, un grand bruit comme celui d'un cliquetis d'armes parvint à mes oreilles ; tout-à-coup, il me sembla que j'étais entraîné avec violence, puis toutes mes sensations se mêlèrent, je ne sentis plus rien.

» Quand je revins à moi, douze heures après, j'étais enchaîné dans l'entrepont d'un navire négrier faisant voile pour Bourbon. Mangano était à mes côtés....

» Comme tu peux t'en douter, Sidi avait dissimulé profondément sa fureur en se voyant enlever Zahoré.

» Sa trahison marcha dans l'ombre et le silence... L'or et les promesses dont il fut prodigue séduisirent bon nombre de mes guerriers, et les conjurés attendirent le jour des grandes fêtes du

mariage pour mettre à exécution leurs desseins.

» Par ses soins, presque tous ceux qui pouvaient m'être fidèles furent éloignés ce jour-là : Sidi n'avait pas de l'opium en effet dans la cassolette qu'il s'était fait apporter, aussi sa tête resta-t-elle libre et il put venir à bout de son projet sans trouver beaucoup d'obstacles.

» A un signal donné, les traîtres entourèrent la salle du festin, et je leur fus livré.

» Mangano seul, se réunissant à quelques-uns de mes braves, se jeta plusieurs fois comme un furieux sur la troupe de Sidi :

» Mais il fut pris à son tour, et presque tous les siens massacrés à ses côtés.

» Sidi le fit appeler, et mon fidèle Mangano ne vit pas sans horreur Zahoré, Zahoré la femme de Singhy son frère et son roi, que l'infâme tenait dans ses bras !

» — Tu le vois, lui dit-il, Singhy a trouvé bon de m'enlever traîtreusement ma femme

bien-aimée, celle que j''ai conquise à l'aide du kris et du wedung (1), lorsqu'il était comme un lâche endormi au milieu de son harem !

» Eh bien ! fidèle Mangano, tu lui diras ce que tu as vu : croyait-il donc que Sidi-Paneng laisserait un pareil outrage impuni ? Il ne s'est donc plus rappelé quel était le sang qui coulait dans nos veines ? Je suis roi maintenant, et quant à lui je le fais esclave ! nos guerriers veulent bien lui laisser la vie, mais il va partir pour le pays des blancs; là, il travaillera la terre pour eux, et sera frappé comme un chien, et toi je te fais son compagnon ! »

» En effet, un rapide *Pro-Prahiang*(2) s'éloigna presqu'aussitôt du rivage nous emportant avec lui, et deux heures après j'étais vendu

(1) Long coutelas, toujours porté par ces peuples, ainsi que le kris ou poignard.

(2) Espèce de pros plus rapide que les autres.

pour trois cents piastres à un capitaine négrier. »

Ici la tête de Singhy tomba dans ses mains; il parut se livrer à de profondes et douloureuses réflexions.

Pendant quelques instants, Olivia n'osa pas l'interrompre; car bien que, depuis son enfance, elle fût habituée à voir de ces princes déchus venir porter la chaîne d'esclave dans les colonies, et n'être pour cela pas plus respectés ni mieux traités que leurs compagnons d'infortune, Singhy pourtant exerçait sur tout ce qui l'entourait une telle puissance, qu'en dépit d'elle il lui fallut croire à la vérité de ce récit.

« — Et maintenant, Olivia, reprit le Malais, conçois-tu ma haine pour les blancs? Conçois-tu l'esprit de vengeance qui doit me conduire à la délivrance, et par suite, je l'espère bien, à la punition terrible du traître Sidi?

» Oh ! j'y parviendrai, je l'espère !

» Je veux auparavant rendre en douleurs, à ces blancs orgueilleux, tous les outrages dont ils m'ont abreuvé ! Les infâmes ! ils n'ont pas craint de me faire abjurer la religion de mes pères, de me faire renier Mahomet, le prophète de Dieu !....

» Ils n'ont pas craint de me jeter sur la tête l'eau ridicule de leur baptême, voulant me transformer en infidèle maudit comme ils sont tous !.... Et après m'avoir frappé de leur fouet, moi Singhy, moi le roi, il m'ont mis ce fouet à la main pour devenir bourreau !!!..,

» Aussi, Olivia, tu sais ces huit nègres si beaux, morts dans l'habitation en moins de trois mois ?... C'est l'ordre de Singhy qui a causé leur mort !..... Tu sais ces nombreux troupeaux détruits, ces forêts mises en feu, le maître lui-même à l'agonie, d'où un miracle seul a pu le relever ?

» C'est l'ordre de Singhy qui a fait tout cela !!!!

» Singhy, vois-tu, commande à des bandes de ces hommes libres qu'ils appellent *noirs marrons*, et qui habitent les sommets du morne Brûlé ; Singhy serait leur chef depuis long-temps, s'il l'avait voulu, et Mangano n'a disparu dernièrement que pour se concerter de ma part avec eux...

» Mais j'ai d'autres projets, et je n'aurais pu marcher vers mon salut comme je le pourrais ici : toi seule tiens en tes mains ce salut, Olivia, veux-tu me seconder ? »

— Peut-être, dit Olivia, que faut-il faire ?

« — Tu possèdes de l'or, je le sais, c'est le fruit de tes épargnes ; de plus, tu as libre accès dans la chambre de tes maîtres, et tu sais où ils cachent leurs bijoux et leurs richesses ; des Malais qui habitent Saint-Denis, et qui

me sont dévoués, ont gagné le capitaine d'un navire caboteur, par leurs riches promesses.

» Un soir convenu, ce caboteur nous attendra sur la côte, et au milieu de la nuit nous fuirons l'habitation et gagnerons son bord; il fera voile immédiatement pour Madagascar. Tu penses bien que je ne voulais pas partir sans toi, seulement il me faut de l'or, et je n'en ai point. »

Olivia resta quelques momens silencieuse et pensive.

Singhy la considérait attentivement, et un sourire plein de méchanceté se dessinait sur ses lèvres.

— Eh bien! Olivia, reprit-il?

— Tu resterais à Madagascar, répondit-elle?

— Bien certainement non, reprit Singhy, il ne nous serait pas difficile de trouver à Mada-

gascar un navire quel qu'il fut pour gagner les détroits ; avec de l'or on peut tout. Et je te l'ai dit, il suffirait de ma seule présence à Carimon, pour rentrer dans mes droits et punir le traître Sidi.

Tu serais reine alors, Olivia, reine d'une tribu de guerriers redoutés, et tu ne verrais plus au moins les blancs te prodiguer leur mépris, parce que tu es la fille d'un esclave Hova !... »

— Et Zahoré, dit Olivia, en jetant un regard profond sur le Malais.

— Zahoré ! s'écria Singhy, jouant la plus grande indignation, une femme souillée maintenant, une *rong-jeng* (1) ! Zahoré ! je la ferais vendre comme une esclave ou elle subirait le sort de son nouvel époux.

— Eh bien ! je consens à tout, Singhy, car

(1) Prostituée.

je t'aime, Singhy, oh! je t'aime plus que ma vie!...

Et je hais bien aussi ces blancs orgueilleux!... mais pas de sang, Singhy! pas de sang! je l'exige, si tu veux mon aide; malgré moi un sentiment secret me parle pour nos maîtres.

Ainsi donc, c'est convenu, n'est-ce pas, aucune mort ne signalera notre fuite? »

— Eh bien! soit, j'y consens, reprit le Malais feignant de céder avec répugnance.

Maintenant, écoute bien ceci : le jour fixé pour l'exécution des nos projets, un signe te l'apprendra ce jour même : tu trouveras le moyen alors de donner la clé de la grande galerie fermée, à Mangano ou à moi; c'est le seul moyen de parvenir près de toi pendant la nuit, pour t'avertir du moment de la fuite, et j'y enverrai Mangano. Cette galerie, ajouta-t-il d'un air indifférent, passe, je crois, sous

les fenêtres de la fille du maître, ces fenêtres sont basses ; n'y a-t-il pas de danger que Mangano soit entendu ? »

— Non ! avec un peu de précaution, répliqua Olivia, d'ailleurs sa vieille nourrice la quitte de bonne heure, et en attendant ce moment pour passer, Mangano peut se cacher au milieu des touffes de bambous qui sont vis-à-vis.

— Bien, je te remercie, ma bonne Olivia !... dit le Malais en déguisant mal sa joie dans un long baiser qu'il déposa sur les lèvres de la métive...

Mais qu'entends-je, fit-il soudain, en se levant d'un bond, et prêtant attentivement l'oreille du côté le plus obscur de la forêt. »

— Quel est ce bruit ? reprit Olivia, effrayée.

— C'est celui des pas d'un homme, dit Singhy d'une voix sombre, malheur à lui si je puis croire qu'il nous ait entendu !... »

En effet, le feuillage bruissait à peu de dis-

tance, et le crépuscule, si court en ces climats, envahissait de plus en plus les profondeurs du bois. Olivia, tremblante, venait de se rapprocher du Malais, dont elle avait saisi le bras avec angoisse.

Singhy, relevant silencieusement sa veste de toile bleue, saisissait le manche d'un large coutelas qui s'y trouvait caché; lorsque soudain le taillis s'ouvrant à quelques pas, Kélédor parut, un fusil sur l'épaule. Le Séclave s'arrêta stupéfait à cet aspect inattendu, et Singhy put voir au jeu de sa physionomie, que cette rencontre était uniquement due au hasard. Il se rassit nonchalamment, et faisant signe à la métive de rester près de lui, il se mit à considérer l'affranchi avec le plus imperturbable sang-froid.

—Je te cherchais bien, Olivia! dit enfin Kélédor après s'être remis de sa première émo-

tion ; mais je ne m'attendais guère à te trouver si loin et en pareille compagnie...

— Vraiment! répondit insoucieusement Singhy.

— La honte t'empêche de parler, continua Kélédor, ne daignant pas répondre au Malais. Sur ma foi, tu as raison, que penserait en effet ta jeune maîtresse, si elle venait à savoir tes rendez-vous nocturnes avec l'un des plus vils esclaves du camp?

— Eh! que m'importe ce qu'elle en penserait, répondit Olivia avec un dépit que n'était pas propre à calmer les amères paroles du jeune homme. Ne suis-je donc pas indépendante et maîtresse de mes actions?

— Elle penserait d'ailleurs, reprit Singhy d'une voix altérée par la rage de cet affront, que l'amour d'un esclave qui sent le poids de de ses fers et les mord de fureur, vaut bien

celui d'un plat valet des blancs, digne en tous points de la condition qu'ils lui ont faite!...

— Insolent! dit le Séclave...

Et sa main saisissant son arme, la dirigeait vers le Malais.

— Kélédor! s'écria Olivia...

— C'est cela, assassine moi, continua Singhy, ce serait une prouesse digne de toi!

— Je te méprise trop, dit Kélédor, abaissant le canon de son fusil; j'épargne un chien sur ma route, et je me contente de le pousser du pied, s'il me gêne le passage; mais s'il est enragé, je le tue : garde donc le silence, vil esclave, ou je te considérerai comme un chien. »

Un feu livide roulait dans la prunelle enflammée du Malais, sa main tourmentait le manche caché de son coutelas.

— Oh! s'il n'avait pas ce fusil, murmura-t-il?...

— Viens, Singhy, viens, dit Olivia, que

cette scène épouvantait ; la nuit tombe avec rapidité, il nous faut regagner l'habitation...

— Oui, Olivia, retourne avec ton digne amant ; toutefois rends grâces au ciel qu'il n'ait pas payé de sa vie les outrages sortis de sa bouche infâme !...

— Pauvre Kélédor ! reprit Singhy, ne sais-tu donc pas qu'un cri, un signal de moi te ferait entourer à l'instant par vingt bourreaux qui me rendraient compte de chaque goutte de ton sang ?

— Les bandits marrons de la montagne, sans doute ! je les défie, et toi aussi, esclave !... appelle, si tu l'oses !...

— Par grâce, Singhy, par grâce, partons, s'écria Olivia, en se jetant à ses genoux, ou je n'aurai plus la force de te suivre !... »

Le Malais croisant les bras, fixa durant quelques secondes son œil sanglant sur Kélédor, puis rompant cette immobilité par un

geste d'une affreuse énergie, il disparut dans le bois en entraînant Olivia...

— Mépris pour tes menaces !... dit le Séclave s'éloignant par le sentier opposé ; mais prends bien garde, perfide Malais, car tôt ou tard je saurai t'arracher ton masque d'hypocrisie !...

III.

L'ATTENTE.

Derrière l'habitation, faisant face à un vaste jardin rempli des fleurs les plus rares et des plus beaux arbres de tous les pays, se voyait un long vérandah, qu'un grillage de vétivert défendait pendant le jour des chaleurs brûlantes du climat.

Cette galerie était fermée à chaque extrémité, et un mur assez élevé entourait le jardin

fait et entretenu à l'européenne. Sur toute sa longueur, existaient plusieurs ouvertures servant d'entrée ou de fenêtres à des chambres destinées à divers emplois; une seule paraissait habitée; c'était celle de Mathilde d'Angremont.

Pendant la journée, la barrière de vétivert opposée aux rayons du soleil, répandait dans les gáleries les plus suaves parfums : des esclaves venaient fréquemment arroser ce vétivert qui conservait ainsi, sous le vérandah, une fraîcheur continuelle; au soir, lorsque la chaleur avait perdu de sa force, ce grillage se levait et l'atmosphère tiède et embaumée du jardin pénétrait alors dans l'intérieur...

Rien, comme nous l'avons dit, n'avait été épargné pour rassembler dans ce jardin les plantes et les arbres les plus rares des Deux Mondes.

Ici, des bois de natte à grandes feuilles, des

goyaviers, des cocotiers, des chênes de France formaient un bosquet tapissé d'un vert gazon.

Plus loin, un grand verger contenait le corrossolier à l'énorme fruit plein d'un lait sucré, le manguier, l'avocatier et l'arbre à pain des mers de l'Océanie, auxquels se mêlaient confusément des poiriers, des cerisiers et des pruniers d'Europe. Au centre d'un parterre capricieusement dessiné, s'élevaient de nombreuses familles de fleurs, au milieu desquelles brillaient le *Patjar* et le charmant *Kambong-Soré* de Java.

Enfin à quelques pas, sur la droite, était un espace occupé par des touffes de bambous et de bananiers.

De sa chambre, lorsque de légers travaux de jeune fille ou une lecture chérie l'attirait près du vérandah, Mathilde pouvait jouir de tout ce délicieux assemblage.

Cette chambre de la charmante créole était

ornée avec ce goût délicat qu'une jeune fille apporte toujours à ce petit domaine qui est sien, et où , maîtresse absolue, elle peut tout bouleverser à son gré. La couche, faite en entier d'un bois de l'île légèrement odorant, était couverte d'un surtout brodé d'une blancheur de neige; de légères tringles supportaient une moustiquaire de mousseline des Indes dont les bords inférieurs touchaient le parquet.

Ce lit si blanc, si propre, vu ainsi au travers des fines mailles de la moustiquaire, semblait la couche d'une de ces vierges que les fidèles couvrent dans le temple d'un voile transparent.

Un lit de repos fait en treillis de rotin était à l'autre extrémité de la chambre : les siéges étaient presque tous aussi en treillis de rotin, et quelques tabourets seuls, brodés par la main de Mathilde, se remarquaient sur le parquet.

D'autre part, un peu de luxe européen venait se mêler à ce luxe créole.

Une magnifique armoire à glace, en palissandre incrusté, se cachait dans un coin de l'appartement, accompagnée d'autres meubles du même bois et du même travail; c'étaient quelques-uns des riches souvenirs que son frère bien-aimé Charles avait voulu que Mathilde emportât de Paris.

Au pied de la croisée tombaient, du haut d'élégantes couronnes dorées, de blancs rideaux de mousseline bordés d'une bordure bleue de ciel.

En dehors une persienne de vétivert tressé, s'abaissait et se relevait à volonté : sur les lambris enfin étaient suspendus une guitare et de délicieuses aquarelles de Dévéria, dont quelques-unes avaient été copiées par la jeune créole avec autant de bonheur que de talent. Tout était parfumé dans ce charmant boudoir

où chaque objet, entretenu avec soin, annonçait bien l'amour que lui portait celle qui l'habitait.

Par une belle soirée Mathilde se trouvait dans cette chambre nonchalamment assise sur le lit de repos.

A côté d'elle venait de se placer son frère Charles, qui la considérait tendrement, tenant une de ses mains dans les siennes.

En dehors, sous la galerie, on entendait le chant tremblottant de la vieille nourrice qui s'éloignait rarement de son enfant chéri, et qui s'occupait à tresser un sac de *Vaquois*, après l'avoir quittée pour ne pas troubler la conversation du frère et de la sœur.

— Ainsi donc tu l'aimes bien ! dit Charles regardant Mathilde avec un sourire imperceptible.

— Voilà la seconde fois que tu me le fais dire, Charles, répondit Mathilde en rougis-

sant..... Je vais finir par me fâcher.....

— Oh ! non, reprit Charles, tu as trop de plaisir à le répéter !

Eh bien ! ma bonne et jolie sœur, si je suis aussi tenace à tirer tout entier de ce petit cœur ce terrible secret, c'est que jamais aveu ne m'a causé autant de joie. Jules est un de mes amis, un ami que j'aime comme un frère, et je sais que mon père verra cette union avec autant de bonheur que moi.

Ne croyez pas, du reste, petite dissimulée, que je n'aie pas deviné depuis long-temps ce que voulait dire ce trouble quand il paraissait, ces regards si doux lancés bien involontairement sans doute... »

— C'est bien, Monsieur !... s'écria Mathilde cachant sa nouvelle rougeur sous un large éventail de bois de sandale dont elle s'était munie pour défense..... Vous aurez un pardon à obtenir, rappelez-vous-le bien !...

— Pardon que tu as bien hâté de m'accorder, n'est-ce pas, Mathilde ? Allons, absolution complète pour moi et je te donne aussi la mienne. ...

Car tu aurais dû avoir plus de confiance en ce bon frère Charles, que nous aimons si tendrement et que nous sommes si heureux de trouver dans les momens d'embarras !...

Mais écoute-moi bien, Mathilde, ceci est du sérieux.

Jules t'aime comme un fou... — Oh ! je l'ai bien vu ! interrompit naïvement Mathilde. — Ah vraiment ! Eh bien imaginez-vous donc apprendre quelque chose à ces jeunes filles !... donc, si tu l'as bien vu, ma chère Mathilde, tu dois deviner aussi l'intention qu'il a manifestée ?...

— Sans doute celle de me demander en mariage, dit Mathilde avec une vive simplicité qui

désarma même le sourire railleur de son frère; et tu le vois maintenant, Charles, je l'aime bien ce monsieur Jules si bon, si doux, et qui a si bonne tournure dans son grand uniforme brodé; aussi je serai enchanté de l'avoir pour mari!...

— Et tu as bien réfléchi, ma bonne sœur, à tous les devoirs auxquels t'engagera ton nouvel état de femme de ménage? — Mais je le crois, reprit Mathilde en regardant son frère d'un air un peu inquiet.

— Du reste, continua celui-ci, c'est à notre père à l'entretenir de tous ces graves détails, lorsqu'il te fera part de la demande formelle de Jules, ce qui ne tardera pas, je l'espère. En attendant, espiègle, comme je veux te procurer une bonne nuit et de doux rêves, je t'apprendrai que Jules, ce cher Jules, *qui a si bonne tournure dans son grand uniforme brodé*, va probablement obtenir le commandement

d'une des goëlettes de la station ; par conséquent tu auras continuellement ton mari près de toi.

— Comment, Charles, répliqua Mathilde d'un ton chagrin, M. Jules ne quittera pas son vilain métier de marin, pour rester toujours près de moi ?...

— Je ne le crois pas, envieuse, qui voudriez ainsi nous l'enlever tout entier. D'ailleurs, il te dira tout cela lui-même.

— Eh bien ! quoi qu'il arrive, répondit Mathilde, je ne le quitterai pas, moi !... Je veux être toujours à son bord, toujours près de lui, et, s'il court un danger, par quelque horrible tempête, comme à notre retour de France, je veux me trouver à ses côtés pour le partager...

— A la bonne heure, dit Charles en riant. Je prévois que tu vas bâtir cette nuit de magni-

fiques châteaux en Espagne ; enfin, tu les verras peut-être se réaliser. Bonsoir, ma bonne Mathilde ; dors bien, je te le conseille, malgré les grandes nouvelles de la soirée : car demain tu aurais les yeux battus, et Jules te trouverait moins jolie...

— Bonsoir, Charles, reprit Mathilde, en recevant sur son front de neige un chaste baiser fraternel. Oh! comment ne pas t'aimer, mon bon frère, ajouta-t-elle les larmes aux yeux, et dans un mouvement d'une charmante et naïve sensibilité, toi qui ne t'occupes chaque jour que du bonheur de ta petite Mathilde!...

— C'est bon, c'est bon, répondit Charles, en s'échappant pour cacher l'émotion qui le gagnait... A demain, Mathilde, à demain!... »

Mathilde revint s'asseoir sur l'ottomane, et de nouvelles pensées traversèrent sa jeune cervelle... Appuyée la tête sur ses mains, elle réfléchissait aux paroles de son frère :

« Sa femme! dit-elle toute pensive, oh! oui, l'on doit être bien heureuse d'être la femme d'un homme qu'on aime, de recevoir ses caresses, de le voir épier vos moindres désirs, et de partager ses plaisirs comme ses peines...

» *C'est vivre délicieusement à deux*, comme le disait ce dernier et joli livre que m'a fait lire mon père...

» Puis ce M. Jules paraît si bon! je suis sûre qu'il me rendra heureuse... et avec cela il est si bien!...

» Mais quels sont donc ces nouveaux devoirs dont me parlait Charles? Nous vivrons ici sans doute, et je dirigerai les détails du ménage de l'habitation comme je le fais depuis la mort de ma pauvre mère...

» Oh! si elle vivait, elle, je saurais déjà quels sont ces devoirs. Enfin, notre bon et excellent père le sait peut-être aussi, et me le dira de-

main... car c'est demain, m'a dit Charles, que M. Jules va venir faire sa demande... Il aura mis sans doute son bel uniforme, qui lui va si bien, quoi qu'en dise Charles, qui a voulu se moquer de moi. De plus, il viendra me trouver, et il me demandera.....

» Eh ! que pourra-t-il me demander ?... sans doute si je veux être sa femme et si je l'aime ?... bien certainement je ne lui ferai pas attendre la réponse, je lui dirai oui tout de suite !... »

Et charmée de cette conclusion, Mathilde releva sa jolie tête et aperçut sa vieille nourrice qui prenait un petit siége pour se placer à côté d'elle...

— Oh! viens, ma bonne menaine, lui dit Mathilde, si tu savais, va, comme je suis heureuse !...

— Tant mieux, répliqua la nourrice en laissant échapper un soupir.

— Eh bien ! qu'as-tu donc, menaine, con-

tinua la jeune fille..... serais-tu fâchée de me voir heureuse!...

— Oh! non, chère enfant, répondit la vieille négresse aussi tristement... mais un des noirs mozambiques du camp chantait ce soir un chant de mort en s'accompagnant sur son *bobre* (1), et j'ai vu dans le bosquet le *guiong* (2) de votre mère qui était transformé en perroquet noir...

— Eh bien! que me font ces contes, menaine, tout cela m'empêchera-t-il de me marier avec M. Jules, qui doit faire la demande demain?...

— Il doit faire la demande demain? s'écria la négresse avec effroi... Oh! je prie le bon Dieu de me frapper seule, moi, pauvre vieille négresse, et d'épargner cette chère enfant que j'ai nourrie de mon lait!...

(1) Espèce de grossière guitare.
(2) Le fantôme.

— Encore une fois, qu'as-tu donc ? reprit Mathilde avec anxiété, sais-tu que tu commences à me faire peur !

— Voyez-vous, mon enfant, dit la négresse en s'approchant, le mozambique qui chantait le chant de mort, est un sorcier bien connu dans le camp, c'est à lui que s'adressent tous les nègres qui veulent porter des *piailles*, afin de chasser l'esprit malin.

Je lui ai entendu raconter plus d'une fois, qu'un perroquet noir, vu après le soleil couché dans une habitation, était l'esprit d'une personne de la famille qui venait avertir de quelque grand malheur...

Aussi j'ai tressé tout de travers mon sac de vaquois, Dieu veuille qu'il se soit trompé et que ce malheur n'arrive pas!... »

— A moins que ce ne soit celui de mon mariage, je n'en prévois pas d'autre, dit Mathilde

en s'efforçant de sourire, bien que ces paroles de sa vieille nourrice, retraçant dans sa mémoire tous les contes de nègres avec lesquels elle avait été bercée, eussent un peu troublé son assurance.

— Oh! ma bonne petite maîtresse, ajouta la négresse d'un air suppliant..... Permettez-moi de passer cette nuit dans votre chambre...

— Comme tu voudras, menaine; cependant tu as bien tort de venir ainsi me jeter du noir dans l'ame...

Car tu ne sais pas combien je suis contente de devenir la femme de ce bon M. Jules!..... oh! comme je l'aimerai! comme je le rendrai heureux!... Je veux qu'il ne puisse se passer de moi, qu'il ne pense qu'à moi, et qu'il ne me quitte pas d'une seule minute! »

A toutes ces réminiscences de bonheur par lesquelles la jeune créole s'efforçait de com-

battre les frayeurs que lui avaient inspirées sa nourrice, celle-ci ne répondait qu'en hochant la tête d'un air chagrin...

— Eh bien!... tu ne me réponds rien, continua Mathilde..... vraiment, tu es folle, avec tes noires idées!..... ce n'est pas la veille d'un jour comme demain qu'il convient d'en avoir... Allons, bonsoir, puisque tu veux rester près de moi, prends une natte, et couche-toi sur le lit de repos; seulement, laisse les persiennes ouvertes, la chaleur est étouffante cette nuit. »

Et quelques minutes après, Mathilde avait disparu sous la blanche moustiquaire, comptant bien continuer seule les beaux rêves qui venaient d'être interrompus si brusquement.

La négresse resta long-temps immobile et pensive, murmurant un mélancolique refrain en langage créole.

Puis, lorsqu'elle supposa que Mathilde était

endormie, elle s'approcha du lit et considéra pendant quelques instans ses traits si doux et si purs. Un peu tranquillisée par cette vue, et s'efforçant de chasser les funestes pensées qui lui revenaient avec tenacité, elle s'avança vers une petite table en laque de Chine, où brûlait une veilleuse d'albâtre.

Ayant fait baisser la flamme qui en sortait, un pâle reflet vint dessiner mille images fantastiques sur les lambris... Prenant enfin une natte de *kidgéri*, elle l'étendit sur l'ottomane et s'y coucha.

La nuit était fort obscure, et quelques nuages noirs, descendus des mornes, avaient couvert la plaine d'un voile sombre.

Une horloge placée au centre de l'habitation venait de faire entendre un seul coup, dont le son clair et argentin s'était perdu dans le silence.

Une tête d'homme parut soudain au-dessus

de l'appui de la croisée; c'était Singhy.

Le regard scrutateur du Malais, après avoir parcouru la chambre, avisa la vieille négresse couchée à peu de distance de lui.

Son front se plissa, mais s'étant bien assuré que les yeux de la nourrice étaient fermés et qu'elle paraissait profondément endormie, il sauta légèrement dans l'intérieur, et s'avança vers le lit de repos.

La pauvre nourrice s'agitait en ce moment sous le poids d'un pénible cauchemar, que ses brusques mouvemens ne trahissaient que trop; Singhy s'approcha encore, et serrant tout-à-coup le cou de la malheureuse, d'une main vigoureuse il étreignit entre ses bras les convulsions qui pouvaient le trahir, et la porta toujours avec la même précaution vers la croisée.

Là, tirant un large coutelas de sa ceinture, il choisit avec un horrible sang-froid le cœur

de sa victime, et y enfonça la lame toute entière. La malheureuse fit à peine entendre un léger soupir, et Singhy laissa glisser doucement le cadavre sur les dalles du vérandah, qui se couvrirent aussitôt d'une large mare de sang.

Joyeux de ce premier succès, le Malais abaissa les stores de vétivert, et revint à pas silencieux vers le lit de Mathilde.

Le sommeil de la jeune créole était doux et tranquille; un rayon de joie avait éclairci son front virginal, et trahissait des rêves de bonheur et d'amour. Singhy considéra quelques instans cette délicieuse figure d'ange, et son œil étincela de désirs.

— La voilà donc! se dit-il avec une joie infernale, la voilà donc en ma puissance, cette jeune blanche si belle, et qui a porté si souvent une flamme brûlante dans mon sein!....

Elle est bien à moi maintenant, rien ne

pourra me l'enlever, et me résista-t-elle, que je saurais bien étouffer ses cris !... D'ailleurs, dans quelques heures je serai hors du pouvoir de ces maîtres hautains, et ce sera un souvenir de plus que Singhy leur laissera de son passage au milieu d'eux....

Qu'elle est belle ! et comme ce bandeau de cheveux noirs se détache amoureusement sur son front si blanc !... »

En achevant ces mots, le Malais, toujours en proie à des désirs brûlants, souleva la moustiquaire, pencha sa face hideuse sur celle de Mathilde, et déposa un âpre baiser sur ses lèvres.....

Mathilde fit un mouvement subit comme si elle avait senti la morsure d'un serpent ; ouvrant aussitôt les paupières, un léger cri lui échappa.

— Silence ! Mathilde, silence ! dit Singhy

en lui posant sur la bouche sa main encore sanglante : est-ce que ma présence t'effraie ?

Mathilde le regardait en proie à un stupide étonnement.

Deux fois elle passa sa main sur ses yeux, comme voulant chasser un affreux cauchemar.

— Oui, c'est bien moi, ma belle Mathilde, continua le Malais, c'est Singhy ! ne me reconnais-tu point ?

— Singhy ! dit enfin la jeune fille d'une voix tremblante : toi ici, Singhy ! qu'y viens-tu faire? Est-ce que la bande des noirs marrons est descendue des mornes ? et viens-tu me prendre pour me conduire à mon père ? Mais qu'y a-t-il donc pour que tu viennes ici, Singhy ! et pourquoi ma bonne *menaine* n'est-elle plus là ? Grand Dieu ! tes mains sont couvertes de

sang ! qu'est-il donc arrivé, Dieu tout-puissant !

— Tranquillise-toi, Mathilde, ce sang n'est rien, et ta bonne nourrice est sortie pour quelques instans.

Mais si tu me vois ici, Mathilde, c'est que je t'aime, c'est que j'éprouve pour toi le plus violent amour qui ait jamais brûlé le cœur d'un homme !...

Ah ! si tu voulais me rendre cet amour, jeune fille, de combien de richesses et de puissance je t'entourerais !...

Car je suis roi, Mathilde, je suis roi et libre maintenant !...

Tu viendrais avec moi et je te ferais reine, et mille esclaves seraient chaque jour à tes pieds....

O Mathilde ! toi si belle, toi si bonne toujours pour ton Singhy, tu n'as donc pas deviné cette passion qui me consumait, tu n'as

donc pas lu dans mes regards l'adoration que je te portais ? Oh ! je fais bien le sacrifice de tous les délices que Mahomet doit un jour donner à ses élus, pour t'entendre une fois seulement me dire que tu m'aimes ! »

Mathilde écoutait ces paroles du Malais en le considérant avec égarement; mille idées confuses traversaient son esprit, et elle s'arrêta à une seule, qui lui parut la plus probable de toutes.

Elle pensa que Singhy avait été frappé de folie, et qu'il s'était échappé de l'hôpital du camp des Noirs.

Elle demeura même tellement persuadée de ce fait, que bien qu'elle ne fût pas sans inquiétude, sans s'expliquer pourtant ce qu'elle avait à craindre, elle laissa tomber sur l'esclave un regard de pitié que celui-ci interpréta de toute autre façon.

— Mon pauvre Singhy ! lui dit-elle d'une voix douce et suppliante, retourne à ta case ! va!

Rappelle tes esprits, je suis Mathilde, et tes idées troublées t'empêchent sans doute de reconnaître les lieux où tu te trouves...

Retourne à ta case, te dis-je, les soins ne te manqueront pas pour ta guérison, sois-en bien sûr !... »

L'œil du Malais brilla d'une manière horrible en ce moment...

Il devina la pensée de Mathilde...

— C'est bien là l'orgueil de cette race abhorrée de blancs ! murmura-t-il...

Non, Mathilde, non, continua-t-il en se rapprochant d'elle, non ! je ne suis pas fou !... mais je t'aime, vois-tu ! J'ai juré que tu serais à moi, et Singhy ne jure jamais en vain !... — Singhy ! oh ! va-t'en, s'écria Mathilde épouvantée, tu me fais peur ! — Il faut que tu soyes à moi, te dis-je, tes cris et ta résistance n'y feront rien ! »

Et saisissant d'une main nerveuse le corps

frêle de la jeune fille, une lutte horrible s'engagea sur la couche...

Mathilde se défendait surtout par crainte de la mort, car la pauvre enfant ne concevait que cette idée seule, que Singhy voulait sa vie...

Puis, elle avait aussi horreur des effroyables attouchemens du Malais, et des baisers qu'il imprimait sur sa bouche...

Elle jeta des cris perçans auxquels Singhy ne répondit d'abord que par des blasphêmes; enfin, craignant qu'elle ne fût entendue et qu'il ne pût accomplir l'œuvre qu'il avait jurée :

— Tais-toi, Mathilde, lui dit-il, ou ta mort est certaine!...

Mais ne pouvant réussir à les étouffer :

— Eh bien, dit-il, qu'il en soit fait comme tu le veux...

Et ses mains serrèrent violemment le cou

doux et blanc de la jeune créole. Mathilde retomba sur sa couche, se débattant vainement sous l'inflexible étreinte de son assassin... Puis elle resta sans voix et sans mouvement. . .

. . . .

. . . .

— Elle est morte! dit Singhy..... c'est peut-être dommage avec un corps si beau ..

Qu'importe, après tout? c'est elle qui l'a voulu, et ce n'est d'ailleurs qu'une fille des blancs... Oh! dans quelle douleur vont se perdre tous ces d'Angremont en retrouvant morte et déshonorée leur fille si belle, si jeune et si adorée! Je commence donc enfin ma vengeance!!... »

Une rumeur lointaine s'étant fait entendre, l'esclave s'avança sous la galerie et prêta l'oreille...

— Ce n'est rien, dit-il, je puis partir...

Il repoussa doucement les stores, et se servant du corps de la négresse comme d'un appui, il se retrouva dans le jardin ; de là se dirigeant vers l'extrémité du vérandah, il en sortit oubliant de refermer la porte derrière lui...

V.

FUITE.

A quelques pas un homme sortit d'une touffe de bananiers et s'avança vers Singhy :

— Est-ce toi, Mangano ? dit celui-ci à voix basse ; c'est bien ; tout est-il prêt pour le départ ? nous n'avons pas une minute à perdre.

— Oui, Maître, répondit Mangano en s'incli-

nant, j'ai l'or de la métive sur moi, ainsi que ses bijoux... — Partons donc, et sans bruit! »

Et les deux Malais se glissèrent le long des murs de l'habitation.

Comme ils allaient doubler l'angle du dernier corps de logis, une femme parut devant eux :

C'était Olivia.

Un geste de dépit échappa à Singhy ; il jeta un coup-d'œil à Mangano, qui sur-le-champ porta la main à son coutelas...

— J'ai attendu long-temps Mangano, dit Olivia s'avançant sans défiance, et craignant qu'il n'eût été aperçu dans la galerie, je suis sortie seule par les cuisines, car ton signal était positif ce matin. Outre l'or et les bijoux que j'ai déposés depuis ce moment entre tes mains, j'ai découvert encore d'autres trésors... — Lesquels ? dit Singhy, fesant signe à son favori de ne pas frapper.

— Un collier de diamans, répliqua la métive,

et, de plus, un hasard heureux m'ayant fait rencontrer un esclave malgache, il m'a donné la nouvelle que mon père, qui errait fugitif dans les mornes depuis huit ans, avait enfin réussi à gagner Madagascar, et que nous le retrouverions à *Tamatave*. Ce sera un puissant auxiliaire pour nous, Singhy?

—Merci, Olivia ! merci de tes bonnes nouvelles, répondit Singhy d'une voix mielleuse ; mais fuyons au plus vîte, car les momens sont précieux. Mangano a été remarqué dans les abords de la galerie..... Viens, nous t'aiderons à franchir le trajet de l'habitation à la côte. »

Et tous les trois commencèrent à descendre rapidement les versans des caféiers.

Ils étaient déjà parvenus à un vaste emplacement couvert de l'ombre épaisse de *bois noirs* destinés à protéger les jeunes plants de café, lorsque l'œil perçant du Malais dis-

tingua deux hommes dans le sentier qui traversait le champ....

-- Arrêtons-nous, dit-il à Olivia, c'est une ronde de nuit : cachons-nous dans ces buissons; et toi, Mangano, rampe avec la prudence de l'*ular-sawa* (1) jusqu'au sentier, et reviens me dire ce que tu auras vu....

Mangano obéissant à cet ordre, se coucha le long de la haie et se traîna en rampant au devant des deux hommes....

—Ne tremble pas, Olivia, continua Singhy, cette rencontre si éloignée n'est pas dangereuse; elle nous forcera peut-être à jouer du coutelas, c'est le pire qui puisse nous arriver.

— Je ne tremble point, Singhy, et la mort elle-même ne m'effraierait plus maintenant. Je avais tout ce que je hasardais en m'associant

(1) Énorme couleuvre des îles malaises.

à tes projets et pourtant je n'ai pas reculé.....

— Merci ! Olivia, merci ! mais voici mon fidèle Mangano...

— C'est le géreur et Kélédor, dit Mangano hors d'haleine....

— Le géreur ! exclama Singhy, et cet orgueilleux affranchi avec lui ? Oh ! je te remercie, grand prophète !... Reste près d'Olivia, Mangano, et toi, Olivia, sois silencieuse ; à moi seul appartient le soin de ma vengeance.....

— Pourquoi du sang, interrompit vivement la créole, tu m'avais promis qu'il n'en serait point versé ?

— Regretterais-tu celui de Kélédor, Olivia ? s'il en est ainsi, choisis entre lui et moi, voici le moment ?.....

— Non !... qu'il en soit fait comme tu le voudras, et que ce sang retombe sur moi seule !

— Enfant ! répondit Singhy en cherchant à sa ceinture...

Malédiction !... continua-t-il, j'ai oublié mon *wédung* dans le corps de cette vieille sorcière !

— Que dis-tu, Singhy ? s'écria la métive avec épouvante.

— Rien, Olivia !.... Mangano ! ton coutelas, et silence profond quoi qu'il arrive !... »

Et Singhy se glissa entre les arbres.

Kélédor et le géreur marchaient lentement, et leur voix se distinguait à peine. Le peu de largeur du sentier les forçaient à se tenir l'un près de l'autre.

Le géreur venait le premier, Kélédor après lui, tous deux armés d'un fusil; les grands pieds de *bois noirs* bordaient le chemin des deux côtés, et y répandaient une obscurité complète...

Tout-à-coup Singhy s'élance avec l'agilité

du tigre, et porte un coup au géreur qui tombe en jetant un cri....

Puis d'un bond, revenant sur Kélédor, il lui porte un second coup dans le côté.

Heureusement Kélédor avait fait un brusque mouvement, et la lame passa entre le bras et le corps.

Dirigeant rapidement son fusil sur l'assassin, il lâcha la détente, et une balle, sifflant entre les plans de caféiers, vint atteindre Singhy au flanc; ce dernier chancela un instant...

Mais, rassemblant presque aussitôt toute son énergie, il reprit sa course et rejoignit ses complices.

— Mangano, dit-il à son compagnon, vite! bande-moi cette égratignure... Ce maudit affranchi a évité la pointe de mon wedung, et m'a percé d'une balle... »

Mangano et Olivia se précipitèrent...

Olivia déchira le fin tissu de madras qui

retenait ses longs cheveux noirs, et le premier bandage arrêta l'hémorrhagie.

— Bien! dit Singhy, c'est une légère blessure, et qui ne s'opposera pas à notre fuite. Donne-moi toujours la gourde d'arack, que j'en prenne quelques gouttes...

Maintenant, profitons des momens qui nous restent : car nul doute que nous allons être poursuivis. Heureusement que j'espère trouver en route quelques amis... »

Et leur donnant lui-même l'exemple, nos trois fugitifs franchirent l'enclos de caféiers, et prirent leur course vers la mer...

Kélédor, cependant, après une poursuite de quelques instans, qu'il jugea bientôt devoir être inutile dans une si grande obscurité, revint précipitamment vers le géreur. Le malheureux ne donnait aucun signe de vie, et le sang coulait en abondance d'une large plaie faite à la poitrine. L'affranchi parvint, après

bien des efforts infructueux, à arrêter l'écoulement du sang.

— Quelle plaie! disait-il, en accomplissant ces premiers soins. Et ce brigand, que je n'ai pu reconnaître!... Appartient-il à l'habitation? est-ce un étranger? Je suis bien sûr, du moins, qu'il portait des vêtemens d'esclave... »

Il se leva, et de rapides réflexions traversèrent son esprit.

— Que faire? Appeler! on ne m'entendrait pas. Le mieux est de porter moi-même ce pauvre M. Surmet à l'habitation!... »

Soulevant avec précaution le corps inanimé du géreur, il le chargea d'un bras vigoureux sur ses épaules, et se dirigea aussi promptement que possible vers l'habitation.

Lorsqu'il en approcha, un bruit extraordinaire vint frapper ses oreilles. Des lumières couraient dans tous les sens et disparaissaient soudain d'une manière fantastique.

— Y aurait-il quelque autre crime? se dit le Séclave en précipitant ses pas.

Plus il approchait, plus les bruits acquéraient de force... Des cris, des gémissemens se mêlaient confusément, et les nègres, sortant du camp, couraient en toute hâte vers la maison du maître ..

— Vous vini vite, Kélédor!... s'écria tout-à-coup un noir apercevant le Séclave; et, sans attendre les questions de l'affranchi, il continua sa course.

Kélédor, qui pressentait quelque affreux malheur, arriva enfin à la porte d'une salle basse remplie d'une multitude de nègres...

Un cri général s'éleva à son apparition, et la foule s'ouvrant devant lui, un horrible spectacle se présenta à ses regards...

Sur des nattes étaient étendus deux cadavres: l'un, celui d'une jeune fille à qui les convulsions de la mort n'avaient pas encore ravi son

angélique beauté, l'autre, celui d'une négresse toute souillée de sang...

Plus loin, sur un lit de repos, gisait monsieur d'Angremont, auquel le médecin de l'habitation prodiguait ses soins.

Nous devons expliquer ici comment la connaissance de l'attentat était parvenue si tôt aux habitans de la caféerie.

Un bruit sourd, des espèces de gémissemens, avaient frappé l'oreille du commandant de la *Thisbé.* Inquiet, et redoutant quelque attaque des noirs marrons, il s'était fait suivre de deux nègres, et avait parcouru les alentours de l'habitation.

Singhy et Olivia manquèrent de bien peu être surpris par cette première ronde : la porte de la galerie ouverte dut éveiller l'attention du malheureux frère; il y pénétra, et le cadavre de la nourrice lui dévoila un premier crime.

Qu'on juge ensuite de son horreur, lorsque, jetant les yeux dans la chambre de sa sœur bien-aimée, il l'aperçut sans mouvement sur le lit, et dans un désordre qui ne prouvait que trop que le meurtre n'était pas le seul crime commis!...

Kélédor déposa précipitamment son fardeau sur le parquet, et, se retournant d'un brusque mouvement vers les esclaves :

— L'assassin ? s'écria-t-il, d'une voix vibrante ; l'assassin, quel est-il?

— Nous pas save, répondit un d'eux..... mais les Malais être partis avec Olivia!... Le commandant être à leur poursuite dans la montagne!...

— La malheureuse! s'écria le Séclave.

— S'il en est parmi vous, reprit-il, en s'adressant à ceux qui l'entouraient, qui ayez quelque reconnaissance pour les bienfaits de cet infortuné vieillard, qu'il me suive, je réponds des assassins avant une heure!

— Nous tous aller! nous tous aller ! s'écrièrent-ils d'une même voix..... »

La nouvelle de cette catastrophe avait en effet jeté une consternation générale dans le camp des noirs. M. d'Angremont était adoré d'eux tous, et s'il ne pouvait survivre à cet épouvantable coup, peut-être l'habitation serait-elle vendue et les esclaves passeraient alors sous la domination d'un autre maître. Aussi tous, s'armant sur-le-champ des armes à leur portée, suivirent en foule Kélédor qui reprit le chemin de la plantation.

Parvenu à ce point, une légère incertitude régna sur la direction à prendre.....

Déja l'on parlait de se séparer en plusieurs troupes, lorsqu'un nègre arriva en courant.

— Voici un mouchoir teint de sang, moi avoir trouvé dans le champ de manioc, dit-il...

— C'est celui d'Olivia, murmura l'affranchi!.....

A la mer, mes amis!... c'est de ce côté qu'ils fuient... »

Et la troupe se mit à descendre en tumulte vers la grève, faisant scintiller sur le versant du mont, les flammes des torches qui éclairaient sa marche....

Singhy et ses deux compagnons n'avaient pas non plus perdu leur temps; arrivés presque au pied du morne et sur la lisière d'un bois de hauts palmiers, il s'arrêta tout-à-coup et siffla.

Un autre coup de sifflet lui ayant répondu, un *Capre* (1) d'une taille gigantesque se leva soudainement des touffes de lianes....

— C'est bien, Jupiter, dit Singhy, ta troupe est-elle là ?... — Oui, Singhy, et bien disposée à se battre.... -- Je crois qu'il te faudras en ve-

(1) *Capre*, race de métis provenant des mulâtres et des nègres.

nir là; épargne les coups de fusil cependant; cela mettrait toute la milice sur pied... Vois-tu là-bas dans le haut de la Caféierie?..... entends-tu ces clameurs? On nous poursuit! et je compte sur toi pour assurer notre salut.....

— Tu le peux, Singhy, je te l'ai promis, et Jupiter, le chef des hommes libres de la montagne, n'a jamais manqué à sa parole..... Adieu et bon succès, Singhy!... » Et il disparut...

Ce peu de paroles venait de s'échanger rapidement, et Singhy s'était à peine arrêté deux minutes.... En reprenant sa course, le Malais s'aperçut qu'Olivia marchait péniblement.

— Allons, du courage, Olivia, lui dit-il, quelques efforts encore et nous sommes sauvés!

— Ce n'est pas le courage qui me manque, répondit-elle, ce sont les forces..... »

Elle disait vrai, car Singhy la vit chanceler....

Une idée de meurtre lui traversa une seconde fois l'esprit, et probablement il ne se serait fait aucun scrupule de le consommer. Heureusement pour Olivia qu'il réfléchit à temps combien son appui lui serait précieux à Madagascar.

Faisant donc un signe à Mangano, tous deux soulevèrent la métive et l'emportèrent dans leur bras.

— Va ! laisse-moi, disait Olivia ; j'arrête ta fuite, et peut-être serais-je cause de ta mort... après ce que tu as tenté, elle est certaine... séparons nous...

— Pas encore, Olivia, pas encore! répondait l'astucieux Malais ; il m'en coûterait trop! et d'ailleurs les dangers seraient les mêmes pour toi! nul doute que tu serais accusée de complicité!... »

Ils suivaient alors parallèlement à la côte un étroit sentier pratiqué sur le flanc d'un grand rocher qui venait se baigner dans la mer... Singhy détournant la tête de temps en temps, pouvait distinguer au loin les lueurs vacillantes des torches; elles s'approchaient de plus en plus; et le Malais maudissait la lenteur du chef des noirs marrons qui lui avait si bien promis d'arrêter ses ennemis.

— Quelques minutes de plus, disait-il, et nous n'aurons d'autre parti à prendre que de gagner le haut de ce morne et nous perdre dans les bois... Nous ne parviendrons jamais à atteindre l'anse de la ravine où doit nous attendre l'embarcation. »

En ce moment nos fugitifs traversaient un bas-fonds couvert de marais; de là ils pouvaient apercevoir ces flambeaux, espèce de thermomètre de leur salut...

Comme ils remontaient péniblement l'au-

tre versant, plusieurs détonations d'armes à feu firent vibrer les échos de la vallée.

— Bravo! s'écria Singhy, Jupiter ne m'a pas manqué de parole! Il aurait mieux fait seulement de ne pas tirer; enfin peut-être y aura-t-il été forcé!... »

C'étaient bien en effet les noirs marrons, qui, embusqués le long d'un passage que devait prendre la troupe de Kélédor, s'étaient jetés sur elle à l'improviste.

Les nègres de l'habitation, pris au dépourvu et effrayés par le nom de Jupiter qu'ils ne connaisaient que trop, commencèrent à fuir dans toutes les directions après avoir déchargé leurs armes.

Kélédor n'avait pas prévu cette attaque et il vit avec désespoir la panique des siens....

Plusieurs fois il s'efforça de les rallier, et ne put y réussir; les esclaves épouvantés par les coups terribles qui leur étaient portés,

croyant d'ailleurs à la présence d'un corps de noirs marrons plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement, ne l'écoutaient pas et fuyaient vers l'habitation.

— Écoute, Zéphir, dit Kélédor à un nègre créole qu'il savait dévoué, rassemble, si tu le peux, quelques-uns de ces lâches, et tiens tête à ces brigands...

Comme tu le vois, ce scélérat de Malais avait bien pris ses précautions... mais la partie n'est pas tout-à-fait perdue..... Je vais éteindre nos torches, et, suivi de trois des nôtres, gagner la côte où j'espère bien encore l'atteindre.»

— Moi, faire tout d'suite, Kélédor, répondit l'esclave.»

En effet, il retourna sur-le-champ vers un groupe de noirs rassemblés à quelques pas et qui paraissaient décidés à une défense plus sérieuse. Soit honte, soit courage, ces noirs, re-

venus de leur première frayeur, rechargèrent au plutôt leurs armes; et, Zéphir à leur tête, fondirent sur les marrons occupés à la poursuite des fuyards...

Un combat acharné s'engagea de nouveau, et Kélédor profita de ce moment : il réunit à lui trois des plus intrépides, et tous les quatre jetant leurs flambeaux disparurent de la mêlée.

Ils n'avaient pas fait cent pas, qu'un esclave se baissant vivement à genoux, colla son oreille sur la terre...

— Kélédor! dit-il, nous être suivis par quelqu'un dans le bois...

— Bien, répondit l'affranchi ; marchons doucement afin de surprendre l'espion... »

Et quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils entendirent les feuilles craquer sous les pas d'un homme.

A un signe de Kélédor, tous les quatre se je-

tèrent dans le fourré, et guidés par la fuite même de celui qu'ils poursuivaient, rejoignirent un noir demi-nu qui se mit résolument en défense...

S'adossant contre un gros palmier, il commença à faire voltiger autour de lui avec une célérité merveilleuse, une énorme hache dont il était armé; puis, remarquant un moment d'indécision dans l'attaque de ses quatre ennemis, il jeta loin de lui sa hache et reprit sa course...

Au même instant, Kélédor l'ajustant l'atteignit d'une balle à la tête et le fit tomber... tous quatre l'entourèrent aussitôt.

— Ah! brigand, lui dit Kélédor en donnant l'ordre aux esclaves de le lier, de manière à rendre sa fuite impossible, tu comptais nous échapper!... mais une balle va plus vîte que toi; il fallait songer à cela... Sais-tu le sort qui t'attend? C'est d'être pendu.

Il n'est pour toi qu'un moyen d'éviter la potence, et le voici :

Tu n'ignores pas, j'en suis certain, où va s'embarquer le Malais Singhy? Eh! bien, sers-nous de guide... Je te promets la vie, si tu nous conduis bien, et la charge de ce pistolet si tu nous trompes... Allons, marche!... »

Le noir restait immobile, seulement son regard sombre se promenait autour de lui.

— Oh! ne crois pas pouvoir fuir... reprit Kélédor; à la moindre tentative, tu es mort... Tu vois que nous avons douze balles à notre service pour cela...

— Moi, connais nègre-là, dit un des esclaves en examinant attentivement la figure du prisonnier: C'est *Dessano* le Portugais, lieutenant de Jupiter, le chef des nègres de la montagne.

— Tant mieux, répondit Kélédor, ce sera un brigand de moins.

Eh bien! marcheras-tu , ajouta-t-il en le poussant de la crosse de son fusil. »

— Ça pas bien, Maître, répliqua le prisonnier... moi pouvoir pas marcher... moi tini beaucoup de mal à la tête où moi être blessé.

— Tu marcheras bien tout de même, s'écria le Séclave que ces retards exaspéraient, ou je te tue ici même!

— Eh bien! moi vouloir bien, répondit Dessano qui parut prendre une résolution; mais vous arrêter sang à moi, qui tomber dans les yeux et m'empêcher voir...

— Va pour cela! »

Et un mouchoir ayant été attaché autour de la tête du nègre, il se mit en marche, toujours surveillé de près par Kélédor et ses compagnons. Cet incident aurait infailliblement assuré le succès des projets de Singhy, si un nouvel obstacle n'avait surgi.

Comptant sur la diversion des noirs marrons,

Singhy reprenait courage en voyant les torches se répandre dans toutes les directions et s'éloigner évidemment de la côte... Ils arrivèrent ainsi sur le bord de la mer, et quelques minutes après, à l'anse de la ravine.

— Malédiction ! s'écria soudain Singhy, pas de canot !... cet infernal capitaine nous a trahis...

Aucune embarcation ne se trouvait en effet dans ces parages.

En vain sondèrent-ils avec soin les profondeurs de l'obscurité, rien ne paraissait et le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des vagues venant expirer en murmurant sur les galets.

Olivia, épuisée de fatigues et d'émotion, malgré l'insouciance qu'elle affectait, s'assit pensive sur un quartier de rocher...

Singhy et Mangano s'éloignèrent de quelques pas, afin de bien s'assurer que ce canot si impa-

tiemment désiré ne se trouvait pas dans les environs....

— Et le jour qui va paraître, murmurait Singhy, et mon sang qui recommence à couler! Je n'aurai plus la force de me tenir debout avant qu'il soit un quart d'heure. Puis cette fille qui nous embarrasse... Oh! si je n'avais autant besoin d'elle!

Pourtant il n'est pas possible que ce capitaine m'ait trompé, il y perdrait tout le premier, puisqu'il a manqué pour faire cette affaire une superbe cargaison de girofle, et qu'il n'a reçu pour arrhes que le tiers du prix convenu... que lui est-il donc arrivé? »

Abîmé dans ces réflexions, il revint près de la métive :

— Olivia, lui dit-il, rattache ce mouchoir sur ma plaie; je perds tout mon sang, et mes forces vont me trahir.

Olivia, surmontant son propre épuisement, s'efforça d'arrêter le sang.

— Le malheur nous poursuit, Singhy, lui dit-elle. Peu m'importe pour moi, je t'assure; mais ton sort est affreux si nous sommes pris; je ne crains que cela. Qui sait, l'endroit convenu n'était peut-être pas connu de ce capitaine.

— Il l'est parfaitement, au contraire, et c'est d'ailleurs un homme dont je suis sûr, le noir charpentier Pascal de l'habitation qui a tout conclu à Saint-Denys.

Un silence suivit et dura jusqu'au moment où Singhy aperçut Mangano revenant précipitamment vers eux.

— Maître ! dit ce dernier, le navire est au large, il vient de notre côté... »

Et Mangano désignait une grosse masse noire que l'on distinguait confusément sur les eaux.

Cette masse semblait grossir et prendre des formes plus distinctes. Enfin, il ne fut plus possible de douter que c'était bien un bâtiment, dont l'immense voile blanche tranchait sur le manteau noir de la nuit.

Le son criard des poulies se fit aussi entendre, et l'oreille exercée du Malais reconnut que l'on carguait la voile. Puis une embarcation parut être amenée sur les palans le long du bord, et le bruit de sa chute sur les ondes parvint jusqu'au rivage.

— Par Mahomet! nous sommes sauvés, s'écria Singhy. — Oui, maître, dit Mangano, mais j'ai entendu aussi, par-là, des voix et des pas d'hommes!... »

Ils écoutèrent attentivement...

En effet, des hommes s'avançaient par le bord de la mer vers l'anse de la ravine ; d'un autre

côté, l'embarcation s'était élancée vers la terre et le bruit de ses rames résonnaient à intervalles égaux.

— Arrivera-t-elle à temps ? se disait Singhy. Mangano, quand tu devrais être haché en morceaux, tu tiendras tête à l'ennemi jusqu'à notre embarquement! »

Mangano se courbant silencieusement, porta la main à son front en signe d'obéissance. Ils s'apercevaient pourtant avec joieque la chaloupe n'avait plus qu'à franchir un court espace, lorsqu'un cri perça les airs.

— Singhy! prendre garde à vous!

Un coup de feu suivit ce cri. C'était le Portugais Dessano qui, après mille détours, et se voyant forcé de conduire Kélédor et les esclaves sur le bord de la mer, avait résolu de se sacrifier pour sauver le Malais

et tenir les promesses de son capitaine. Se trouvant donc à peu de distance de la ravine, et remarquant une embarcation qui forçait de rames afin de gagner les bords de l'anse, il n'hésita plus...

— Ah ! chien portugais, dit un des esclaves en lui appuyant le canon de son fusil sur la figure et lâchant le coup, moi t'apprendre à être fidèle !... »

Le lieutenant du grand Jupiter tomba rudement sur la grève, et ne bougea plus. — Moi voir un canot ! Kélédor, reprit l'autre esclave, là bas ! qui aller à l'anse de la ravine.... — Courons ! s'écria l'affranchi ; Jean-Louis, ne recharge pas ton fusil, cela nous retarderait et nous aurons assez de balles comme cela !... »

Et ils s'élancèrent tous les quatre.

L'embarcation s'approchait toujours, et Sin-

ghy, debout sur un rocher, stimulait les efforts des matelots...

— Courage, mes amis, leur criait-il, je promets vingt piastres à chacun de vous si vous nous sauvez!....

A ces paroles encourageantes, les efforts redoublaient, et les fargues criaient sous les coups vigoureux des rameurs.

Mangano, docile aux ordres de son chef, s'était porté d'une vingtaine de pas en avant, bien décidé à arrêter les assaillants au péril de sa vie. Déjà la voix de Kélédor pouvait s'entendre, bien qu'on ne la vît pas encore.

— Feu sur la chaloupe, feu ! cria-t-il, et une balle siffla au-dessus des canotiers. Un des matelots se mit à rire...

— Y paraît qu'y a des prunes, dit-il, hourra! garçons! nous y voilà !

Et sa légère embarcation vint perdre son aire sur les galets.

Kélédor était à cent pas à peine; il distingua un homme et une femme qui se jetaient dans le canot.

— S'échapperont-ils! s'écria-t-il avec rage.

— Au large, au large! disait Singhy.

— Tiens, il y a une femelle, reprit un des matelots : le feu du ciel m'élingue si le capitaine sera content...

— Elle paiera bien, je vous le promets, répliqua le Malais, d'un ton caressant.

Se tournant ensuite vers le rivage : — A moi, Mangano, à moi!

Mangano n'était plus qu'à quelques pas des esclaves :

— Nous, en avoir toujours un, dit Jean-Louis le mettant en joue...

Il n'eut pas le temps de lâcher le coup ; prompt comme la pensée, Mangano se précipita dans la mer...

— Veille quand il reparaîtra, hurla Kélédor ; et tâche de tuer ce brigand, je l'ai reconnu, c'est Mangano !...

Mais le Malais ne reparut qu'à une grande distance et rejoignit sain et sauf ses compagnons....

Alors Singhy se souleva avec peine :

— Adieu, bel affranchi, cria-t-il, jetant un dernier défi à son ennemi ; la première fois que nous nous reverrons, je te rendrai ta maîtresse et ton coup de fusil !... »

En achevant ces paroles, il roula sans connaissance au fond de la chaloupe, épuisé par la perte de son sang.....

Une heure après, le soleil montrait son dis-

que rougi au-dessus des flots, et l'on découvrait un petit sloop, forçant de voiles du côté de Madagascar.

V.

LE FORT MALGACHE.

A quatre lieues environ des grandes montagnes d'*Ivondrou*, dans l'est de Madagascar, s'élève une espèce de grosse bourgade appelée *Tamatave*, située à peu de distance de la mer ; c'est un rassemblage informe de cases entrecou-

pées de bosquets de cocotiers et de bananiers.

A l'époque (1) où se passe l'action que nous allons rapporter, un petit fort se voyait en ces lieux ; il était situé sur une hauteur peu éloignée du village.

Sur sa droite, s'étendait une vaste forêt entrecoupée de marécages, et rejoignant le pied de la montagne...

Au premier aspect de ces travaux, il était facile de voir que ceux qui en avaient été chargés, avaient plutôt suivi leur instinct que les conseils de l'art.

En maint endroit, cependant, la sagacité des naturels les avait parfaitement dirigés dans leurs moyens de défense ; des talus élevés aux points les plus faiblement défendus par le terrain, des fossés creusés le moins mal pos-

(1) Le 10 novembre 1829.

sible, témoignaient du zèle apporté pour garantir la forteresse de toute surprise. Trois à quatre cents Hovas y étaient rassemblés sous le commandement suprême du chef *Rufalla*, général de la puissante reine des Hovas, l'intrépide veuve du grand *Ramitra*.

Une douzaine de canons où caronades garnissaient les embrâsures destinées aux pièces.

Presque toutes portaient une estampille anglaise, il en était de même des faisceaux d'armes répandus sur l'esplanade du fort ; on pouvait deviner facilement à quelles fabriques européennes elles appartenaient.

Une scène bizarre se passait en ce moment sur cette esplanade :

Un assez grand nombre d'Hovas avaient quitté leurs armes et s'étaient réunis en un seul corps ; du côté opposé venaient aussi de se grouper plusieurs femmes.

Tous les hommes étaient revêtus de *langouti*,

quelques autres du *simbou*. A quelques pas fumait accroupi le chef Rufalla, coiffé d'un immense bonnet carré fait en écorce de bambou, et ayant à ses côtés une belle Malgache, sa femme, qui de temps en temps lui présentait un *coui* (1) rempli d'arack (2).

Derrière ce chef se tenait debout un homme à l'œil sombre, qui n'était autre que Singhy.

Mangano était près de lui, tandis que plus loin, Olivia, triste et pensive, s'entretenait avec un homme de couleur, déjà sur l'âge et tout resplendissant d'armes brillantes.

Après avoir heureusement atteint Madagascar, au moyen de l'or emporté par Olivia, Singhy et ses deux compagnons venaient d'arriver à Tamatave, où Olivia avait retrouvé son

(1) Calebasse.
(2) Eau-de-vie.

père, ancien esclave mulâtre de l'habitation d'Angremont; c'était à lui qu'elle parlait en ce moment.

Lorsque les hommes d'un côté et les femmes de l'autre se furent groupés sur l'esplanade, un guerrier s'avança, portant d'une main un gros bambou, et de l'autre, deux tibias enlevés à des ennemis.

A un signal qu'il donna en frappant ces os sur le bambou, les deux troupes commencèrent à marcher lentement en faisant le tour de la place; le son du tam-tam guerrier les accompagnait...

Bientôt les sons de ce tam-tam devinrent vifs et pressés; les hommes et les femmes commencèrent aussi à s'animer et à marcher avec plus de vitesse. Cette vitesse alla toujours croissant jusqu'au moment où, poussés au dernier point d'exaltation et de plaisir, les deux troupes confondues ne formèrent plus qu'un tourbil-

lon d'où partaient des clameurs frénétiques.

Femmes et hommes se joignaient, se croisaient pour se rejoindre encore avec une célérité merveilleuse et en faisant les contorsions les plus bizarres...

Enfin, les guerriers hovas ne pouvant résister à l'ivresse de cette danse nationale, se précipitèrent sur leurs armes, et les femmes se retirèrent précipitamment de l'enceinte.

Alors vint la danse guerrière; ils commencèrent à s'attaquer, à se défendre, multipliant les passes rapides, et les preuves d'adresse et d'agilité; des hurlemens avaient succédé aux cris de joie, les regards flamboyaient, et le sang commençait à couler.

— Chef, dit Singhy, se penchant à l'oreille de Rufalla, tes guerriers s'animent, et leur danse va sans doute finir par la mort de quelques braves. Crois-tu donc que nous au-

rions trop d'eux tous pour nous défendre contre les Français? »

Rufalla, qui suivait, ivre de plaisir, les mouvemens passionnés de cette danse belliqueuse, se tourna subitement vers Singhy, et le considéra quelques secondes, mais il ne lui répondit rien. Il fit seulement un geste; à ce geste, un Hova placé derrière lui, et qui tenait une baguette blanche, se jeta dans l'arêne, et étendit sa baguette au milieu des combattans. Tous aussitôt restèrent immobiles.

— Es-tu content? dit Rufalla à Singhy.

— Tu as agi comme un sage chef, Rufalla, et je crois que tu ne t'en repentiras pas.

Vois-tu là-bas ce guerrier qui accourt avec rapidité vers nous? c'est un de ceux envoyés en reconnaissance sur la côte... »

Le général Hova se leva brusquement...

Il aperçut en effet un Hova précipitant sa course vers le fort, et qui bientôt fut devant lui.

S'étant incliné tout haletant, en portant les mains à son front, il répéta trois fois : *Salam ano* (1), *salam ano, salam ano* !

— Eh bien ! quelles nouvelles ? dit Rufalla.

—*Zanhare soa, olon le hec soa* (2), répondit le messager. Les grands canots des blancs arrivent du côté du soleil... Ils ont déjà passé la pointe des Cocotiers.

— Et sont-ils beaucoup ?

— Quatre grands canots, chef!

— *Fitea Zanharc manganou* (3)! répliqua

(1) Salut à vous !

(2) Dieu est bon et les hommes méchans !

(3) Que la volonté de Dieu soit faite !

le chef. Nous tâcherons de les faire repentir de leur audace! »

Et sur un signe, le Malgache porteur de la baguette blanche s'empara d'une immense conque marine, et fit vibrer les échos de sons répétés et perçans. A cet appel, les Hovas se rassemblèrent en tumulte auprès de Rufalla, qui leur annonça en peu de mots que les grands canots des Français allaient paraître devant le fort, et que sans doute ils venaient chercher la guerre.

— Dieu est grand et bon, ajouta-t-il; il les punira de leur folle tentative! »

De bruyantes exclamations accueillirent les paroles du chef, et chacun se prépara au combat.

On fit descendre les femmes dans des espèces de souterrains creusés sous l'enceinte, et toutes celles qui voulurent sortir dûrent le faire à l'instant. Les pièces furent dirigées tant

bien que mal vers la mer, et les canonniers se placèrent à leur poste.

— Tu ferais peut-être mieux de t'éloigner, Olivia, dit Singhy.

— Non, Singhy, je ne quitterai ni toi, ni mon père...

— En ce cas, descends avec les autres femmes.

— J'ai le temps, Singhy.

— Fais donc comme il te plaira, Olivia! »

Et Singhy se dirigea vers un point, où l'on découvrait une grande étendue de la côte..... A peine y était-il arrivé qu'un cri lui échappa:

— Rufalla, voici les Français!...

— Qu'ils soient les bien venus, répondit le chef, de l'air le plus impassible et en visitant avec soin la pierre et l'amorce de son fusil.

— Ils doublent la dernière pointe!...

— Tant mieux, fit le chef sur le même ton.

— Tant mieux! tant mieux, c'est ce que nous

verrons, murmura Singhy... Mangano, as-tu préparé mes armes ?

— Oui, maître, dit le Malais en s'inclinant. »

La physionomie de Singhy était plus farouche que jamais; il ne paraissait pas fort satisfait de la tranquillité des Hovas.

— Les canons d'une frégate portent loin, continua-t-il, et les matelots français savent viser.

— As-tu peur, Singhy ? interrompit le chef Hova en jetant sur le Malais un coup-d'œil de mépris.

— Peur, moi ? c'est ce que tu verras bientôt, Rufalla.

— Je ne demande pas mieux, dit Rufalla avec dédain. »

Et il s'avança vers une autre partie du fort pour animer ses guerriers.

Les bâtimens français que l'on avait annoncés venaient de paraître inopinément devant Tamatave ; c'étaient une belle frégate et trois

corvettes; à la tête cinglait fière et gracieuse, la *Thisbé* (1); le pavillon français flottait au pic de chacune d'elles, et elles vinrent mouiller l'une après l'autre à trois cents toises du fort. Leurs embarcations ayant été immédiatement mises à l'eau, les quatre navires commencèrent à s'embosser et à faire leurs préparatifs de combat.

Singhy considérait ces apprêts d'un air soucieux.

— Rufalla, dit-il, il paraît qu'ils ont sérieusement l'intention de nous attaquer.

—C'est possible, Singhy, reprit Rufalla; mais encore une fois, toi qui prétends être le chef d'une grande nation de guerriers malais, toi, dis-tu, dont le nom seul fait trembler, aurais-tu peur, dis-moi ? est-ce donc là l'effet des coups

(1) Il n'y avait en réalité à cette expédition que la frégate *Terpsichore*, et les corvettes la *Nièvre* et la *Chevrette*. (*Note de l'auteur.*)

de fouet des blancs sur les hommes les plus braves ! »

A ces paroles outrageantes, l'œil du Malais flamboya et ses doigts se crispèrent sur le manche de son kris; il se contint cependant, et comme s'il n'avait pas ressenti l'injure :

— Que tu es injuste, Rufalla ! ce que je dis-là n'est point par crainte et je t'en convaincrai; je veux seulement te prouver qu'il est urgent de nous assurer tous les moyens de vaincre.

— A la bonne heure, Singhy, en aurais-tu un nouveau ?

— Oui, Rufalla ; celui d'attaquer sans nous laisser attaquer, car sans cela ton fort sera démoli avant d'avoir pu pointer une seule pièce.

— *Tsiaré* (1) ! s'écria le chef, je ne veux point commencer la guerre ; c'est l'ordre positif de notre souveraine.

(1) Dieu m'en préserve !

— Tant pis, répliqua Singhy... »

Et il fixa de nouveau ses regards sur les navires.

Les dipositions des Français étant terminées, on vit une légère embarcation quitter la corvette la *Thisbé* et se diriger vers la frégate. Puis, elle quitta de même la frégate, et cingla vers la terre, après avoir déployé sur sa poupe un pavillon parlementaire.

— Par notre prophète! s'écria Rufalla, voilà un officier qui nous vient avec le pavillon de paix! Les Hovas sont grands et forts, ajouta-t-il avec cette vanité innée chez les nègres, et les blancs ont peur de leur faire la guerre! »

Singhy haussa les épaules. — Tu ne les connais pas, Rufalla!... Si tu m'en croyais, cet officier ne sortirait plus d'ici... — Pourquoi cela, Singhy? — Parce que ce serait un ôtage, et si nous étions vaincus...

Singhy acheva la phrase par un horrible geste.... — Ah ! ce sont là les coutumes de ton pays, Singhy ?.... Eh bien ! ce ne sont pas les nôtres. Je vais savoir ce que demande le chef blanc, et répondre en conséquence. Puis cet officier pourra partir comme il lui plaira; tant pis pour les Français s'ils commencent l'attaque ! »

Tous les yeux se portèrent sur le canot qui s'approchait rapidement.

Au moment où il toucha la plage, un jeune officier en grand uniforme s'élança du bord ; après avoir donné l'ordre aux canotiers de se tenir au large, il s'avança seul vers le fort.

L'entrée lui en fut sur le champ accordée, et il parut devant le chef Hova. — Rufalla, lui dit-il en langue malgache, je suis envoyé par le général français... »

Il n'acheva pas, car Rufalla d'un signe de la main l'empêcha de continuer, et appela près de lui le mulâtre, père d'Olivia.

Comme celui-ci s'approchait, Olivia parut tout-à-coup aux yeux du jeune homme...

Une exclamation lui échappa : Olivia!... s'écria-t-il?

— M. Jules de Senneville! balbutia la métive. — Oui, moi-même!..... reprit l'officier la figure bouleversée, moi-même, infâme!.... »

En achevant ces mots, il parcourut du regard ceux qui l'entouraient, et rencontra celui de Singhy fixé ironiquement sur lui.

A cette vue, le Français saisit son épée.

— Que prétends-tu faire? dit Rufalla, portant la main à sa sagaye.

— Ce ne serait pas pour toi, Rufalla!... mais tu as de lâches assassins parmi tes guerriers! »

Le Français avait prononcé ces paroles en

malgache, et un cri général d'indignation s'éleva.

Plusieurs Hovas mirent en joue l'officier, qui aurait payé cher son imprudence, si Rufalla frappant violemment du pied, n'avait donné un coup du manche de sa sagaye sur l'une des armes menaçantes.... elles s'abaissèrent toutes au même instant.

— Les Hovas sont des guerriers courageux et forts, dit-il en s'adressant au jeune de Senneville, il n'y a ni lâches, ni assassins parmi eux !

— Mais tu as des esclaves malais dans leur nombre, reprit le Français avec véhémence, et ce sont ceux-là que je te déclare d'infâmes assassins, quand je devrais tomber sous les coups de tes soldats !... »

Un éclat de rire de Singhy acheva cette phrase et ramena tous les yeux sur lui :

— Ce blanc est fou ! dit-il au chef Hova.

— Je ne crois pas, répliqua Rufalla d'un air

sombre ; dans tous les cas, jeune homme, ce n'est probablement pas pour passer mes guerriers en revue que tu es venu jusqu'ici ?

Eh bien ! voici un mulâtre qui connaît le langage de ton pays, et si tu le veux bien, il nous servira d'interprète, car tu ne connais pas assez notre langue pour expliquer le message dont tu es chargé. »

— Comme il te plaira, Rufalla ; je le saurais toujours assez pour voir si l'on te rapporte fidèlement mes paroles.

Je suis envoyé vers toi par le commandant des forces navales de Bourbon, lequel a tout pouvoir de traiter avec le gouvernement d'Emirne (1), au nom du roi de France, afin de savoir quelles sont les dernières résolutions de ta reine et sa réponse à notre récent message. »

(1) Capitale de l'empire Hova.

Rufalla sembla réfléchir un moment et répondit de l'air le plus impassible :

— C'est une réponse que je ne puis te faire; je n'ai rien à remettre à ton commandant de la part de notre reine, et j'ignore quelles sont ses intentions.

— As-tu des pouvoirs pour traiter en son nom ?

— Pas le moindre !

— C'est ta dernière réponse ?

— Je n'en puis faire d'autre.

— En ce cas, Rufalla, je déclare, au nom du roi de France, guerre à toi et à ta nation ! »

A peine achevait-il ces mots, que le silence qui avait régné jusqu'à ce moment fut rompu par les clameurs forcenées des Hovas.

— *Ratsi! Ratsi!* (1) s'écrièrent-ils en brandissant leurs armes.

(1) La guerre ! la guerre !

— Tu le vois, Français, reprit Rufalla, mes guerriers sont bien disposés à répondre à ta menace; que ton commandant réfléchisse avant de commencer la guerre contre la puissante reine des Hovas !

— Si tu ne peux traiter, tout est dit, répliqua Jules de Senneville, et voici une lettre de mon commandant qui t'annonce que les hostilités vont immédiatement commencer.

— C'est bien, jeune homme, puissent tes compatriotes ne pas se repentir d'avoir appelé les Hovas aux armes !... »

Et il fit signe à ses guerriers de livrer passage au messager.

VI.

GUERRE MÊLÉE.

Dès que Jules de Senneville fût sorti du fort, il se dirigea le plus rapidement possible vers la mer.

Ses traits étaient bouleversés, il poussait des exclamations sans suite, s'arrêtait quelquefois, faisant des gestes extraordinaires, puis reprenait sa course.

— Que diable a donc notre lieutenant? disait le patron de l'embarcation en donnant l'ordre d'armer ; il a l'air tout chaviré !

— C'est que queuqu'zuns de ces mauricauds auront voulu faire des *avaries* sur son individu, dit le brigadier, et ça l'aura vexé...

— Alors on les écharpera, reprit le patron, v'là tout ce qu'ils y auront gagné.

— Le v'là qui arrive, Patron. Faut-y nager?

— N'y a pas de doute! Un coup de force pour accoster... Parez la planche, brigadier ! »

L'officier s'élança sur le pont mobile, et, en deux secondes, il fut sur l'arrière.

— Au large! et rondement, s'écria-t-il.

— Je l'avais bien dit, y aura du grabuge!... murmura le brigadier. »

Le jeune homme semblait en proie à la plus violente colère; il pressait l'ardeur des canotiers, qui, s'appuyant avec vigueur sur les avi-

rons, faisaient voler la légère yole sur les ondes.

Quelques instans après, elle accostait la frégate la *Therpsicore*, et le parlementaire monta lestement à bord.

— Quelles nouvelles? lui dit l'officier de garde.

— La guerre, tu peux en être sûr, répliqua de même Senneville.

— Tant mieux! pourvu que nous en soyons, et qu'on ne laisse pas tout faire aux troupiers. »

Senneville ne lui répondit pas, et se dirigea vers l'arrière.

— Eh bien! lui dit le commandant, qui le reçut seul sur la dunette.

— Eh bien! commandant, Rufalla prétend n'avoir rien à vous remettre, et ne posséder aucun pouvoir pour traiter avec vous. Je lui ai déclaré la guerre au nom du gouvernement, suivant vos instructions.

— C'est bien, Senneville; vous allez porter maintenant l'ordre à votre commandant de commencer le feu dès que la frégate aura donné le signal, et de ne pas le cesser tant qu'il restera un seul Hova sur la plage.

— J'y cours!

— Attendez!...

Dites-moi, Senneville, auriez-vous été l'objet de quelques mauvais traitemens que vous n'oseriez avouer? Je vous trouve la figure singulièrement altérée. »

— Je n'ai essuyé aucun mauvais traitement, commandant, une circonstance toute personnelle est la seule cause de mon trouble.

Vous avez sans doute entendu parler de l'épouvantable attentat commis sur la jeune Mathilde d'Angremont, ma fiancée? Eh bien! je viens de voir là, là, parmi les Hovas, et paraissant être un de leurs chefs, le féroce Malais qui a commis ce crime. »

Le commandant fit un geste de surprise ; il réfléchit un moment, et dit :

— Senneville, vous pouvez être persuadé que si nous faisons une descente, la *Thisbé* y contribuera pour moitié.

— Merci, commandant, merci !... répliqua le jeune officier, qui monta rapidement sur le pont, et s'élança dans son embarcation. »

Quelques minutes après, elle accostait la *Thisbé*, où le commandant d'Angremont l'attendait avec impatience.

— Bonnes nouvelles, Charles ! lui dit-il : la guerre est déclarée aux Hovas ; le commandant te donne ordre de commencer le feu au premier signal, et de ne pas le cesser tant qu'il y aura un ennemi à portée.

Mais ce n'est pas tout...

L'infâme assassin de ta sœur, le Malais Singhy et ses complices sont là, dans ce fort, au

milieu des guerriers hovas ! Je viens de les voir ! »

— Mes pressentimens ne m'avaient donc pas trompé, dit une voix derrière lui :

Jules se retourna et reconnut Kélédor.

— En effet, mon brave Kélédor, lorsque tu as demandé avec tant d'instance au commandant de le suivre à Madagascar, tes renseignemens étaient justes... Singhy, Olivia, Mangano, sont ici près tous les trois. »

Le commandant d'Angremont restait la tête penchée sur sa poitrine ; un douloureux souvenir venait de percer son âme...

— Oh !... il y aura peut-être une justice cette fois, dit-il d'une voix tremblante.

— Je l'espère bien, Charles, car si une descente a lieu, le commandant a promis la moitié du contingent à la *Thisbé*.

— J'en serai, monsieur Charles ! s'écria vivement Kélédor.

— Je te le promets, répondit M. d'Angremont qui s'arrachant à ses cruelles préoccupations, s'occupa sur-le-champ des préparatifs du combat. »

Une activité extroardinaire se remarqua dès ce moment à bord des navires européens ; les batteries furent armées, les hommes mis à leur poste, les projectiles bien parés et l'on n'attendit plus que le signal de la frégate.

Elle le donna en envoyant sur le fort Hova une première bordée qui le couvrit de feu et de mitrailles ; les autres bâtimens ne tardèrent pas à suivre son exemple, et une épaisse fumée, s'élançant des sabords, se condensa et s'arrêta quelques instans au-dessus de la rade, puis s'enfuit au large chassée par la brise.

On put voir alors le mal que ces premières bordées avaient fait à l'ennemi; les forts étaient presque démantelés et les canonniers hovas demeuraient tous à découvert.

Ils répondirent cependant au feu des Français par le feu de leurs batteries; mais les boulets mal dirigés, ou n'atteignirent pas les bâtimens, ou ne leur firent que peu d'avaries.

La seconde volée de ceux-ci, au contraire, fut encore plus meurtrière que la première, et Rufalla vit bien qu'il ne pourrait tenir longtemps; les bordées se succédaient sans interruption, les faibles ouvrages de défense n'existaient déjà plus, et une grande partie de ses canonniers gîsaient morts près de leurs pièces.

— Je te l'avais prédit, Rufalla, s'écria Singhy... si tu avais tiré le premier, au moins aurais-tu fait quelque mal à ces chiens, qui nous exterminent sans courir le moindre risque!

— Oh! je connais les Français, reprit Rufalla; ils ne manqueront pas de faire une descente, et je les y attends! »

En disant ces mots, il rassemble autour de

lui ce qui lui restait de guerriers; et, leur ordonnant de fuir en se disséminant, il leur indiqua un point de ralliement à quelque distance.

Dès que cet ordre fut donné, les Hovas évacuèrent le fort, profitant de toutes les sinuosités du terrain afin d'échapper à la mitraille; toutefois, un grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort avant d'avoir pu atteindre le lieu désigné par Rufalla.

Une catastrophe inattendue, vint jeter en outre la terreur dans leurs rangs; des boulets bien dirigés ayant pénétré dans la poudrière, y mirent le feu; elle sauta avec un bruit épouvantable et tua une grande quantité de femmes et de guerriers. Dès-lors ce fut une panique générale, et les Hovas, fuyant de toutes parts, ne s'arrêtèrent que sur la lisière du bois où les attendait leur chef.

Le commandant français s'étant aperçu que

le fort était abandonné et que l'ennemi fuyait dans toutes les directions, donna les ordres nécessaires pour la descente.

Rufalla ne tarda donc pas à se convaincre que sa prédiction allait se réaliser. Des embarcations se croisaient dans tous les sens sur la rade, et paraissaient recueillir des hommes à bord de chaque bâtiment.

Elles se réunirent après un court espace de temps, et cinglèrent vers le rivage.

— Je l'avais bien prévu ! s'écria Rufalla qui avait rallié ses guerriers sur les bords d'une grande forêt entrecoupée de savanes marécageuses, c'est ici que ces blancs vont payer cher la victoire qu'ils viennent d'obtenir avec leurs boulets. Singhy ! prends avec toi une centaine d'hommes et cours vers la mer ; là, fais tout ton possible afin de t'opposer à la descente des Français ; si tu es forcé de céder le terrain, rejoins-nous sans tarder... »

Le Malais, sombre et silencieux, se mit en devoir d'exécuter ces ordres; il appela autour de lui les Hovas les plus résolus, et prenant un détour, parut inopinément sur la plage au moment où le débarquement s'effectuait....

— Tiens! voilà les mauricauds! dirent quelques matelots; lieutenant, voulez-vous nous permettre de sauter à l'eau pour aller jouer du coupe-choux sur ces peaux noires?

— Pas encore, enfans, pas encore! répondit le lieutenant, commandant la chaloupe de la frégate. Canonniers, envoyez d'abord quelques grappes de raisins à ces braillards! »

Les Hovas faisaient entendre en effet les cris les plus sauvages, et par leurs gestes défiaient les Français.

L'aide-canonnier, chargé du service de la caronade placée sur l'avant de la chaloupe, se baissa un instant, et après la détonation qui

suivit ce mouvement, on vit une grande quantité d'Hovas renversés et les autres qui marquaient de l'indécision.

— Accoste, maintenant, garçons! et sabrons ces drôles!. »

A cet ordre les hommes de débarquement s'élancèrent, et un combat acharné s'engagea sur les rochers..... mais Singhy vit bientôt que la partie n'était pas égale, et saisissant un *lambi* (1) il fit aux siens un signal d'appel.

Comme il escaladait une roche afin de gagner un chemin de broussailles conduisant à la forêt, un homme s'élança devant lui.

— Ah! te voilà donc enfin, vil assassin! s'écria-t-il en le couchant en joue.

— Oh! le cher Kélédor, répondit Singhy, se baissant rapidement, ce qui lui fit éviter le coup, tu n'es vraiment pas adroit, bel affran-

(1) Conque marine.

chi, et tes balles ne sont bonnes qu'à frapper l'air ou des rochers; vois si j'ai l'œil plus sûr!...»

Et prompt comme la foudre, il se jette sur son ennemi et lui applique le pistolet au cœur.

Un rapide mouvement du Séclave le sauva de même, et la balle effleura la peau.

— Malédiction! dit Singhy en se voyant désarmé.

— Tu ne sais frapper que par derrière, assassin! Tiens, sois puni comme tu le mérites! »

Et Kélédor ajustait une seconde fois le Malais, lorsqu'un coup violent porté sur son bras, fit voler l'arme à dix pas...

C'était Mangano qui venait de paraître inopinément entre les deux combattans.

— Là-bas! si tu le veux..... cria Singhy faisant signe à Mangano de fuir, car déjà les Français envahissaient toute la plage. »

Et se glissant de roc en roc, de buisson en

buisson, il parvint à rejoindre Rufalla.....

Les troupes françaises arrivaient de tous côtés, poursuivant avec ardeur les Hovas épouvantés ; mais ne conservant pas beaucoup d'ordre dans leurs rangs.

Rufalla s'en aperçut, et jugeant le moment favorable, il se précipita sur eux à la tête de sa réserve...

Plusieurs Français payèrent de leur vie leur imprudence.

Heureusement que le chef de l'expédition ne perdit pas son sang-froid ; ralliant les escouades autour de lui, il marcha la bayonnette en avant sur le corps des Hovas qui ne put soutenir le choc.

Dispersés de nouveau et refoulés vers le bois, cette fois leur terreur fut si grande, que, n'écoutant plus la voix de leur chef, ils se jetèrent dans les savanes et le laissèrent seul.

Rufalla, abandonné des siens, hésitait cependant à quitter sitôt la partie. Se glissant comme un serpent derrière les buissons épineux, il épiait l'arrivée des Français à la lisière de la forêt, espérant se venger de sa défaite sur quelques imprudens.

Une petite troupe d'Européens se présentait en ce moment à quelque distance, interrogeant avec défiance les noires profondeurs de la savane; c'étaient Kélédor, le jeune de Senneville et trois matelots.

Rufalla mettait en joue l'officier, lorsqu'un coup de feu retentit; Rufalla lâcha son arme et tomba sur ses genoux.

— Eh bien! Rufalla, dit Singhy se montrant soudain devant lui; trouves-tu que j'aie la main sûre, pour un homme qui *a reçu les coups de fouet des blancs?*

— Infâme! murmura le chef Hova en expirant... »

Mais Kélédor, dont l'attention venait d'être attirée par le bruit de l'explosion, avait aperçu ce groupe et deviné le crime ; il fit aussitôt un signe d'intelligence à ses compagnons, et les entraîna rapidement sur ses pas.

Un sentier à peine tracé serpentait dans le fourré, s'arrêtant au bord d'un marais ; s'ils parvenaient à le contourner sans être aperçus, Singhy n'avait plus d'autre ressource que de venir à eux, ou de fuir vers la rive couverte d'ennemis, ou de choisir le passage périlleux du marais.

L'œil exercé du Séclave ne manqua pas d'apprécier judicieusement le succès qu'il pourrait tirer d'un peu de prudence; aussi ses précautions redoublaient-elles à mesure qu'il s'approchait. Il était à peine éloigné d'une cinquantaine de pas, lorsqu'un cri perça les airs.

Singhy bondit comme le tigre blessé et découvrit ses ennemis.

D'un regard il eut jugé le désavantage de sa position.

— Laisse-là les dépouilles de cet imbécile Hova, dit-il à Mangano qui l'avait rejoint; voici les Français ! tiens-leur tête, s'il le faut, mais ne me perds pas de vue!... »

Et il prit sa course vers le marais.....

Le cri qui avait évité au Malais une perte certaine, était celui d'Olivia, laquelle venait d'être rencontrée par les quatre marins; inquiète, elle attendait Singhy qui l'avait laissée à la garde de son père.

Ce dernier, surpris, ne put faire usage de ses armes, et il se vit obligé de se rendre. Un matelot ayant été laissé à la garde des prisonniers qu'on prit la précaution de garrotter, le jeune de Senneville et ses compagnons se précipitèrent sur les traces des deux esclaves.

Ce retard inattendu avait donné une grande avance à ces derniers; ils étaient déjà rendus

sur les bords du marais ; malheureusement pour eux, aucun moyen de le traverser ne s'offrait à leur impatience; partout d'immenses roseaux et des vases profondes qui auraient englouti l'imprudent assez hardi pour les affronter.

Il n'y avait cependant pas de temps à perdre, car l'ennemi s'approchait, et nul doute qu'ils ne fussent immédiatement aperçus derrière les hautes futaies qui les cachaient encore.

Singhy, sombre et résolu, apprêtait ses armes pour vendre chèrement sa vie, lorqu'une exclamation de Mangano lui apprit qu'il avait découvert un moyen de salut.

En cet endroit, le marais n'était pas d'une grande largeur, et l'opiniâtre investigation de l'esclave venait d'aviser quelques touffes plus élevées que les autres, et semblant promettre un appui solide.

Il s'y hasarda le premier, et Singhy le suivit

ne posant le pied qu'après s'être assuré que la terre ne s'affaissait pas sous le poids de son guide.

Franchissant avec bonheur tous les obstacles, ils prirent terre de l'autre côté, à l'instant où Kélédor et les marins débouchaient des bois.

Des cris de rage firent vibrer les échos de la savane, et une décharge générale fut dirigée sur les fuyards.

Singhy s'étant jeté à plat ventre dans les hautes herbes ne fut pas atteint ; Mangano, au contraire, lâcha son fusil.

— Les chiens m'ont blessé! s'écria-t-il.

— Chacun son tour, répondit Singhy, d'une voix qui semblait trahir de la colère que son compagnon eût osé se permettre cette plainte; allons! cueille quelques tiges de l'herbe du Prophète (1), et applique-les sur ta bles-

(1) Herbe ressemblant à la mauve, dont il est fait usage en quelques parties des Indes Orientales pour le pansement des blessures.

sure; sans doute ces chiens vont nous poursuivre, et s'ils trouvent le passage, nous sommes perdus; ramasse donc ton arme et fraie-moi le chemin avec ton yatagan!... »

Mangano baissa la tête, passa son fusil comme il put sur ses épaules, appuya son bras blessé sur la bandoulière, puis armé de son yatagan, il abattit les lianes devant Singhy.

Pendant ce temps, Kélédor et les Français cherchaient vainement le passage découvert par Mangano; désespérés de leurs vaines tentatives, ils renoncèrent à la poursuite des deux Malais et revinrent vers les prisonniers.

VII.

LE TRAFALGAR.

Vers le mois de novembre 1829, un gros brick sortait de la baie d'Antongil, de Madagascar, chargé de tout ce qu'il pouvait porter de toile, afin de s'éloigner de la côte avant la nuit.

Ce brick se nommait le *Trafalgar*, capitaine *John Groglover*, en ce moment en course dans

les mers de l'Inde par circonstance extraordinaire ; car jusqu'à ce jour le *Trafalgar* avait paisiblement fait les voyages de la Jamaïque à Liverpool *et vice versâ.*

Le capitaine John Groglover était un de ces vieux fils d'Albion pour lesquels la vue seule d'un Français est un cauchemar, qui tombent en syncope si on a la maladresse de les appeler *Monsieur*, et qui ne connaissent rien au-dessus du roast-beef et de l'illustre Marine Britannique.

Quelques mauvaises langues prétendaient bien qu'avant la Révolution française, sa mère avait aimé fort tendrement un gentilhomme français venu en voyage à Londres, et qu'il aurait bien pu se faire qu'un peu de ce sang abhorré coulât dans ses veines.

John n'avait entendu qu'une seule fois parler de cette affaire, à la suite d'une dispute qu'il eût dans une taverne avec un de ses amis

nommé *Mag-Swyllian*, lequel Mag-Swyllian se trouvait avoir en ce moment la langue trop déliée, par suite de l'ale qu'il avait bue.

Mais John prouva dignement toute l'horreur que lui causait une pareille imputation ; ayant provoqué son imprudent ami, il s'en suivit un combat à coups de poing dans lequel Mag-Swyllian perdit un œil, trois dents et ne se releva qu'à l'aide de ses témoins...

John ne parlait jamais qu'avec orgueil de cette mémorable lutte, qui fit époque dans sa vie.

— D'ailleurs, disait-il, ce Mag-Swyllian est évidemment un menteur, puisque c'est un chien d'Irlandais, lesquels ne valent pas mieux que les chiens de Français. »

Durant la guerre, John enlevé par la *presse*, servit successivement à bord de trois frégates, lesquelles trois frégates furent prises dans des combats particuliers avec les Français ; il eut même la douleur de voir l'une d'elles enle-

vée à l'abordage par une simple corvette, la *Bayonnaise*. C'est dans cet affaire que le malheureux John eut la moitié du nez enlevé d'un coup de sabre, au moment où, pâle de fureur et grinçant des dents, il s'apprêtait à lancer à la tête d'un matelot ennemi un biscayen qu'il avait ramassé sur les gaillards...

Un pareil accident fut loin d'augmenter l'affection qu'il portait à cette infernale nation.

Les deux premières fois il avait eu le bonheur d'être échangé, cette dernière il resta prisonnier jusqu'à la paix. Mis dans une vaste prison avec d'autres marins de son pays, il ne subit aucun mauvais traitement, car il était indigne d'un peuple aussi généreux que le peuple de France, de frapper ses ennemis à terre et de leur infliger le supplice des pontons. Toutefois cette générosité ne toucha pas maître John; il revint à la paix plus enragé que jamais contre les chiens de Français.

Dans l'impossibilité d'aller tenter de se faire prendre une quatrième fois, il chercha d'autres moyens de satisfaire ses goûts anti-gaulois.

D'abord se croyant des dispositions pour la peinture, il fabriqua des caricatures, dont la plus remarquable représentait l'Ogre de Corse, hissé par un bout de corde à la grand'vergue du vaisseau le *Bellérophon*, de *généreuse* mémoire. Mais ses caricatures furent peu goûtées et il y renonça.

Ne doutant pas que la plume lui réussirait mieux, il se mit à composer des histoires, dans lesquelles des armées innombrables de Français fuyaient épouvantés à la vue d'une cinquantaine d'habits rouges, et où des navires marchands anglais prenaient à l'abordage des frégates et des vaisseaux de guerre français (1). Ces histoires

(1) Nous devons prévenir nos lecteurs, surtout ceux qui n'ont pas lu les OEuvres du célèbre capitaine Marryat, que nous n'avons pas voulu faire ici une mauvaise plaisanterie.

réussirent pendant quelque temps, en France surtout, où les critiques proclamèrent qu'elles pouvaient lutter avec les *Mille et une Nuits* et les voyages de *Gulliver*. Malheureusement cela ne dura pas, et John songea à reprendre son métier. Ses parts de prise ne l'ayant pas enrichi ; le bon génie des vrais enfans d'Albion lui envoya une ronde succession qu'il employa sur-le-champ à la construction d'un navire.

Son premier soin fut de proscrire les dangereuses innovations qui venaient de ce pays détesté, la France.

Aussi eut-il bientôt la satisfaction de voir s'élever sur les chantiers un navire gros, court, à flancs énormes, à immense rentrée, et que par

Ce naïf romancier d'Albion raconte dans l'un de ses romans (*l'Officier de la Marine marchande*, je crois) qu'une fois des navires marchands anglais attaquèrent l'escadre tout entière de notre célèbre amiral Linois, et qu'une fuite honteuse sauva seule les navires de guerre français!!!

cela même on ne pouvait mieux comparer qu'à un tonneau.

Il y superposa deux mâts bien lourds, des vergues d'une épaisseur effrayante, et s'occupa sur-le-champ de son baptême.

Ce n'était pas le plus facile, et tout l'esprit de John Groglover ne pouvait en venir à bout.

Il voulut d'abord l'appeler le *vainqueur des tyrans*, et placer sur l'avant le buste de *Wellington*, lequel à son idée était un bien autre sire que Napoléon !

Il songea heureusement à temps, que Wellington était un guerrier terrestre, et que sa place ne devait pas être au-dessus de la poulaine d'un bâtiment; une seconde idée lui vint; celle de lui donner le nom de son pays, *the Great-Britain?* (1).

(1) Grande-Bretagne.

Mais quelques amis l'en dissuadèrent, trouvant que *the Great-Britain* serait assez mal représentée, et que les étrangers auraient une triste idée du symbole en voyant l'objet qui s'en parait.

Enfin maître John trouva au fond d'une bouteille de porter deux noms magnifiques.

Le *Trafalgar* et l'*Aboukir* !!!!!

Il hésita long-temps entre les deux, et chercha même à se rappeler quelqu'autre combat dont le nom put trancher la question.

Malheureusement il n'y avait que cela : *Trafalgar*, *Aboukir*; *Aboukir*, *Trafalgar*.....

Bref, il s'en rapporta au sort, et le glorieux nom de Trafalgar sortit de l'urne, ou pour mieux dire de la bouteille de maître John.

Ce baptême se trouvant ainsi accompli à sa satisfaction, il prit un chargement pour la

Jamaïque, et fit ces voyages durant plusieurs années.

Jamais on ne put lui reprocher d'avoir salué en mer un navire français.

N'eût-il pas eu une seule galette de biscuit à bord, qu'il aurait préféré devenir antropophage, que d'avoir recours à l'un d'eux.

Du reste, le capitaine John Groglover, était d'une verte santé, gras et fleuri comme un milord, ne buvant jamais de grog à l'eau-de-vie, parce qu'elle venait de France, et mettant le *Sherry wine* bien au-dessus du champagne.

— Mais je m'aperçois que nous avons laissé *le Trafalgar* en vue de la baie d'Antongil ; je demande donc pardon à mes lecteurs de leur avoir tracé la biographie de maître John Groglover, et je reprends mon récit.

Donc en 1829, maître John avait eu la velléité de visiter les mers Indiennes ; depuis long-

temps les Surcouf, les Duperré, les Linois, etc., en avaient disparu, et il ne craignait pas de rendre une quatrième visite aux prisons françaises.

En conséquence, il appareilla un beau jour de Liverpool, et après avoir mis cinq mois à faire une traversée de trois mois, et manqué l'attérage quatre fois, il arriva enfin à l'Ile de France, appelée *Maurice*, par nos voisins.

On y parlait beaucoup en ce temps d'une expédition française destinée pour les côtes de Madagascar, dans le but de forcer à la paix la reine des Hovas, la veuve du célèbre *Ramitra*.

La jalousie britannique s'était éveillée, et l'on songeait à envoyer secrètement aux Hovas des secours d'armes et de munitions.

On proposa cette mission à maître Groglover, qui, plein de joie, l'accepta; ce ne fut pas sans peine cependant qu'il parvint à trouver la baie d'Antongil, lieu de sa destination.

Lorsqu'il eut débarqué sa cargaison, son cœur se souleva d'indignation en apprenant les succès de l'escadre française, et il résolut de partir. Ce long voyage avait mis John en appétit de courses lointaines; il se serait senti presque de force à faire le tour du monde; aussi voulut-il le commencer en se rendant à Sumatra, où, disait-on, il pourrait faire d'excellentes affaires; or, de bonnes affaires doivent être le premier souci de tout bon et véritable Anglais.

Un jour donc qu'il se promenait sur l'arrière du *Trafalgar*, envoyant d'épouvantables *goddam* au vent, qui ne voulait pas devenir favorable, ce qui le contrariait fort, vu que plusieurs de ses matelots avaient déjà succombé à l'influence du climat, il vit une pirogue se détacher de la terre et cingler vers le gros bâtiment.

Dès qu'elle eut accosté, deux hommes qui la

montaient s'élancèrent à bord. A leur face d'un jaune sale, à leurs traits aplatis, il n'était pas difficile de les reconnaître pour Malais : c'étaient, en effet, Singhy et Mangano.

Il est bon de noter ici qu'une partie de l'équipage de maître John se composait d'hommes de cette nation, par suite de la perte des matelots européens.

Les étrangers s'avancèrent respectueusement sur l'arrière, où le capitaine était assis, s'efforçant de trouver l'oubli de ses chagrins au fond d'un immense bol de grog au rhum, qu'il portait de temps en temps à ses lèvres; aussi sa figure était-elle d'un rouge écarlate, et ses gros yeux semblaient vouloir sortir de leur orbite.

— Goddam ! qu'est-ce que cela ? fit-il, en voyant monter à bord les deux Malais.

L'un d'eux s'approcha :

— Capitaine, lui dit-il en mauvais anglais,

j'ai appris que vous manquiez de matelots, et nous venons nous offrir en cette qualité. »

Le capitaine John, sans se déranger, avala sa dernière rasade de grog, toisa les nouveaux venus de la tête aux pieds, et murmura :

— Matelots! matelots! comme des Lascars (1) ou des Français! Ces mauricauds-là prétendent tous être matelots!

Et connais-tu bien ton métier? ajouta-t-il d'une voix rude.

— Oui, *Monsieur*, répliqua Singhy sans y songer.

— *Monsieur!* s'écria le vieux capitaine, en faisant un bond sur la cage à poule où il trônait... Pour qui me prends-tu? chien de mauricaud. Me prends-tu pour un Français, et serais tu né chez eux?...

(1) Marins Hindous.

— Non, capitaine, répondit Singhy, de l'air le plus soumis; j'ai été seulement leur esclave, et vous ne les haïssez pas plus que moi, je vous jure! »

Il paraît que le ton du Malais confirma au capitaine la vérité de ces dernières paroles, car il se radoucit sur-le-champ.

— A la bonne heure, dit-il; allez devant, et dites au maître de vous montrer le logement; vous pouvez monter vos sacs à bord; mais je vous préviens que je ne fais pas de prix, et que vous serez payés suivant vos mérites.

— Cela suffit, capitaine. »

Et dès ce jour, nos deux Malais comptèrent comme faisant partie de l'équipage.

Ce fut peu de temps après que le glorieux *Trafalgar* appareilla de la baie d'Antongil et cingla vers le nord autant que la lourdeur de ses jambes pouvait le lui permettre; car pour

qu'il atteignît six nœuds (1), il fallait un ouragan.

Singhy était devenu le favori du capitaine; souple, insinuant et flatteur éhonté, notre rusé Malais amplifiait encore sur la manie anti-gauloise de maître John.

Les épithètes les plus injurieuses sortaient de sa bouche toutes les fois qu'il s'agissait de quelque chose de français; il prodiguait au contraire les louanges les plus fabuleuses aux fils d'Albion et à leurs œuvres.

Aussi jóuissait-il de plus en plus d'une entière confiance sur le gaillard d'arrière, sauf pourtant près du second du capitaine John, lequel ne pouvait s'accoutumer à la face hypocrite de cet homme.

Son œil défiant se fixait parfois sur Sin-

(1) Deux lieues à l'heure. Le nœud est d'un tiers de lieue.

ghy, lorsque celui-ci débitait ses flagorneries, et jamais il ne l'encouragea d'un geste ni d'un coup d'œil.

Mais si Singhy se montrait aussi rampant sur l'arrière, son rôle changeait lorsqu'il passait devant.

Là, les matelots européens s'étaient aperçus maintes fois avec étonnement de la déférence et du respect qu'il inspirait à ses compatriotes; son ton doux et mielleux avec les premiers était dur et hautain avec ceux-ci.

Le moindre de ses désirs semblait un ordre qui recevait une prompte exécution.

Les marins anglais avaient fait part de leurs remarques au second, et celui-ci au capitaine.

Singhy interrogé se garda bien de dissimuler.

—Avant d'être esclave de ces brigands de Français, dit-il à sir John, j'étais un chef renommé dans mon pays, et mon nom est connu

de tous les fils de la nation malaise. Voilà, capitaine, l'unique secret des hommages dont je suis l'objet. »

Le capitaine John fronça le sourcil, il voyait là une autorité rivale de la sienne, et cela était d'autant plus inquiétant que les matelots malais se trouvaient au nombre de onze, et les matelots européens au nombre de cinq seulement.

Il chargea donc son second de distribuer secrètement des armes à ces derniers, afin d'être prêts en caş d'alerte ; de plus, il les fit tous coucher sur l'arrière, abandonnant l'avant aux Malais ; et, enfin, il eut le soin de les placer de la même bordée.

Les Malais parurent ne faire nulle attention à ces marques de défiance, et la navigation continua heureusement.

Le Trafalgar avait déjà doublé l'Archipel situé au nord-est de Madagascar, et se dirigeait

sur les îles de la Sonde avec bonne brise, lorsqu'une mort presque subite vint donner l'alarme aux habitans de l'arrière.

Un matin, en prenant le quart, le second fit dire au maître de venir le remplacer parce qu'il se sentait indisposé.

A peine fut-il dans sa chambre qu'il perdit connaissance, et un ravage affreux se manifesta presque aussitôt sur sa figure convulsionnée.

Elle se couvrit de taches violettes, et le malheureux ne reprit ses sens que pour être en proie aux douleurs les plus atroces.

— Il y a du Malais là dedans! dit-il d'une voix faible au capitaine John, accouru près de lui, et qui blasphémait d'une manière effroyable ; j'ai ressenti ces douleurs aussitôt que j'eus pris le thé qui a été préparé par l'un deux! Capitaine, prenez garde à vous ! »

A peine si le malheureux put achever ces

mots ; il expira au milieu de cris et de convulsions affreuses.

Le capitaine John se mit après cette mort dans une colère terrible, et comme il n'en avait pas éprouvé depuis son combat avec Mag-Swyllian, cet imposteur Irlandais qui prétendait qu'il coulait du sang français dans ses veines.

Ayant fait appeler Singhy, celui-ci affecta une fureur non moins grande, et prononça devant lui un discours véhément à ses compatriotes ; voyant que ce discours n'aboutissait pas à la découverte des coupables, maître John s'empara d'un *anspect*, et fit pleuvoir une grêle de coups sur les matelots malais, leur promettant bien qu'au premier comptoir européen il les ferait tous pendre.

Après cette expédition, le corps de l'infortuné second fut cousu dans son hamac, et jeté à la mer avec les cérémonies d'usage.

Le capitaine John éleva alors son maître d'équipage au grade de second capitaine, et choisit pour maître l'un des matelots les plus entendus, leur enjoignant à l'un et à l'autre la plus grande surveillance.

En outre, il fut défendu, sous peine de mort, à tout Malais, de mettre le pied dans la cuisine des Européens.

Les Malais reçurent ces nouveaux ordres avec la même indifférence que les coups de barre d'anspect, et le navire continua à s'avancer vers le nord.

Un mois s'était écoulé depuis que *le Trafalgar* avait quitté la baie d'Antongil, et le *point* du capitaine John le mettait à cent lieues à peine de la Pointe-du-Roi, la terre la plus nord de Sumatra.

C'était à *Achem* qu'il voulait se rendre, et de là dans les détroits.

L'illustre *Trafalgar* n'avait pas été fort

prompt à faire ce chemin ; mais aussi, comme nous l'avons dit, pour que *le Trafalgar* filât six nœuds, il fallait un coup de vent, et encore était-il plus essoufflé qu'un cheval poussif disputant un prix de course.

D'ailleurs, les vents contraires n'avaient pas manqué à l'honorable capitaine, et lui avaient fait lâcher plus de goddams en un mois, qu'il ne le fit jamais du temps de sa captivité ; bref, le moment n'était pas loin où l'on devait apercevoir la terre, et la jubilation de maître John Groglover se trahissait en ses moindres paroles.

— Trois degrés sud ! s'écria-t-il un matin en montant joyeux sur le gaillard d'arrière, et s'adressant à maître *Thirsty*, devenu son second ; encore quelques milles en latitude, et nous n'aurons plus qu'à courir à l'est pour reconnaître Sumatra !

— Et la *longitude*, capitaine? reprit le second ?

— Bah! la longitude, je m'en moque! Mettez-vous d'abord en latitude, puis attaquez en longitude, en veillant bien au bassoir, vous êtes sûr d'attérir sans malheur!

C'était là une vieille maxime du capitaine John, qui de sa vie n'avait eu l'idée de prendre une distance ni de se servir d'un *chronomètre*.

Singhy se trouvait à la barre au moment où le capitaine faisait aussi imprudemment part de ses espérances à son second.

Ils ne remarquèrent pas l'étrange sourire du Malais, et quelques instans après, ayant demandé à être remplacé au gouvernail, sa demande lui fut accordée sans difficulté.

Vers le soir, maître Thirsty se trouvait de quart, et l'un des Malais avait pris la barre ;

les matelots européens venaient de descendre, la nuit s'avançant.

Maître Thirsty, appuyé sur la lisse, humait avec délices la fumée d'un effrayant bout de nègre (1), dont il n'avait consommé que la moitié, lorsqu'un coup violent porté sur le derrière de sa tête, le renversa lui et son cigarre sur le tillac; un rapide coup d'œil lui suffit pour reconnaître d'où venait cette brusque attaque; c'était du matelot malais qui se trouvait au gouvernail, lequel après avoir retiré vivement le couteau qu'il venait de lui enfoncer dans l'épaule, voulut lui en porter un second coup.

— Aux armes! à l'assassin! cria maître Thirsty de toute la force de ses poumons. Et se roulant vivement sur lui-même, il évita une seconde atteinte de l'arme meurtrière; le cou-

(1) Énorme cigarre.

teau s'enfonça en vibrant dans les bordages du pont.

— Aux armes! répéta la voix tonnante du second.

Les matelots européens s'élançant en tumulte de la chambre d'arrière, se jetèrent sur l'assassin et le tinrent immobile.

Les Malais accouraient aussi de l'avant; voyant leur compatriote prisonnier, ils s'avancèrent faisant brandir leurs kris, et les haches dont ils s'étaient armés.

— Goddam! encore ces brigands! s'écria le capitaine John qui venait à peine de terminer sa première pinte de grog; pas de quartier cette fois! tuez-les, tuez-les tous! »

Singhy, impassible jusqu'à ce moment, vit alors que la partie se trouvait mal engagée. Les Européens étaient tous parfaitement armés, et les siens n'avaient que quelques poignards et quelques haches.

— Cet imbécile! murmura Singhy, commencer l'attaque sans attendre mes ordres!... Mangano! écoute-moi! »

Mangano s'approcha et Singhy lui dit quelques mots.

Aussitôt tous les deux se précipitant dans la mêlée, firent briller leur kris menaçans au milieu des révoltés.

Le Malais venait de se dégager à l'aide de ses compagnons, et son couteau qu'il avait ressaisi était suspendu sur la tête de maître John. Singhy arrivant comme la foudre, l'étendit mort d'un coup de poignard, et enlevant d'un bras vigoureux le capitaine, il le porta en courant sur l'arrière. — Infâmes brigands! cria-t-il aux Malais stupéfaits, vous allez payer cher cette révolte! »

A cette voix formidable, les Malais s'arrêtèrent indécis.

Trois des leurs avaient été renversés par les

armes à feu des blancs, et ces derniers retranchés près du couronnement, se maintenaient dans une position formidable.

Voyant donc Singhy et Mangano se réunir à leurs ennemis, ils s'enfuirent vers l'avant en poussant des hurlemens effroyables.

— Capitaine, dit alors Singhy à sir John qui considérait, ébahi, cette scène extraordinaire ; j'espère bien vous avoir prouvé que je suis étranger à cette odieuse sédition ! — C'est la vérité ! s'écria le capitaine, serrant avec effusion la main de Singhy, et, pour mon compte, je te dois la vie, et je ne l'oublierai pas ! quant à ces infernales peaux jaunes, nous allons les soigner, de manière qu'elles ne soient pas tentées de recommencer.

— C'est juste, capitaine; remarquez seulement que le matelot qui s'est embarqué avec moi, m'a puissamment aidé dans cette défense, et que plusieurs de ces chiens portent les marques

de son kris. — Fort bien, Singhy, je m'en souviendrai. Allons, vous autres, continua le digne capitaine en s'adressant aux marins anglais, descendez avec précaution ce pauvre maître Thirsty dans sa cabane; toi, William, prends la barre, et vous deux rapportez-moi tous les *fers* qui sont près de la cambuse.

Singhy, reste avec moi, afin de veiller aux armes, nous allons immédiatement faire bonne et prompte justice de ces bandits! »

Chacun des hommes désignés quitta alors le gaillard d'arrière où ils s'étaient retranchés, et se disposa à accomplir les ordres qu'il venait de recevoir.

Maître Thirsty fut descendu dans la grande chambre, et le capitaine se penchait à l'escalier du dôme pour donner ses dernières recommandations, lorsqu'un cri sauvage retentit à ses oreilles.

Au même instant, il fut renversé par une main vigoureuse; et reconnut Singhy qui, lui met-

tant un genou sur la poitrine, tenait le poignard levé sur lui..... — Infernal scélérat! hurla-t-il, essayant de se dégager.

La bande des Malais accourant au cri de leur chef, se ruèrent sur les armes imprudemment abandonnées par les Européens : — Garrottez-moi ce chien, dit Singhy aux siens en leur livrant le capitaine, et il s'élança vers le matelot William.

Celui-ci, pouvant à peine en croire ses yeux, s'était jeté en dehors du couronnement, afin de gagner la chambre par les sabords de l'arrière.

Mais Singhy venait de se jeter après lui, et avant qu'il fut parvenu à saisir l'un des sabords, le Malais, agile comme un tigre, se laissa glisser le long du tableau et lui porta un coup violent sur la tête.

Le malheureux, étourdi, lâcha les chaînes de sauve-garde du gouvernail, et tomba dans la mer où il disparut.

Deux matelots, en voulant sortir de la chambre, furent un instant après saisis et massacrés; deux autres restaient encore avec le mousse du bord, et il y avait à craindre une résistance désespérée de leur part, car ils s'étaient barricadés dans la chambre du second, où se trouvaient des armes et des munitions.

Malheureusement pour eux, une boîte de grenades fut découverte par les révoltés; pratiquant donc à coups de hache une ouverture dans le tillac, ils lancèrent plusieurs grenades au milieu de la chambre.

Des cris et des gémissemens se firent entendre; continuant toujours à lancer des grenades par l'ouverture, ils n'entendirent bientôt plus aucun cri, et se mirent à défoncer la porte intérieure.

Trois cadavres gisaient près de maître Thirsty qui seul respirait encore, et qu'ils achevèrent à coups de hache; puis, poussant des

hurlemens de victoire, ils lancèrent par dessus le bord les morts des deux partis.

Lorsque cette boucherie fut terminée, on s'occupa d'orienter et de gouverner le navire, duquel on ne s'était guère occupé depuis le commencement de l'affaire.

C'est alors que Singhy fit amener devant lui l'infortuné capitaine; ce dernier, outré, exaspéré, vomissait les plus terribles imprécations contre les traîtres et la trahison..

— Pas tant de bruit, lui dit Singhy, cela ne te rendra pas ton navire, et il est d'ailleurs un moyen de sauver ta vie...

A ces paroles, sir John leva la tête et considéra les traits impassibles du Malais.

Presqu'aussitôt détournant les yeux avec dégoût, il cracha à ses pieds;

Singhy supportant l'injure avec calme, continua du ton le plus mielleusement hypocrite :

— Écoute-moi, capitaine John, je sais que

tu as caché dans la cale deux caisses de roupies (1) à ton bord, argent que tu destines à l'achat d'une cargaison de retour. Dis-moi où est cet argent et je te donne la vie?... »

Le Malais avait pris en prononçant ces paroles un accent si doux, si persuasif, que sir John le regarda une seconde fois, et sa contenance trahit toute son indécision.

Malgré lui revinrent à sa mémoire les rives brumeuses de l'îlot de la Manche, cette patrie bien aimée, sa famille, ses amis, et les jours heureux qu'il pouvait encore passer près d'eux...

Le résultat de ses réflexions fut un énergique goddam! échappé de sa bouche.

— Eh bien! dit Singhy...

— Eh bien, goddam! qui peut m'assurer, scélérat maudit, que toi, qui viens de me trahir avec tant de perfidie, qui viens de massacrer

(1) Monnaie de l'Inde valant 2 fr. 50 c.

sans pitié mes pauvres compatriotes, tu tiendras la parole que tu me donnes?

—Parce que je n'ai aucun intérêt à me défaire de toi, répondit Singhy; si nous avons tué tes matelots, c'est qu'il était nécessaire de le faire pour notre sûreté; si j'ai enlevé ton navire, c'est que c'est un peu mon métier; mais tu as eu de la bonté pour moi, et je m'en souviens...

Tu peux bien voir d'ailleurs que je n'aspire qu'à trouver un prétexte afin de te sauver, sans cela, ces Malais ne comprendraient pas ma clémence.

En veux-tu une preuve plus positive? Je dois jeter ton navire à la première côte venue et l'y démolir, donc ton argent ne pourra nous échapper... Crois donc à ma parole, tu ne t'en repentiras pas... »

Dominé, convaincu par l'air de sincérité du

Malais, sir John céda et indiqua l'endroit où était caché l'argent demandé.

En effet, quelques minutes après, les hommes envoyés à sa recherche, déposèrent sur le gaillard d'arrière deux caisses que Singhy fit ouvrir sur-le-champ. Alors s'étalèrent, aux yeux ravis de nos bandits, des piles de roupies neuves et du meilleur aloi...

Dès que Singhy eut vérifié le contenu des deux caisses, sa figure changea subitement d'expression.

— C'est bien, honorable capitaine, dit-il d'un ton railleur, tu as tenu ta parole, je dois tenir la mienne...

Et il fit un signe...

Mangano et trois autres Malais se ruant aussitôt sur le pauvre capitaine, l'entraînèrent vers l'avant; là, après avoir pris la précaution de lui larder la poitrine de coups de poignard, ils le jetèrent à la mer...

Ainsi finit l'infortuné John Groglover, capitaine du brick le *Trafalgar*, appartenant au port de Liverpool...

VIII.

ARRIVÉE AU PORT.

Dans la partie orientale de Java, et presque à l'extrémité de cette île donnant sur le détroit de *Bali*, il existe, bien près de la terre, une petite île appelée *Noussa-Padang*.

Cette île est défendue du côté de la mer, par de grands rochers sur lesquels les lames viennent se briser en mugissant.

Dans quelques points où le sol s'avance librement jusqu'à la côte, il s'est formé des marécages couverts d'une immense quantité de rotins de toutes les formes et de toutes les grandeurs.

Plus au large, c'est une profusion de joncs marins d'une hauteur prodigieuse, traversés par de petits canaux.

C'est dans l'un des canaux que, plusieurs jours après l'événement survenu au *Trafalgar*, s'abritaient une douzaine de pros, dont quelques-uns, les plus grands de tous, relevaient gracieusement leur arrière comme des gondoles vénitiennes, et les autres s'élongeaient sur l'eau en pirogues effilées. Ces pros semblaient alors abandonnés; nul mouvement ne se remarquait sous le *taude* fait de bambous entrelacés, qui se trouvait à l'arrière de presque tous.

La nuit commençait pourtant à étendre ses

voiles sur les hautes montagnes de Java , et l'on entendait déjà les rugissemens des sauvages habitans de ses forêts.

A une centaine de pas de ce mouillage, des rochers énormes projetaient leur ombre sur les flots; d'innombrables grottes y avaient été creusées par la mer; c'était dans ces retraites isolées que le satanite au plumage lugubre, la frégate au vol rapide, la salangane aux nids friands, si renommés chez les Chinois, venaient déposer leurs couvées; mais, ce soir-là, des hôtes inaccoutumés paraissaient avoir troublé leurs humides demeures; dans l'une d'elles, en effet, située au-dessous d'une vaste plate-forme, on voyait une grande réunion d'hommes.

Leur peau était cuivrée, leurs traits durs, aplatis, leur taille petite, quoique vigoureusement dessinée; tous portaient des pantalons de *sirsaka* à grandes raies. De la ceinture entou-

rant leurs reins, sortait le manche argenté de l'inévitable kris.

L'un de ces hommes, pérorant avec feu, se faisait remarquer par un *sambong* (1) d'une soie brillante, dont les bouts écarlates flottaient avec une certaine élégance sur ses flancs; c'était leur Chef.

Sa tête se redressait fièrement, surmontée d'un chapeau conique, tressé en écorce de rotin, et d'un travail plus fini que ceux de ses compagnons.

Outre son kris, il faisait parade d'une paire de pistolets à riches incrustations, dont le pillage l'avait rendu possesseur.

Car ces hommes n'étaient autres que des forbans malais, et sans aucun doute, un grave sujet absorbait leur attention.

Parfois, l'un d'eux sortait de la grotte et

(1) Espèce de large ceinture portée par les chefs seuls.

grimpait en rampant sur la plate-forme, puis il redescendait rendre compte au chef de ce qu'il venait d'apercevoir.

L'obscurité augmentait de plus en plus, et les hurlemens des tigres *soreng*, des chakals, des bateng, des rhinocéros, confondaient leurs voix sinistres avec celles des brisans; au pied de la roche, dans les marais de l'île elle-même, les sifflemens de la redoutable couleuvre *ma-chau*, le croassement des grenouilles vertes, dont elle fait sa proie; les accens plaintifs du caïman trompeur appelé *saliza* par les Javanais, les cris d'insectes de toutes les formes, s'envolant par myriades, formaient un effroyable concert qui augmentait d'intensité avec la nuit.

Tout-à-coup, l'un des forbans se laissa glisser vivement le long de la plate-forme, et s'adressant au chef, lui dit quelques mots.

Celui-ci, s'élançant le long du rocher, resta

quelques minutes en dehors, et revint immédiatement.

— *Prahiang* n'a pas menti, s'écria-t-il, en s'adressant à ses compagnons, le navire chrétien vient de laisser tomber l'ancre vis-à-vis de Noussa-Padang. Que le grand nom de Mahomet soit loué, ces chiens viennent se jeter d'eux-mêmes dans nos filets !

Prahiang, fais le signal convenu, et vous tous, courez aux pros, raffermissez vos kris dans la ceinture, garnissez soigneusement vos avirons, pour que leur bruit ne puisse nous trahir, et que le Prophète soit avec ses serviteurs !... »

— Allah ! répondirent les autres forbans se disposant à obéir.

Prahiang, le jeune Malais auquel s'était adressé le chef, s'avança pourtant jusqu'au bord de la grotte.

Là, portant à ses lèvres un *lambi* suspendu

à son cou, il en tira trois sons doux, lents et à peine sensibles à l'oreille. Peu de temps après, une multitude de sons pareils s'éleva des rochers de la côte, et l'on vit des ombres silencieuses sortir de leurs flancs, et se perdre dans les roseaux.

Le chef des forbans s'apprêtait à descendre lui-même, lorsqu'un bruit inattendu le retint. Trois sons exactement pareils à ceux tirés par le jeune Malais de son lambi, se firent entendre long-temps après que tous les autres eurent répondu. Mais ce qui glaça d'effroi son compagnon, c'est que ces trois sons étranges semblaient venir du côté de la mer!...

Leurs regards se portèrent vers le brick mouillé vis-à vis de l'île, et le jeune Prahiang murmura d'une voix altérée :

— Chef, se sont des *garangs* (1) qui habitent ce navire!!...

(1) Esprits.

Le chef fronça les sourcils, regarda le jeune homme d'un air dédaigneux, et lui faisant un geste impérieux, se dirigea vers la plage.

Le pauvre bâtiment qui venait de choisir un si dangereux mouillage, semblait être pourtant en pleine sécurité.

On avait seulement remarqué maintes singularités dans sa manœuvre. Par exemple, en arrivant au point choisi par lui pour passer la nuit, ses voiles s'étaient carguées comme par enchantement, pas un seul matelot n'avait paru; on distinguait d'ailleurs parfaitement ses gaillards, ils étaient déserts.

Les trois sons mystérieux avaient aussi été entendus par une grande partie des autres forbans; lorsque le chef arriva près d'eux, il les trouva frappés de terreur. Mais le chef ne partageait pas ces craintes superstitieuses; il prononça quelques paroles brèves et énergiques,

et fit circuler des *couis* remplis de *brom* : la brûlante liqueur sembla ranimer un peu les esprits abattus des pirates, et tous les préparatifs commencèrent pour l'attaque.

Les pelles des *pagayes* (1) et les portages des rames des grands *pros*, furent garnies d'étoffe, afin qu'elles ne pussent être entendues en frappant les eaux. Puis le pros du chef sortit le premier, commençant à remonter la côte contre le courant.

La nuit était tout-à-fait noire, et les longues embarcations se glissaient silencieuses le long de la terre. Profitant avec une merveilleuse sagacité de tous les accidens du terrain, tantôt on les voyait effleurer les rochers énormes où se brisaient des vagues furieuses, tantôt disparaître au milieu des joncs marins et s'évanouir comme des ombres.

(1) *Pagaye*, espèce de rame; *pelle* extrémité extérieure.

Nul bruit ne troublait le silence, et jamais un pros ne s'éloignait de la terre assez pour ne pas se confondre avec elle. Lorque le chef eut jugé qu'ils avaient dépassé le navire d'une distance convenable, il quitta subitement la rive, et gouverna droit au large en forçant de rames. Au bout de quelques instans, les pros se trouvèrent dans une direction perpendiculaire à celle du malheureux bâtiment, et dans la ligne du courant qui descendait vers lui. Aussitôt toutes les pagayes, tous les avirons furent rentrés, et un seul homme s'occupa dans chaque embarcation à la diriger. Les autres s'assurant que le redoutable kris était bien à portée, s'apprêtèrent au combat...

Cependant l'indécision devenait de plus en plus forte à mesure que le courant impétueux drossait les pirogues vers le mystérieux navire.

En effet, l'on n'entendait autour de lui que

le bruit de la mer clapotant sur ses larges flancs.....

Lorsque les pirates s'en approchèrent, une lumière vive, éclatante, brilla trois fois sur son avant, mais aucune voix humaine ne parvint à leurs oreilles, aucun cri d'alarme ne signala leur approche.....

Le pros du chef atteignit le premier l'étrave, et les autres ne tardèrent pas à le joindre.

Alors jetant son cri de guerre, lui-même se cramponna aux porte-haubans, atteignit le bord et sauta sur le pont : ses hommes hésitèrent un moment à le suivre.....

Pourtant l'ardeur du pillage l'emporta et ils s'élancèrent en foule après lui.

Le gaillard-d'avant était désert, aucun ennemi ne se montrait; seulement, autant qu'on pouvait le distinguer dans l'obscurité, de grandes masses noires et immobiles garnissaient l'autre extrémité.

Les forbans s'arrêtèrent immobiles et glacés d'effroi; leur intrépide chef lui-même sentit battre son cœur plus vite, et ce ne fut qu'après quelques minutes d'hésitation qu'il se décida à marcher vers l'arrière.....

Aussitôt les sons bruyans d'une trompette glapirent dans les airs, d'innombrables lumières brillèrent de tous les côtés, et la poupe du navire parut resplendissante de guerriers Malais entourant un chef au costume étincelant d'or et de soie.....

Les forbans épouvantés étaient tombés sur leurs genoux, et leur chef, après avoir considéré, stupéfait, cette scène étrange, se prosterna tout-à-coup, et frappant le tillac de son front. — Singhy!! s'écria-t-il. — Lui-même, vaillant *Sumbing*, répondit Singhy froidement; et cette affection dont jadis tu donnas tant de preuves à ton souverain, existe-t-elle encore dans ton cœur?

— Puisse le grand prophète me retrancher du nombre des élus, si je n'ai pas toujours regretté notre illustre sultan, enlevé par ces chiens de chrétiens !

— C'est bien, Sumbing, et je te reconnais ; je savais que tes pros venaient s'abriter dans les roseaux de *Noussa-Padang*, et ce n'est pas sans intention que je me suis arrêté près de cette île.

Puis-je maintenant compter sur le dévouement de tes guerriers ? »

— Comme sur le mien, glorieux sultan ! — Eh bien ! Sumbing, ce navire que j'ai enlevé aux chrétiens sera leur partage, ainsi que celui de ces braves qui les premiers m'ont reconnu, et n'ont pas craint de suivre ma fortune. »

Des clameurs frénétiques d'enthousiasme accueillirent ces paroles, et Singhy faisant relever Sumbing, s'occupa sur-le-champ à con-

certer avec lui les plans de l'expédition qu'il projetait.

L'ex-esclave malais, bien que marin fort ignorant lorsqu'il n'était plus en vue de la terre, profita cependant avec sagacité des imprudentes indications de maître John sur la distance où ils se trouvaient de l'archipel.

Dès que l'exécution du malheureux capitaine fut consommée, il fit gouverner quelques milles au nord, puis mettant le cap à l'est, il arriva sans encombre en vue de la terre de Sumatra.

Ces parages lui étaient familiers, mais il savait aussi qu'il serait fort imprudent à lui d'y séjourner long-temps; il avait déjà rencontré une multitude de bâtimens faisant route pour franchir les détroits.

Heureusement pour lui qu'aucun ne songea à lui parler ni à le visiter, parce que voyant un navire à formes épaisses et lourdes,

on n'avait pas mis en doute que ce fût quelque bâtiment d'Angleterre ou de la Baltique venant chercher fortune aux îles de la Sonde.

Singhy longea de cette manière les côtes de Sumatra ; ensuite, au lieu de s'engager dans le premier détroit, il continua sa route le long de Java et atteignit le détroit de Bali. Ces mers sont moins fréquentées, bien que les pros des pirates malais les sillonnent dans tous les sens, attaquant tantôt les bâtimens européens, tantôt les padouans javanais ou les jonques chinoises.

Singhy ne tarda pas à se mettre en relation avec les forbans de sa nation ; un grand nombre d'entr'eux connaissaient son nom, célèbre dans les îles malaises du nord de Java ; plusieurs mêmes avaient jadis pris part à ses expéditions ; aussi presque tous, séduits par ses promesses et sa renommée, s'engagèrent-ils à

le suivre jusqu'à ce qu'il eut accompli ses projets.

Par un heureux hasard, Singhy apprit que l'un des plus audacieux de ces pirates nommé Sumbing, se trouvait à peu de distance de l'île de Noussa-Padang.

Ce chef, l'un de ses anciens lieutenans, lui avait toujours montré le plus aveugle dévoûment.

Aussi, certain d'être attaqué pendant la nuit par les pros de Sumbing, n'hésita-t-il pas à venir mouiller devant la petite île.

Nous avons vu comment il se servit des moyens qui étaient en son pouvoir, afin de frapper fortement l'imagination du chef et de ses guerriers, et les attacher définitivement à sa cause.

IX.

VENGEANCE MALAISE.

Dans la plus grande des îles Carimon, et vers la partie orientale de cette île, existait à l'époque où nous écrivons cette histoire, un magnifique palais sur lequel ont passé depuis le fer et le feu.

Ce palais était situé à une certaine distance de la mer; une longue avenue plantée de ma-

gnifiques orangers conduisait aux cours extérieures; d'autres allées couraient le long de cette avenue, les unes composées de manguiers vieux comme le monde, d'autres de goyaviers, de *tjampaka* à larges fleurs et des plus beaux arbres de ces climats. Une immense forêt de tecks commençait ensuite, où rugissait le redoutable *machau* soreng (1). C'était la forêt destinée aux plaisirs du maître.

Accompagné d'une centaine d'hommes armés du kris et de la lance, c'est là que, dans ses loisirs, il chassait le tigre, le *banteng* (2) et le rhinocéros, l'animal le plus terrible de tous.

Des multitudes de *loris* rouges ou bleus, de *catacouas*, de *sisindi* s'ébattaient dans le feuillage touffu des manguiers et des figuiers

(1) Tigre de la grande espèce.

(2) Bœuf sauvage.

d'Inde. A l'entrée des cours, on apercevait de superbes bassins de marbre, où voguaient majestueusement des cygnes au plumage d'un noir d'ébène; des paons blancs se promenaient librement, jetant de temps en temps leur cri rauque et discordant.

Dans ces cours s'étalaient avec profusion les fleurs et les arbustes les plus rares; le *mantega*, le *sapatois* encadré de ses roses si belles, le *kouliet* aux longues feuilles dentelées, formaient ça et là de petits bosquets; à leurs pieds s'épanouissaient les charmantes fleurs du *planbang-soré*, l'innombrable famille des *patjar*, celle du *mélati*, de la *kananga* aux parfums délicieux, et enfin, les brillantes pétales du *magasari*, qui sert de parures aux beautés malaises.

L'architecture de ce palais était singulière; sa forme avait celle d'une croix, la partie du milieu s'élevait en dôme, et se terminait par

une pyramide faite de blocs de pierres superposées les unes sur les autres en forme de gradins.

Un peu plus bas, régnait une belle terrasse garnie d'arbustes et de fleurs. De grandes varangues ou galeries couvertes, soutenues par une colonnade de marbre, et décorées de sculptures du genre arabesque, entouraient l'édifice; de vastes rideaux de soie fermaient seuls les ouvertures cintrées qui donnaient dans l'intérieur, et ces courans d'air multipliés y répandaient une fraîcheur continuelle. L'intérieur, lui-même, se composait de pièces immenses où brillaient l'or et la soie; des nattes d'un travail exquis, les tapis les plus riches du Bengale couvraient les parquets sur lesquels semblaient glisser plutôt que marcher de nombreux serviteurs.

Ce palais était celui des sultans (1) des îles

(1) Dans ces pays, le souverain se nomme *susunam* ou

Carimon ; ces princes, ou pour mieux dire ces chefs de forbans y avaient accumulé d'innombrables richesses, fruit de leurs rapines. Lorsqu'ils confiaient à leurs lieutenans le commandement suprême de leurs flottilles de pros, la terreur des mers des détroits, c'était dans ce séjour qu'ils venaient jouir de l'indolente existence asiatique.

Le sultan actuel se nommait Paneng, ainsi que nous l'avons vu dans le récit fait par Singhy, à la métive Olivia. Autant Singhy s'était jadis rendu célèbre par son goût pour les expéditions aventureuses, autant Paneng devint renommé par son penchant à la mollesse. Quatre années s'étaient écoulées depuis qu'il avait enlevé l'empire à son frère ; dès ce moment, il parut oublier les riches pillages et les combats. Livré tout entier à son amour pour

sultan; il y a autant de *sultans* que d'îles habitées, et ces îles sont par milliers.

Zahoré, la captive de *Bali* (1); il laissa ses *Pros* (2) de guerre inactifs dans les criques de Carimon.

Ses guerriers murmurèrent d'abord, et quelques chefs se hasardèrent même à lui faire des représentations. Le nouveau sultan entra dans une horrible colère à ce manque inoui de respect; il livra plusieurs des audacieux à ses éléphans, et la tranquillité sembla se rétablir. Mais bientôt plusieurs chefs disparurent, emmenèrent avec eux une grande quantité de pros et de guerriers, et se réfugièrent dans les îles de l'est.

Paneng, furieux, se mit en personne à leur poursuite, et leur livra un combat sanglant; malheureusement la chance des armes tourna contre lui, et il ne put regagner l'île de Cari-

(1) Ile de la Sonde, comme celle de Carimon.

(2) Grandes embarcations de ces îles.

mon qu'au milieu de mille dangers. Ce fut dans ces circonstances que Singhy apparut à *Sumbing*, qui était lui-même un des chefs révoltés : comme on le voit, les circonstances étaient aussi favorables que possibles pour Singhy ; aussi en profita-t-il habilement.

Retiré dans la partie la plus reculée de son palais, le sultan savourait les douceurs d'un oisif repos. Couché nonchalamment sur de riches tapis, il aspirait avec délices l'odorante fumée d'un *houca* à tube d'or; à ses pieds un jeune esclave s'occupait à remplacer dans le houca le *chandi* (1) qui avait été consumé, et un autre versait quelques gouttes d'eau de rose sur le vase par où devait s'échapper la vapeur parfumée.

A peu de distance du voluptueux Paneng, se découvrait, accroupie sur des nattes, une jeune

(1) Préparation pour fumer.

femme, vers laquelle les yeux du sultan se reportaient de temps en temps avec amour. Cette jeune femme, qui n'était autre que la belle Zahoré, cause de haine entre les deux frères de Carimon, tenait sur son bras gauche une espèce de lyre incrustée d'or, dont elle venait de toucher à l'instant même. Du reste, on ne se serait pas douté, à la vue de la belle Zahoré, que sa beauté eût porté la discorde entre deux fils de roi.

Ses traits étaient aplatis, ses lèvres épaisses et ses yeux chinois ombragés d'énormes sourcils, semblaient vouloir rejoindre le haut de son front. Sa taille paraissait courte et ramassée, et ses pieds, d'une exiguité merveilleuse, avaient l'air de véritables boules.

Mais elle possédait trois types remarquables de beauté malaise : sa peau était d'un jaune brillant comme celui de l'or vierge, ses longs cheveux bruns descendaient en tresses magni-

fiques sur le sol, et enfin, son embonpoint excessif la faisait paraître presqu'aussi large que longue.

Quatre années de possession n'avaient pas amorti les feux de l'amoureux prince; car il s'écria tout-à-coup. — Encore une fois, divine Zahoré, fais-moi jouir des accens délicieux de ta voix!

Zahoré laissant échapper un sourire gracieux qui découvrit deux rangées de dents noires comme l'ébène,,porta sa main sur un sachet placé à côté d'elle, y remit délicatement un morceau de *siri* (1) qu'elle sortit de sa bouche, puis se mit en devoir de commencer...

A ce moment la porte fut repoussée avec violence, et un guerrier parut à l'entrée.

Son œil flamboyait, ses lèvres se serraient

(1) Substance noirâtre que mâchent continuellement les naturels de ces îles.

de rage, et sa main se porta involontairement sur son poignard en apercevant les deux amans; se maîtrisant pourtant, il s'avança lentement au milieu de l'appartement. A la vue de l'audacieux qui osait ainsi pénétrer dans le sanctuaire, Paneng resta muet de surprise et de fureur.

Zahoré, poussant un cri d'effroi, venait de se précipiter la face contre terre. Le sultan jeta loin de lui son houca et se leva brusquement... C'est alors seulement qu'il reconnut son frère...

— Oui, c'est bien moi, Paneng, dit Singhy, d'une voix tremblante de colère; quatre années d'esclavage ont donc bien changé mes traits, que tu soyes aussi long-temps à reconnaître ton frère? »

Paneng ne répondit rien; seulement il chercha son kris à sa ceinture... Il n'y était pas...

— Trahison! s'écria-t-il.

— Oui, trahison, Paneng! mais trahison contre le traître; et pour que la justice de Dieu s'accomplisse! tu le vois! les fers des blancs ne sont pas difficiles à briser, et Singhy a retrouvé de fidèles serviteurs... Appelle tes soldats, il n'en viendra pas un seul pour te défendre, prince lâche, qui ne sais que te coucher sur des tapis de soie, et entendre des chants de femmes!..... Cherche ton kris, tu ne le trouveras pas... on te l'a enlevé par mon ordre, et sans que tu t'en soyes aperçu, pauvre guerrier, qui ne sais plus combattre... Tu as oublié le prophète et sa justice, frère infâme et parjure; le moment est venu de la rendre éclatante!!... »

Et à un signal qu'il donna, Mangano parut à la tête d'une troupe d'hommes armés : — Je te confie ce traître, Mangano, dit Singhy; tu m'en réponds sur ta tête jusqu'au moment où l'assemblée des chefs aura prononcé sur son sort... »

Le malheureux prince était resté immobile pendant le discours de son frère. Il ne pouvait croire encore à cette apparition inattendue, à ce changement subit de fortune, qui lui semblait avoir passé sur son esprit comme un affreux cauchemar... Mais, lorsqu'il vit les soldats s'avancer pour le saisir, l'horrible vérité lui apparut toute entière..... il s'élança sur eux.....

— Oserez-vous porter les mains sur votre chef?... s'écria-t-il ; oserez-vous bien toucher à celui que le grand Marabout a sacré votre sultan dans le temple du prophète ! »

Les soldats, Mangano lui-même, restèrent indécis; le respect divin inféodé au titre de sultan, le lieu sacré où ils se trouvaient, les arrêtèrent quelques moments :

— L'imposteur ! répliqua Singhy avec fureur, lui sacré dans le temple, lui sultan!..... oui, par l'infâme trahison qui avait fait esclave

son frère et son souverain! saisissez-le, soldats! bientôt un supplice, digne de ses forfaits, apprendra si la voix du ciel est pour lui! »

Paneng reconnut alors que tout espoir était perdu; il se jeta au milieu des soldats; et, saisissant l'arme de l'un d'eux, il voulut s'en frapper. Le bras de Mangano l'arrêta, et il fut entraîné hors du harem... Zahoré avait suivi les détails de cette terrible scène avec effroi...

Dès que Paneng fut sorti, ses cris et ses sanglots éclatèrent; elle se frappa le front contre la terre... — Zahoré! lui dit Singhy d'une voix plus douce, je veux bien croire que la violence seule t'a rendue l'épouse de cet infâme...

La fiancée de Singhy devait cependant perdre mille fois la vie, plutôt que d'appartenir à un autre! retourne à l'appartement des femmes, plus tard, tu connaîtras mes volontés. »

La belle Zahoré se leva, jeta un coup d'œil

suppliant à celui qui allait devenir son maître, et se retira lentement.

Singhy possédait un esprit trop astucieux, pour ne pas s'efforcer de rallier à lui tous les chefs, en leur donnant une marque éclatante de confiance. Il les rassembla, et déclara leur laisser le soin de décider du sort de son frère : cette habile conduite ne manqua pas d'avoir son effet. Dès la première séance, le conseil condamna à l'unanimité l'ex-sultan Paneng au supplice de la *boîte*.

A peine la sentence fut-elle rendue, que Singhy en pressa l'exécution, et s'occupa de lui donner une éclatante solennité. Tous les guerriers malais furent convoqués, et des messagers portèrent dans les diverses îles de Carimon la nouvelle du grand acte de vengeance qui allait être accompli.

Au jour indiqué, la foule encombrait le lieu choisi pour l'exécution. Une estrade, couverte

de riches tapis et de coussins, avait été élevée à l'un des endroits les plus apparens ; un trône incrusté d'or et de pierres précieuses, le surmontait de quelques pieds ; Singhy ayant paru, alla sur-le-champ y prendre place ; son costume était d'une éblouissante richesse, et le fourreau de son kris étincelait de diamans. Lui seul avait les pieds chaussés de sandales, et un officier qui le suivait, portait son sabre (1). Les marabouts et les chefs se placèrent autour de l'estrade ; puis des guerriers, vêtus à l'antique et armés de lances et de boucliers, les entourèrent d'une triple haie.

A quelque distance, se voyait la place destinée au supplice ; cette place, d'environ trois mètres carrés, était défendue par un épais grillage de fer, au milieu duquel s'ouvrait une petite porte.

(1) Ce sont des marques de souveraineté.

Au centre, s'élevait une caisse en bois, solidement fixée au sol, et dans laquelle pouvait se tenir un homme accroupi sur les genoux ; mais aucun mouvement ne lui était permis dès qu'il s'y trouvait enfermé. On avait pris le soin de couvrir d'une toîture de bambous, le dessus de cette enceinte grillée; car, sans cela, le supplice eut été trop court ; les rayons du soleil tropical, et les intempéries des saisons, y auraient bientôt mis fin. A un signe du nouveau souverain, une porte basse du palais s'ouvrit, et l'on vit paraître le malheureux Paneng chargé de fers, et le corps drapé d'une pagne rouge...

Douze soldats l'escortaient précédés par Mangano... En passant devant le trône, Paneng s'arrêta : — Singhy, s'écria-t-il, je te maudis au nom de notre saint prophète! ne crains rien, ce n'est pas ma grâce que je viens te demander : avec un tigre tel que toi, une sentence de mort ne se retire jamais! mais, toi

seul était capable de condamner un frère à l'horrible supplice auquel tu me destines! Encore une fois, je te maudis, car tu mérites trop bien le nom de *machau* (1) ajouté depuis long-temps à ton nom!... »

Les yeux de Singhy brillèrent de fureur, et Mangano s'élançant près du prince, l'entraîna rapidement vers le lieu de l'exécution. Là, il fut immédiatement dépouillé de sa pagne rouge, délivré de ses fers et mis entièrement nu; on le força ensuite à s'accroupir dans la caisse de bois, les mains solidement liées derrière le dos. Cette première opération terminée, on appliqua le couvercle de la caisse, ce couvercle, fait de deux pièces, était percé d'un trou dans le milieu, de manière à embrasser exactement le cou du patient dont la tête seule restait en dehors. Des barres de fer le scel-

(1) Tigre.

laient dans toutes les parties, afin de rendre impossible toute tentative pour se soulever. C'est là que devait mourir le malheureux; il était enjoint de lui donner autant de nourriture qu'il en désirerait, et la mort ne pouvait ainsi arriver que lorsque son corps, renfermé dans la boîte, tomberait de lui-même en pourriture (1).

Dès que les derniers coups de marteau eurent retenti, Mangano s'approcha de Paneng, et cria d'une voix forte : — Ainsi meurent les traîtres! Se tournant alors du côté du supplicié, il lui donna deux soufflets de la pantoufle royale, lui cracha trois fois au visage, et se retira lentement après avoir placé des gardes autour de sa grille. Ces

(1) Ce supplice horrible, et digne de la barbarie de ces peuples, est en effet d'usage chez plusieurs d'entre eux.

gardes avaient l'ordre exprès de veiller jour et nuit jusqu'à la mort du condamné.

Durant les deux premiers jours, l'infortuné Paneng refusa toute espèce de nourriture; du reste, il paraissait supporter courageusement son supplice. A la fin du troisième jour, il ne put résister à la faim, et mangea et but; vers cette époque, des douleurs cuisantes excitées par l'immobilité de sa position, commencèrent à lui arracher des cris; continuant cependant à accepter des alimens, il prolongea de cette manière son affreux martyre durant près de vingt-cinq jours. Mais alors, de nouvelles et d'atroces douleurs vinrent le tordre; des plaies infectes se formèrent sur toutes les parties de son corps, et remplirent l'atmosphère de vapeurs pestilentielles. On fut obligé d'éloigner les gardes. C'est à peine si le supplicié avait la force encore de faire entendre quelques plaintes. Le trente-deuxième jour enfin, l'on n'entendit

plus rien, et l'on s'approcha ; la mort venait de le délivrer.

Sa face était violette et horriblement défigurée ; lorsqu'on brisa la caisse qui contenait son corps, on ne trouva plus qu'un horrible amas d'excrémens, d'os et de chairs verdâtres, à moitié dévorés par les vers.

X

PIRATERIES.

Dès que cette sanglante vengeance eût été accomplie, le nouveau sultan de Carimon s'occupa d'organiser les pillages des forbans des îles Malaises placées dans ce qu'il nommait son *empire*.

Singhy mentit du reste à son caractère de Malais dans l'espèce de reconnaissance qu'il montra à son compagnon de captivité, Mangano ; il en fit son premier lieutenant ; mais aussi n'ignorait-il pas qu'il trouverait dans cet homme un dévoûment aveugle qui ne reculerait devant aucun ordre, devant aucun péril.

Les innombrables bâtimens fréquentant les passages de Bornéo et de Java respiraient depuis l'usurpation de Sidi ; leur sécurité disparut dès que Singhy fut de retour.

Plusieurs jonques furent enlevées au milieu même des détroits, à la suite d'audacieuses agressions ; des descentes eurent lieu sur les côtes des îles voisines, et y semèrent la désolation et la mort.

Les navires Européens surtout, capturés par les pirates malais, étaient le théâtre des plus atroces exécutions. Pas un seul homme de ces équipages n'évitait la mort, et quant aux bâ-

timens, après avoir été pillés, ils étaient brûlés ou coulés.

Singhy commandait en personne toutes ces expéditions, et son esprit fertile en expédiens, lui suggérait toujours mille ruses pour en venir à ses fins.

Les navires de traite se virent particulièrement poursuivis avec acharnement. Nous en citerons un seul exemple.

Peu de mois après la mort du malheureux Sidi, un joli brick était mouillé sur la côte de Malacca à quelques encablures de terre. On pouvait deviner à la guibre élancée de ce bâtiment, à son gréement bien peigné, à sa mâture couchée sur l'arrière d'une façon gracieuse et provoquante, qu'il ne se trouvait pas sur cette côte solitaire, pour bonder sa cale de poivre ou de café.

Une vingtaine d'hommes répandus sur les gaillards, s'occupaient à divers ouvrages

de matelotage, ou dormaient sous les tauds du gaillard d'avant.

Deux jeunes gens, qui semblaient être les officiers du bord, se promenaient sur l'arrière, fumant, insoucians et joyeux, de délicieux cigarres de manille.

De temps en temps un nègre couvert de suie et puant de fumée, exhibait son mufle noir d'une immense cuisine placée devant, et à chaque fois se voyait accueilli par les quolibets des matelots.

L'on entendait aussi sortir par le grand panneau comme un bruit de chaînes et un murmure de voix humaines; en un mot, *l'Alcyon* n'était autre qu'un négrier qui complétait son chargement sur les rives du Malacca, devant, une fois ce chargement effectué, faire voile pour Bourbon. — A demain l'appareillage! disait l'un des officiers à son camarade; il ne nous reste plus à arrimer qu'une cinquantaine

de mauricauds, lesquels, j'espère, ne vont pas tarder à venir. — Et vive la joie à notre retour à Saint-Denys! répliqua le second; en avant le punch et les filles de couleur; puis quand la soute sera vide, file le câble par le bout, et en route pour la seconde croisière! — Pourvu que nous nous en tirions aussi heureusement que de celle-ci! reprit l'autre; et que quelqu'enragé croiseur ne vienne pas se mettre en travers de notre route et nous flibuster la cargaison! — Laisse donc, confrère! s'il se trouve jamais un mangeur de gourganes (1), capable de nous marcher sur les talons, j'irai le dire en Chine... — Il ne faudrait pas s'y fier pourtant, et aller les regarder de trop près. Mais, dis-moi de quelle espèce est la marchandise qui nous vient aujourd'hui? est-ce du noir ou du jaune, du siamois ou du malais? — Du jaune, Malais

(1) Navire de guerre.

tout pur, comme presque tous ceux qui sont embarqués... Et ce n'est pas le plus beau de notre affaire, vu que ce sont de mauvais drôles toujours disposés à faire sauter leurs fers, et à se servir du couteau, qualités peu favorables à la vente. — C'est égal, ils ne s'en vendront pas moins si ce sont de beaux poulets. Précisément, ajouta le jeune officier, voilà un Danguy (1) débordant la pointe; c'est probablement le complément de notre chargement qui nous arrive... »

Le regard du second suivit la direction indiquée, et l'on vit en effet un lourd bateau se diriger vers le brick, après avoir péniblement doublé une pointe de terre distante de près d'un mille.

A mesure qu'il s'approchait, on distinguait une multitude de têtes nues ou couvertes de

(1) Bateau chargeur, comme nos gabarres.

mauvais chapeaux de paille, s'agitant dans le fond du bateau.

— C'est singulier, dit le second, cette grosse barque ne vient pas de la station ordinaire du capitaine, et je ne reconnais pas non plus son *sercar* (1). Du reste, ces nouvelles recrues arrivent sans doute d'une autre partie de la côte. » Et le jeune homme donna ses ordres afin de préparer dans la cale la place des arrivans.

Le danguy s'avançait lentement; un homme, qui semblait le patron, était assis derrière, stimulant le zèle de ses rameurs.

Lorsqu'il fut à quelques toises, les regards des officiers se dirigèrent avec curiosité sur la figure des esclaves accroupis.

— Ce sont bien tous des Malais, reprit l'un d'eux, et je n'ai jamais vu de drôles de plus mauvaise mine, à commencer par le patron de la barque.

(1) Factotum, homme d'affaire.

— Oui ; mais, comme tu le vois, ce sont de vigoureux lurons pour lesquels on ne nous marchandera pas. Sur mon honneur, voilà la plus belle partie de notre cargaison !

Le patron venait cependant de monter à bord, et il présenta au second un bon du capitaine, afin d'embarquer les esclaves. Après lecture, le second les fit monter l'un après l'autre, et les rangea sur le gaillard-d'arrière ; les ayant comptés scrupuleusement, il dit :

— C'est fort bien, le nombre est exact. Tu n'en as volé aucun, bien que ta figure pourrait le faire craindre. — Vraiment ! reprit le patron d'un air fort humble ; voulez-vous maintenant me donner un reçu, monsieur le second ? Je dois être en règle, et ne pas laisser croire non plus au capitaine que *j'en ai volé*... — C'est très juste, excellent patron ; seulement, il me faut auparavant visiter les fers de tes mauricauds, et m'assurer qu'ils n'ont pas d'ar-

mes cachées. — Oh! vous pouvez être tranquille, j'ai fait moi-même une scrupuleuse visite. — De mieux en mieux, perle des peaux-sales ! et tu vaux, par ma foi, ton pesant d'or! d'autant plus que tu parles français avec une facilité merveilleuse! Dis-moi, n'aurais-tu pas fait déjà quelque voyage de Bourbon pareil à celui que ces *messieurs* vont commencer? Quel est ton nom? — Mon nom! — Eh oui! cela te coûte-t-il tant de nous le faire connaître? — Non, vraiment, monsieur le second. Eh bien! cria-t-il en changeant subitement de ton et de visage, nom nom est Singhy! »

A peine cette parole fut-elle prononcée, que les fers des nouveaux esclaves tombèrent comme par magie, et ils se précipitèrent sur les hommes de l'équipage désarmés et surpris.

Le cri, aux armes! retentit en vain, et la

résistance désespérée qu'ils essayèrent fut inutile.

Plusieurs Malais venaient de se jeter dans l'entrepont, et avaient hurlé quelques mots en langue malaise...

On entendit aussitôt le bruit des fers des prisonniers entassés dans la cale, et plusieurs étant parvenus à les briser, s'élancèrent sur le pont et se joignirent aux assaillans.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que les Malais étaient maîtres du bâtiment. Les Européens qui n'avaient pas été massacrés gîsaient garrottés au pied du grand mât.

— Es-tu maintenant satisfait d'avoir appris mon nom? dit ironiquement Singhy au second, étendu à ses pieds. — C'est celui d'un brigand, vilain mauricaud! reprit le jeune homme; et il y a long-temps que je le connaissais. Si je m'étais douté que ce fût toi!... — Eh bien? — Eh bien! le forban, qui s'est fait

forban pour se venger de ses coups de fouet d'esclave, serait maintenant à pirater avec les requins!

Singhy haussa les épaules et se promena quelques pas. — Sans doute, tu n'as pas envie de vivre? dit-il. — Vivre! moi!... tu me laisserais vivre!..... toi, Singhy, le pirate malais! allons donc!... — Peut-être! répliqua ce dernier d'un air impassible; dis-moi, par exemple, où sont les caisses d'argent que je sais exister à bord, et je te laisserai vivre!

Le jeune officier se leva sur son séant et regarda fixement le Malais :

— Tu te moques de moi, mal blanchi! lui dit-il; c'est une ruse que tu as plusieurs fois employée, celle-là! et je sais qu'elle a toujours fini par un plongeon éternel pour les niais qui y ont ajouté foi!... D'ailleurs, un de tes bandits m'a blessé de son kris, et comme il est sans nul doute empoisonné, il me faut bien prendre

mon parti... Tu ne sauras donc rien, chien, et il ne te restera pas même un fanon (1) à flibuster... Un mot seulement : Comment cet ordre du capitaine est-il en ton pouvoir ?

Synghy sourit lugubrement et ne répondit pas.

— Ah ! je comprends, exclama le jeune homme ; pauvre diable ! il était dit que nous y passerions tous ! — Enfin, acceptes-tu mes propositions ? — Va-t'en au diable, peau de safran ! — Et toi ? continua Singhy, s'adressant à l'autre officier. — Ne l'écoute pas ! s'écria le premier, car tu n'en avalerais pas moins la gaffe, mon pauvre Ernest ! — Sois donc tranquille, répondit ce dernier ; voici le total de ma réponse ! et il cracha au visage du forban.

Les lèvres de Singhy blanchirent de rage.

(1) Monnaie de l'Inde.

— C'est bien, dit-il, je vais en ce cas vous envoyer en compagnie de ces *chiens*, comme vous les appelez, qui sont si bien logés en bas. »

Ayant dit sur-le-champ quelques mots à ses Malais, les deux officiers furent entraînés sur le bord du grand panneau. Un tumulte effroyable bruissait dans la cale; ceux qui n'avaient pas encore brisés leurs chaînes rugissaient de fureur, et appelaient l'aide de leurs libérateurs.

Tout-à-coup quatre Malais saisissent le jeune officier, et le lancent de toute la hauteur du grand panneau dans l'intérieur du navire. Les esclaves, d'abord stupéfaits de cette chûte imprévue, voyant enfin quelle était la proie qu'on leur offrait, se précipitent avec furie sur les deux malheureux, et mettent leurs corps en lambeaux.

Tous les hommes survivans de l'équipage furent ainsi, l'un après l'autre, jetés en holocauste à ces cannibales. L'exécution terminée, Singhy

ordonna de filer les câbles par le bout et appareilla tant bien que mal.

Un pavillon noir où se détachait une tête de mort blanche, pavillon qu'il avait adopté pour sa flottille, ayant alors été hissé à la tête du grand mât, une innombrable quantité de pros sortit des roseaux d'uue île déserte distante de deux milles à peine. Ces pros s'avancèrent rapidement, prirent le bâtiment à la remorque, et disparurent avec lui parmi les rochers de l'île.

Là Singhy, le fit démolir par pièce, recueillit toutes les richesses et le brûla.

Cet audacieux enlèvement eut du retentissement dans l'archipel; quelques croiseurs s'établirent au milieu de ces détroits; et s'occupèrent attentivement de la poursuite des pirates; mais ils échappèrent à toutes les recherches, au sein des milliers d'îles de ces mers, et pourtant de nouvelles et audacieuses attaques n'indiquaient que trop qu'ils n'avaient pas renoncé à leurs bri-

gandages. Une jonque chargée de riches marchandises fut encore enlevée avec une hardiesse inouie, presqu'en vue d'une petite ville de la presqu'ile où elle venait de prendre son chargement.

Cette jonque, sur le point de partir, attendait quelques ballots qui lui manquaient; son capitaine perché sur un château de poupe (1) qui n'avait pas moins de trente pieds de hauteur au-dessus de l'eau, regardait souvent avec inquiétude du côté de la terre, et n'apercevant rien dans cette direction, secouait d'un air de mauvaise humeur sa longue queue tressée, ou se plongeait dans la bouche une nouvelle prise de *siri*.

C'était un Chinois à la mine rusée, dont l'œil se dirigeait parfois avec désespoir vers le haut

(1) Bien que le mot ne soit plus de mode, on ne peut vraiment guère en appliquer un autre aux dunettes des jonques chinoises.

du grand mât, où une girouette bariolée de jaune et de rouge indiquait une bonne brise de terre. Du reste, cette jonque devait appartenir à quelque opulent négociant de Canton, ou peut-être au patron lui-même, car une espèce de luxe coquet apparaissait dans les détails.

Les mâts, chose inouie! n'avaient pas été mis en place tels qu'ils se trouvaient dans leurs forêts; le rabot y avait passé, et une légère couche de peinture jaune pouvait même s'y deviner.

Plusieurs des voiles se trouvaient bien être en nattes cousues, mais les plus importantes étaient d'un tissu de coton à grosse et forte trame.

Enfin la propreté des gaillards semblait passablement entretenue; évidemment, cette jonque était soignée par un homme étrangement ami du progrès pour un Chinois.

Cet homme, comme nous l'avons dit, perché

sur les hauteurs du château d'arrière, explorait de là tout le rivage.

Enfin un geste de satisfaction lui échappa, et il descendit majestueusement de son observatoire.

Ayant dit quelques mots à un homme appuyé sur les lisses, et qui mâchait philosophiquement un morceau de bétel, celui-ci se dirigea lentement vers une espèce de panneau pratiqué sur l'avant et il appela.

A cet appel, une demi-douzaine de matelots chinois à la longue queue, aux larges pantalons rayés, montèrent par l'ouverture; ils s'occupèrent en premier lieu de disposer ce qui était nécessaire pour recevoir de nouvelles marchandises, et tout cela si nonchalamment, avec si peu de hâte, que l'embarcation, qui nécessitait les préparatifs, eut le temps d'être arrivée le long du bord avant que tout fût terminé.

C'étaient, en effet, les ballots de marchandises si impatiemment attendus par le patron.

Un individu, sur lequel les yeux perçans de notre capitaine se fixèrent plus d'une fois, dirigeait l'immense pirogue assisté de quatre marins.

Deux de ces marins venaient de déposer leurs longs avirons à pelle ronde et s'apprêtaient à grimper à bord, lorsque le capitaine chinois leur fit signe de n'en rien faire; il avait reconnu des Malais, et ne se souciait pas, à ce qu'il paraît, qu'ils missent le pied sur son navire. Le patron de la pirogue ne fit aucune objection; il demanda seulement avec humeur que l'on s'occupât le plus tôt possible de le débarrasser de ses marchandises.

Le déchargement de la pirogue commença donc, et continua avec autant d'activité qu'il

était possible à des matelots chinois d'en avoir.

Un seul plan de ballots restait encore, lorsqu'on vit tout-à-coup ces ballots se soulever, et une vingtaine de têtes d'hommes se montrer au dessous d'eux...

Avant que l'infortuné capitaine fût revenu de sa stupéfaction, ces hommes, qui n'étaient autres que Singhy et ses Malais, avaient escaladé la jonque.

Les marins du céleste empire, à demi-morts de frayeur, n'essayèrent même pas de résister, et Singhy se vit en un instant maître d'une cargaison de trois ou quatre lacks de roupies (1).

Toutefois, se trouvant encore à portée du canon des forts, il usa de ruse, afin d'enlever le navire sans donner l'alarme; le capitaine

(1) Le lack est de cent mille roupies, ou 250,000 francs.

chinois fut solidement garrotté dans la chambre et ses matelots obligés, sous peine de mort, de terminer le chargement et d'appareiller la jonque comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Une fois en pleine mer, Singhy fit jeter le capitaine à la mer, parce qu'il avait osé se défier de lui, plaça le reste de l'équipage dans la pirogue et les abandonna à la merci des flots.

Cette dernière imprudence, si contraire à ses habitudes, faillit lui devenir fatale ; la pirogue abandonnée fut recueillie par un croiseur qu'avaient armé, à leur compte, des négocians de Canton ; les marins sauvés ne manquèrent pas de donner des indications précises sur le groupe d'îles où s'était réfugié le forban.

Mais lorsque la jonque de guerre se présenta pour explorer ces îles, elle n'y trouva plus un seul pro ; de plus, ayant voulu tenter

une descente, presque tous les hommes en faisant partie ne revinrent plus ; ceux qui regagnèrent miraculeusement le rivage, racontèrent avec effroi, à leurs compagnons, qu'ils avaient été attaqués par des ennemis invisibles, dont les coups semblaient partir de chaque arbre et de chaque rocher.

On se doute bien que cette désastreuse expédition mit plus que jamais en épouvante le nom de Singhy ; dès ce jour les caboteurs de l'archipel n'osèrent se hasarder hors des ports que sous respectable escorte.

Cependant les négocians de Canton, auxquels appartenaient les plus riches captures faites par le pirate, armèrent de nouvelles jonques de guerre et les envoyèrent à sa poursuite.

Celles-ci ne furent pas plus heureuses que les premières, la flottille des pros semblait devenir invisible à la volonté de son chef et les

hommes de ces expéditions revenaient toujours décimés.

Cependant Singhy n'ignorait pas qu'en s'obstinant à tenter trop long-temps la fortune, elle pourrait bien lui être infidèle, et qu'il s'exposerait ainsi à perdre d'immenses richesses. Il résolut donc de quitter ces parages et de retourner aux îles de l'est. En conséquence, l'ordre du départ fut donné, et les pros des pirates, se glissant la nuit le long des côtes de Sumatra, et se cachant le jour dans les baies ignorées, parvinrent à regagner heureusement leur repaire.

XI.

ENTREVUE.

Ces événemens s'étaient passés depuis peu de temps, lorsqu'un jour une légère pirogue portant deux personnes, un homme et une femme, se dirigea vers les rochers de Carimon.

Cette pirogue venait de se détacher d'un

groupe de pros restés au large, et paraissant vouloir gagner une autre partie de l'île.

La femme de la pirogue était habillée à l'européenne, et l'homme semblait être un Malais chargé de la conduite de l'embarcation.

A mesure qu'ils s'approchaient de la terre, la côte se découvrait de plus en plus sauvage; des frégates, des alcyons, des manchots s'envolaient par myriades en jetant des cris aigus, et les têtes noires de rochers se montraient innombrables au-dessus de l'eau; il fallait toute l'habileté du pilote malais pour que la frêle pirogue ne se brisât pas sur quelques-uns de ces écueils menaçants.

La jeune femme semblait considérer avec étonnement cette rude nature, et des gestes de crainte lui échappaient quelquefois.

Ils abordèrent enfin à une petite plage de sable fin et doré.

Le Malais, aidant sa passagère à gagner la

rive, hâla sa pirogue sur la grève hors de l'atteinte des flots, fit signe à l'étrangère de le suivre, et commença à gravir un sentier escarpé taillé dans le roc vif. Souvent, à un détour fait par le chemin, la jeune femme reculait effrayée; une tête d'homme, aux longs cheveux plats, aux traits repoussants, venait de se montrer au sommet d'une roche voisine; cet homme apparaissait ensuite presque en entier, dirigeant vers les nouveaux venus le canon de sa carabine...

Quelques mots s'échangeaient alors entre cet homme et le guide, puis l'apparition s'évanouissait presque subitement.

Plusieurs fois cette scène se renouvela; et à chaque fois l'étrangère ne put surmonter la frayeur qu'elle lui causait.

Parvenus à la cime de la montagne, après une longue et pénible marche, ils aperçurent les gueules menaçantes de trois canons de

bronze braqués sur le sentier, et au même moment une douzaine de soldats les entourèrent. Ici le colloque du guide avec le chef de cette petite troupe parut plus long et plus difficile à terminer; ils finirent cependant par s'entendre, et l'un des soldats fut donné pour escorte aux deux étrangers.

Ce point ayant été dépassé, une nature toute autre se déploya; le sommet de l'île formait un vaste plateau couvert de la plus riche végétation.

A chaque instant, ils traversaient des bois remplis des plus beaux arbres, et dans l'intervalle de ces bois, on découvrait un grand nombre de champs de cannes à sucre, de riz, de manioc...

L'étrangère remarqua pourtant avec surprise que bien peu de ces champs étaient cultivés, le soin de presque tous en avait été laissé à la nature, qui, toujours bonne mère, ne refu-

sait pas ses dons. Un autre sujet d'étonnement pour elle fut aussi la solitude de cette heureuse contrée; si parfois ils trouvaient sur leur route une misérable case abritée par de maigres feuilles de bananier, il n'en sortait que des femmes ou des enfans; les hommes qu'ils rencontraient étaient tous des soldats à la figure âpre et farouche; ces soldats arrêtaient la petite caravane, échangeaient en langue malaise quelques paroles avec les deux guides, et jetant ensuite un coup d'œil ironique sur l'étrangère, continuaient leur chemin.

Il y avait déjà bien long-temps qu'ils marchaient ainsi; et la jeune femme paraissait épuisée de fatigue; en traversant un bois, elle s'efforça de faire comprendre à ses deux compagnons qu'elle désirait prendre un instant de repos. Les guides s'arrêtèrent aussitôt; par quelques gestes elle leur dit, en outre, qu'une soif ardente la dévorait.....

L'un d'eux se leva sur-le-champ, s'enfonça dans le bois et s'arrêta devant un groupe d'arbres enlacés par d'énormes lianes aux fleurs purpurines. Tirant son poignard, il fit deux incisions à l'une des lianes; une eau limpide s'en échappa, il la reçut dans une petite calebasse et la présenta à la jeune femme. L'autre Malais, au contraire, avait secoué vigoureusement le tronc d'un arbre voisin, et ramassé une demi-douzaine de mangoustans qui s'en étaient échappés; restaurée par ce fruit bienfaisant, elle se leva et l'on se remit en marche. A peu de distance elle aperçut enfin, sur un mamelon couvert de verdure, un grand édifice flanqué de deux pavillons pyramidaux, auquel conduisait une longue allée d'orangers en fleurs.

Le guide lui ayant fait entendre que c'était là le but de leur voyage, elle en manifesta la joie la plus vive.

Arrivés près de ce palais, l'étrangère put observer que les abords en étaient défendus par de nombreux gardes; près de la façade s'élevait une haute terrasse garnie de quelques pièces d'artillerie.

Dès qu'ils parurent à la porte extérieure, un homme se présenta tout-à-coup devant eux.

Il recula frappa de stupéfaction à la vue de l'étrangère.

— Mangano! s'écria celle-ci, Mangano! ne me reconnais-tu point?

Mangano ne répondit rien, se retournant seulement vers les deux guides, il les interrogea rapidement.

La réponse de ces derniers ne parut pas le satisfaire, car il hocha la tête d'un air sombre; étant revenu cependant vers l'étrangère, il lui prit la main et l'introduisit dans le palais.

Après avoir traversé d'interminables galeries, ils arrivèrent à une vaste portière tissue

d'une façon merveilleuse, et qui venait évidemment des riches magasins de la Chine.

Mangano la souleva, dit quelques mots à deux gardes armés de wedungs, et pénétra dans l'intérieur.

Un homme couvert de vêtemens splendides était appuyé sur de riches carreaux. Il tenait à la main une espèce de carte marine, qu'il semblait consulter avec une curieuse attention.

Sa tête se redressa subitement au bruit des pas de Mangano et de sa compagne sur les nattes; mais à peine eût-il envisagé la jeune femme qu'il se leva sur son séant, et laissa percer dans sa contenance un muet étonnement.

— Olivia? s'écria-t-il enfin.

— Singhy! répondit-elle en se précipitant vers lui...

— Oui, Singhy, dit-il en l'arrêtant d'un geste impérieux, Singhy, prince et sultan de Carimon !

Dédaignant d'en dire plus, il jeta sur Mangano un regard étrange, et lui adressa quelques questions ; Mangano, tremblant, commença une longue narration pendant laquelle les yeux de Singhy brillèrent tour à tour de joie et de colère.

— C'est bien, dit-il, lorsque Mangano eut terminé ; tu sais maintenant ce qu'il te reste à faire, laisse-nous seuls !...

Mangano s'inclina et sortit.

Pendant ce rapide colloque, Olivia restée debout, fixait un œil attentif sur le nouveau sultan de Carimon.

La figure sombre, mais expressive de Singhy, ressortait d'une manière imposante sous le riche turban s'enroulant sur son front.

Une magnifique *sarong* (1) de soie descendait des épaules jusqu'à la ceinture où elle était arrêtée par une *sambong* (2) étincelante de pierreries ; un kris au manche d'ivoire incrusté d'or, cachait à peine sa lame recourbée dans les plis de l'étoffe soyeuse.

Enfin, le pied de Singhy était chaussé de la pantoufle royale, et son maintien ne manquait ni de grâce ni de dignité.

Ce n'était plus aujourd'hui l'esclave rebuté, au regard hypocrite et perfide; c'était un prince-forban si vous voulez, mais possédant un palais, des sujets, et dont le nom faisait trembler tout l'Archipel.

D'un coup-d'œil, Olivia remarqua ce grand changement, et ses traits prirent une teinte de mélancolie résignée ; elle calcula avec effroi la

(1) Grande robe.

(2) Espèce de ceinture.

distance qui maintenant la séparait de cet homme.

Toutefois, elle reprit courage : — Singhy, lui dit-elle, je suis exténuée de fatigue; m'ordonnes-tu donc de rester toujours debout devant toi ?

— Devant moi, on se prosterne!..... répondit durement le pirate; je sais cependant quels sont vos ridicules usages; tu es femme, d'ailleurs : prends donc ce carreau, et apprends-moi le motif de ton arrivée subite; que veux-tu ? que demandes-tu! — Un asile, Singhy! — Un asile!... — Oui, un asile! ne m'as-tu pas dit, jadis : je t'aime, et n'aimerai jamais que toi!... ne m'as-tu pas dit encore : aide-moi à sortir de l'esclavage, et je deviendrai roi! toi, Olivia, tu seras reine, car c'est toi seule que j'aime, c'est à toi seule que je devrai ma liberté. »

Singhy fit un léger mouvement d'épaules :

est-ce là tout ce que tu viens me demander? dit-il ironiquement.

— Oh ! Singhy ! je le vois bien, roi maintenant, tu dédaignes la pauvre Métive, fille d'esclaves!..... et tu l'as bien aimée, pourtant! mais, à quoi bon revenir sur mon bonheur passé? Singhy, fais de moi la plus humble de tes servantes, mais accorde-moi un asile!! Tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert depuis notre séparation! tu ne sais pas que je suis vouée à une mort infâme, si je retombe entre les mains des blancs! — Que t'est-il donc arrivé, répliqua le sultan d'un ton glacial.

— Le voici, Singhy; écoute ce récit, et tu verras si j'ai quelques droits à ta pitié!

Après le malheureux combat de Madagascar, mon père et moi fûmes enchaînés dans la

cale d'un des bâtiments de l'expédition, et transportés à Bourbon.

C'est là, que j'appris la terrible vengeance exercée par toi sur la famille d'Angremont, vengeance dont tu avais porté toute la rage sur leur malheureuse fille !

Oh ! Singhy!..... et tu m'avais tant promis que notre fuite ne serait signalée par aucun meurtre!... — Ah! tu regrettes aujourd'hui cette rivale si redoutée, Olivia!... continue :

— Ce ne fut pas sans peine, que nous pûmes échapper à l'exaspération de la population de Saint-Denis ; blancs, mulâtres, nègres, tous semblaient animés de la même fureur.

C'était contre moi surtout, que cette fureur était dirigée, car tous croyaient que j'avais trempé dans cet assassinat ; long-temps je restai dans les cachots ; puis, l'on me traîna devant un tribunal.

Là, on voulut me forcer à faire connaître

les détails ainsi que les moyens employés par toi, pour pénétrer jusqu'à la chambre de Mathilde et assurer ta fuite. Je protestai de mon innocence, de la tienne, et je refusai de dire un seul mot de plus.

L'horreur que j'inspirai fut si générale, que pas un seul avocat ne voulut se charger de ma défense ; on se vit dans l'obligation d'en nommer un d'office.

Ma perte était donc certaine, lorsqu'un homme prodigua l'or, et usa de tous les moyens en son pouvoir, afin de me soustraire au sort qui m'attendait ; il y réussit.

Le nom de cet homme, ai-je besoin de te le dire, Singhy ! — Non, certainement ! Olivia ! c'est sans aucun doute le bel affranchi Kélédor, le plus dévoué et le plus constant de tous les adorateurs que tu posséderas jamais ! !... »

A ces paroles railleuses, la pauvre Métive étouffa un soupir et reprit :

— C'était lui, en effet, Singhy!

Lui, Kélédor, que j'ai si cruellement repoussé! non seulement il assura ma fuite, mais il voulut encore que j'acceptasse toutes ses épargnes. Je parvins de la sorte à gagner l'Ile-de-France; plusieurs mois j'y vécus seule, abandonnée, cachée à tous les yeux.

Un jour j'entendis prononcer ton nom par des marins; ces marins arrivaient des mers de la Chine.

Oh! Singhy, te dire ce qui fut raconté sur ton compte me serait trop affreux!... Je ne voulus pas les croire... mais une idée nouvelle me vint alors. Ne m'avais-tu pas tendrement aimée?... Ne m'avais-tu pas dit que ta reconnaissance serait éternelle, et que je trouverais toujours en toi la tendresse que tu m'avais jadis prodiguée!...

Il m'était donc permis d'espérer que tu ne

me repousserais pas ; que si tu ne pouvais m'élever jusqu'à toi, dans le nouveau rang où t'avait placé la fortune, du moins tu m'accueillerais comme une ancienne amie. Et faut-il même te le dire! oui, car je l'espérais aussi, comme l'amante chérie du temps de tes malheurs!...

Je sacrifiai donc ce qui me restait afin de me procurer les moyens de me rendre auprès de toi.

Un navire était sur le point de partir pour Java, j'y arrêtai mon passage ; j'avais pris des renseignemens assez précis pour savoir que de Java, rien ne me serait plus facile que de me faire transporter aux îles Carimon, îles célèbres, à ce qu'il paraît!...

Durant la traversée, je questionnai notre capitaine et lui demandai s'il connaissait ton nom.

— Le nom de Singhy le Malais!... s'écria-t-il ; qui diable ne le connaît pas ! C'est le plus

féroce brigand qu'ait jamais produit la race des forbans de l'Archipel!... Dieu seul sait combien de pauvres diables de marchands ont été ses victimes!... Pas un seul n'a été épargné; tous ceux qu'il prend, il les tue, surtout s'ils sont Européens...

Pardonne-moi de te répéter ces paroles, Singhy, l'animosité les dictait à cet homme, et je n'y ai pas cru... »

— Tu le pouvais, cependant, répondit Singhy amèrement; ne suis-je pas un chef de *forbans*, et ne dois-je pas faire mon métier en conscience; d'ailleurs, qu'ont-ils fait de mon père! Que m'ont-ils fait, à moi! n'ont-ils pas tué mon père, ne m'ont-ils pas mis le carcan de l'esclave au cou!... N'ai-je pas même reçu des coups de fouet! Des coups de fouet à Singhy!!!...

Et ils ont pensé qu'un Malais payait ces souillures autrement qu'avec du sang! J'en rem-

plirais la mer, si je pouvais, de ce sang abhorré des blancs ! »

Sa figure était, en prononçant ces mots, tellement bouleversée par la rage, qu'Olivia se leva, et recula épouvantée...

Mais, le chef pirate fit disparaître soudain ces marques extérieures, et reprenant le sourire cauteleux qui lui était habituel, il engagea la métive à continuer :

— Les vents nous contrarièrent, dit cette dernière encore toute tremblante ; et, bien que nous fussions à peu de distance de notre destination, nous n'étions pas éloignés non plus des îles de Carimon.

C'est par là, me dit un soir le capitaine, qu'existe, prétend-on, le repaire de Singhy le Malais... C'est là, dans un groupe d'îlots environnés de dangers comme d'une ceinture, que ce forban brave les attaques de ses ennemis. Puissions-nous arriver à bon port sans trouver

sur notre route l'infernale flottille de ses pros ! »

Hélas ! ses souhaits ne furent pas exaucés ; le navire se vit attaqué cette nuit même, et le petit nombre de ses défenseurs ne put le sauver. Tout l'équipage fut massacré, à l'exception de moi seule, qui me réclamais de ton nom !

Je donnai des détails tellement précis sur ta personne à l'un des pirates parlant le français, que le chef de l'expédition hésita à m'égorger.

Le lendemain, nous trouvant près de l'île, il me fit mettre à terre dans une pirogue afin d'être conduite sur-le-champ près de toi. — Oui, murmura le sultan, et il paiera cher cette folie !

— Que dis-tu, Singhy !... — Je dis, Olivia, qu'à l'instant même tu paraissais plaindre le sort de ces Européens pris avec toi... rassure-toi, ils ne sont pas tous morts ; les trois officiers vivent encore...—Et tu leur feras grâce, n'est-ce

pas, Singhy !... Oh ! fais-leur grâce, je te le demande à genoux!... sois généreux, oublie ce que je viens de te répéter si imprudemment des paroles de ce capitaine; car hélas ! je croyais bien l'avoir vu tomber près des autres ! »

Singhy ne répliqua pas ; seulement il frappa dans ses mains, un garde parut, et sortit après avoir reçu les ordres de son maître... — Tu vas juger bientôt, Olivia, continua Singhy en jetant sur elle un oblique regard, de la clémence dont je sais faire preuve à l'occasion!

Il n'avait pas achevé, qu'un vaste rideau de soie se leva devant eux, et un étrange spectacle vint frapper les yeux de la créole...

XII.

IMPRUDENCE.

A quelques pas se trouvait un grillage en fer au travers duquel on découvrait une vaste cour du palais.

Cette cour était entourée de tous les côtés par une espèce de rempart couvert déjà d'une

foule avide et curieuse. Cette foule se composait des habitans de l'île, hommes presque tous demi-nus, et armés du wedung ou du kris.

Ces habitans, du reste, n'étaient autres que les forbans de Singhy, car, ainsi que l'avait remarqué Olivia, la culture de l'île était abandonnée aux femmes, dont le faible nombre pouvait à peine s'acquitter de cette pénible tâche.

Les cris et les vociférations de cette multitude cessèrent dès que le rideau tendu devant le pavillon eut disparu ; un silence craintif et solennel lui fit place.

Derrière la grille où ils se tenaient, Singhy et Olivia pouvaient distinguer ce qui se passait à l'extérieur, sans être eux-mêmes aperçus.

Singhy s'avança lentement près du grillage, pressa un ressort qui en fit ouvrir une partie,

et prenant le bout de sa riche ceinture, l'agita au dehors. Aussitôt plusieurs Malais armés jusqu'aux dents, descendirent dans l'arène par une longue échelle de bambous appuyée contre le mur; ils se dirigèrent vers une petite porte pratiquée dans l'épaisseur du rempart, et l'ayant ouverte, y entrèrent.

Peu de temps après, ils en sortirent traînant trois hommes habillés à l'européenne.

Olivia jeta un cri : — O mon Dieu!... s'écria-t-elle, c'est le capitaine lui-même et ses deux officiers! que va-t-on leur faire, Singhy?.....
— Tu le sauras bientôt, répliqua froidement le sultan... Les trois Européens furent conduits au milieu de l'arène et laissés libres.

A leur vue, d'horribles hurlemens éclatèrent dans les rangs pressés des spectateurs. L'un des prisonniers, jeune homme à belle et noble figure, releva dédaigneusement la tête, et sa

fière contenance exprima énergiquement le mépris qu'il ressentait pour ces vaines clameurs.

Se tournant ensuite vers le grillage du palais, ses gestes menaçans s'adressèrent à celui qu'il savait s'y trouver... quelques sons inarticulés parvinrent même jusqu'aux oreilles d'Olivia pâle et tremblante..... Singhy, bouillant de colère, fit un nouveau signal dont l'exécution fut hâtée par les plus frénétiques acclamations.

Les Malais descendus dans l'arène ouvrirent une nouvelle porte fermant une espèce de bâtiment carré.

Puis s'élançant à l'échelle, ils en gagnèrent rapidement l'extrémité...

Dix secondes à peine s'étaient écoulées, qu'un énorme éléphant se rua dans l'arène secouant sa trompe avec rage, et faisant voler au loin la

poussière. Un silence terrible suivit cette apparition.

Les trois condamnés ne quittèrent pas leur place; pâles mais résignés, leur fixe regard suivait les mouvemens désordonnés de la bête féroce.

Celle-ci ne les avait pas encore aperçus; soudain, elle bondit, et balayant l'air de sa trompe, se précipita vers eux.

Par un mouvement simultané et rapide, tous trois se séparèrent, et, dans sa course furibonde, l'animal n'en atteignit aucun.

Revenant sur ses pas, animée d'une nouvelle furie, elle en saisit un cette fois, et le balançant durant quelques instans, le lança à plus de trente pas..... courant aussitôt vers le malheureux étourdi de sa chute, l'éléphant posa une de ses jambes massives sur la poitrine de l'homme abattu, appliqua sa trompe à

l'un de ses bras et aspirant avec force le lui arracha du corps...

Un horrible cri échappa à Olivia.

Singhy, qui semblait savourer avec délices tous les détails de ce supplice, tourna les yeux de son côté et la vit presque sans connaissance :

— De grâce, Olivia, pas d'évanouissemens!... lui dit-il d'un ton railleur, ce n'est pas l'habitude de nos femmes malaises!...

Olivia ne put répondre, elle n'en avait pas la force.....

Singhy reporta les yeux vers l'arêne..... les quatre membres du patient avaient successivement été arrachés par l'animal, et le tronc informe du supplicié se tordait sur le sol au milieu des plus affreuses convulsions. Il ne fit plus enfin aucun mouvement, et resta couché dans une mare de sang. La rage de l'éléphant parut assouvie par la vue de ce sang..... il s'ap-

procha du cadavre, le retourna plusieurs fois, et comme satisfait de son œuvre, se dirigea vers sa loge.....

En vain s'efforça-t-on de l'exciter par des injures, par des cris, tout fut inutile et il rentra sans daigner même se retourner vers les autres condamnés (1).

— Allons! ce sera pour une autre fois, dit Singhy en laissant tomber le rideau. Eh bien, Olivia, continua-t-il, s'adressant à la jeune femme, avais-je dit vrai? ne penses-tu pas comme moi que c'est là toute la clémence dont je puis user avec des blancs?

— Vous me faites horreur! murmura la créole..... — Vraiment, Olivia! eh bien; j'en éprouve, par notre prophète, le plus violent chagrin! Tout n'est pas terminé, cepen-

(1) Ces détails ne sont pas d'imagination, il existe dans quelques parties de l'Inde, des éléphans dressés au supplice que je décris dans ce chapitre.

dant, et si cela te convient, mon second acte de *clémence* ne tardera pas à s'accomplir. »

Olivia recueillant ses forces, se leva péniblement.

— Singhy ! dit-elle, s'il vous reste au cœur un peu de pitié, donnez-moi l'un de vos pros, une de vos pirogues, n'importe! pourvu que je puisse quitter cette terre, où tout me semble taché de sang..... — Merci, Olivia, je vois que tu n'as pas oublié les grandes phrases de tes maîtres..... Du reste, peut-être accomplirai-je ton souhait : quant à présent, tu ne peux me quitter, il est encore une chose que je dois t'apprendre, reste donc..... »

Olivia allait obéir, lorsqu'un bruit de grelots et de pas lourds se fit entendre derrière une porte voisine.

Le front de Singhy se rassombrit, mais au même moment, une femme d'une corpulence

énorme parut sur le seuil..... C'était Zahoré. Olivia, frappée d'étonnement, oublia toute autre pensée pour considérer cette nouvelle venue; Zahoré ne parut pas moins surprise, et les deux rivales semblèrent se deviner sur-le-champ.

A un signe de Singhy, Zahoré vint se placer à ses pieds; dès-lors Olivia ne douta plus qu'elle eut deviné juste. Se levant de nouveau, un sourire d'une inexprimable ironie vint plisser les coins de sa bouche : — N'est-ce pas là la sultane Zahoré ?..... dit-elle en s'adressant à Singhy. — Que t'importe, répliqua le Malais lui lançant un regard de colère..... — Fort peu de chose, je t'assure; que peut m'importer un pareil monstre? digne compagne, en vérité, de celui qu'on appelle le *machau* de Carimon ! »

A cette insulte, l'expression des traits de Singhy devint effrayante; il frappa vivement

dans ses mains et Mangano se présenta..... Olivia ne put comprendre les ordres qu'il lui donna d'une voix tremblante de fureur ; seulement quelques gestes affreux lui firent penser que sa dernière heure était venue.

— Où vais-je, Singhy? dit-elle tranquillement ; à la mort! c'est tout ce que je puis attendre de toi, et c'est d'ailleurs tout ce que je désire... maintenant... » Le masque hypocrite du Malais était déjà replacé sur son visage. — Que veux-tu dire, Olivia? Non, j'excuse ta jalouse vivacité! mais tu ne peux désormais rester en présence de Zahoré ; d'ailleurs, tu dois avoir besoin de reprendre des forces; suis donc Mangano en toute confiance, et nous verrons ensuite à te donner les moyens de te rendre à Java comme tu l'as demandé.....

— Dirait-il vrai ? pensa la créole en se retirant. Non!..... une pareille clémence est im-

possible, venant de Singhy, et le coup-d'œil triomphant de sa favorite ne m'en a que trop donné l'assurance!.....

XIII.

RECONNAISSANCE MALAISE.

Quelques instans après, Olivia entrait avec Mangano sous une espèce de tente où un repas avait été préparé, repas succulent autant que le permettait le pays.

C'étaient quelques tranches de buffle, du poisson grillé, des bananes rôties, et une grande profusion de fruits, des ananas, des

oranges, des sapotilles et des mangoustans.

La métive, pressée par la faim, fit largement honneur aux mets qui lui étaient offerts ; elle commença même à croire qu'elle pouvait s'être méprise sur les intentions de Singhy, et qu'excusant en effet sa vivacité jalouse, il allait lui fournir les moyens de retourner à Java.

Un instant l'idée du poison lui vint, et elle s'arrêta; mais cette crainte ne fut pas de longue durée.

— Et pourquoi du poison? pensa-t-elle. Ne peut-il d'un geste m'envoyer à ses éléphans?... Est-il un seul de ces bandits qui ne battrait des mains en voyant la créole française écrasée sous les pieds de la bête féroce?... non, il ne songe pas à m'empoisonner!... »

L'infortunée était bien loin de soupçonner par quel raffinement de barbarie on la forçait à reprendre de nouvelles forces!...

Après le repas, Mangano dont elle n'avait

pu jusque-là obtenir une seule parole, l'invita brièvement à l'accompagner.

Elle obéit, et ils se dirigèrent aussitôt vers une grande case en bambous située à une centaine de pas.

Des chants, des cris et comme des hurlemens s'échappaient de cette case; en s'approchant, ils virent sortir quelques soldats se querellant vivement. La venue de Mangano ne fit pas cesser leur dispute, tous, au contraire, l'entourèrent semblant lui expliquer un fâcheux événement.

En effet, dès qu'ils pénétrèrent dans l'intérieur, un affreux spectacle frappa Olivia d'épouvante...

Un homme gîsait sur le carreau, nageant dans son sang; un kris était encore fixé dans sa poitrine.

La vie venait d'abandonner ce cadavre, ainsi que voulait s'en assurer un autre Malais en lui posant la main sur le cœur.

Près de lui, deux autres Malais étaient sur le point d'en venir aux mains, tandis qu'à quelques pas, quatre soldats accroupis sur des nattes, jouaient au *rahiang* (1) comme si rien d'extraordinaire ne se fut passé àle urs côtés.

Du reste, Mangano ne parut pas beaucoup plus ému lui-même; il s'arrêta fort tranquillement, réfléchissant sur ce qu'il avait à faire.

— De grâce, que venons-nous faire ici, dit Olivia, tremblante, je ne verrai donc partout que du sang dans ces horribles lieux!... Mangano, sortons, je t'en supplie!... »

Mangano ne lui répondant pas, adressa quelques mots aux soldats.

Aussitôt deux d'entre eux prenant le cadavre par les pieds, le traînèrent en dehors de la case, puis ils revinrent et tous se mirent à

(1) Espèce de jeu de dés pour lequel les Malais sont passionnés.

écouter attentivement le discours que venait de commencer le favori du sultan.

Plusieurs fois, pendant ce discours, les gestes de ce dernier désignèrent clairement la créole, et, à chaque fois, les regards des soldats s'appesantirent sur elle avec une affreuse expression qu'elle n'osait interpréter.

Dès qu'il eut fini, Mangano s'avança pour sortir; Olivia voulut le suivre, mais le battant de la porte retomba rudement entre eux deux, et un bras vigoureux la saisit et la rejeta à l'autre extrémité.

Tous les Malais s'étaient levés, et un rêve féroce suivit le cri de terreur de la malheureuse.....

L'un d'eux s'approcha : — Par Mahomet! dit-il, le sultan notre seigneur n'oublie pas ses fidèles serviteurs!..... et c'est grâces infinies à lui rendre que de nous livrer une perle de son *harem !*

— De son *harem!* s'écria un second; crois-tu donc que les perles du harem soient destinées à des chiens tels que toi !..... lorsqu'il en est las, il les envoie parmi les *houris*, et tu n'ignores pas comment!

— A l'aide d'un cordon de soie ou de la lame d'un kris!..... je le sais aussi bien que toi..... en tous les cas, que cette blanche vienne de son harem ou d'autre part, elle n'en est pas moins à nous, et quand nous n'en voudrons plus, on lui donnera, s'il le faut, le moyen de devenir une houri comme les autres! — Garde-t-en bien, maudit!..... n'as-tu pas entendu quels sont les ordres du sultan? »

Le premier interlocuteur hocha la tête en signe d'acquiescement, et suivi des autres soldats, s'avança vers la métive.

Quoiqu'elle ne comprît pas leur langage,

l'infortunée devina bien alors le sort qui lui était réservé.

— Le monstre affreux que ce Singhy! murmura-t-elle, c'est donc à ces infamies qu'il me destinait! plutôt la mort, ô mon Dieu!..... »

Et s'appuyant à l'un des angles de la muraille de bambou, la courageuse créole fixa un œil hardi sur ses agresseurs, prête à profiter d'une occasion qui lui permettrait de saisir une de leurs armes.

Sa contenance déterminée imposa à la troupe de soldats, ils s'arrêtèrent simultanément.....

— Par le paradis de notre prophète! exclama l'un d'eux, aurons-nous peur d'une femme!..... ce serait vraiment curieux!..... et le sultan pourrait compter désormais sur la vaillance de ses gardes!

— S'il était permis de la caresser à ma manière, dit un autre, sa résistance ne serait pas

longue!..... — Je veux être le premier, s'écria un troisième. — Toi, chien ! ce sera moi ! — Ou moi ! — Nous allons voir ! »

Et les kris se dégaînèrent.....

C'était un horrible tableau!...

Cette jeune femme pâle, haletante, l'œil égaré, et se soutenant à peine en s'appuyant contre le mur protecteur.....

Ces soldats demi-nus, aux traits farouches, jetant de sinistres regards, tantôt sur la proie qu'on leur livrait, tantôt sur le rival qui voulait la leur disputer.....

Un d'entr'eux s'élança..... mais il tomba presqu'aussitôt percé de trois coups de poignard.....

— Allons!... dit un autre, voilà le second de la journée que nous envoyons en ambassade au prophète! Je ne sais trop comment notre maître prendra tout ceci !... aussi ne

sommes-nous pas plus stupides que des chiens de chrétiens ! Par Mahomet ! qui nous empêche de nous en rapporter au *rahiang*, afin de savoir auquel d'entre nous est destiné le premier tour ? »

Tous applaudirent à cette idée, et Olivia les vit s'accroupir près de l'endroit où avaient été abandonnés les dés...

Un instant elle eut la pensée de s'élancer vers la porte ; malheureusement son intention sembla être devinée, car trois soldats se détachèrent du groupe et se placèrent de manière à lui barrer le passage. Après bien des vociférations, le sort favorisa l'un des Malais ; il se leva sans plus tarder, et marcha droit à Olivia...

A peine venait-il de porter la main sur elle, que celle-ci, avec la vivacité de l'éclair, lui arracha son poignard, et le frappa avec violence. Un geste du soldat changeant la direction du

coup, l'arme passa entre le bras et la poitrine...

Furieux d'être désarmé, furieux surtout des appludissemens ironiques de ses compagnons, le Malais ressaisit son kris et le brandit sur la tête de la créole...

C'en était fait d'elle, s'il ne s'était ressouvenu des ordres de Singhy... Il rejeta donc violemment son arme loin de lui...

Alors commença une effroyable lutte :

La jeune femme n'hésita pas à déployer toute son énergie pour mettre la fureur en l'âme du sauvage, et obtenir quelques coups mortels...

Ce fut en vain!...

Excité par les clameurs et les rires, le soldat redoubla d'efforts, et Olivia vit bientôt que ses forces allaient la trahir...

Voulant au moins porter un coup terrible avant de succomber, elle fit au visage du Ma-

lais une cruelle morsure qui lui arracha un cri de douleur.

Alors elle tomba, et sentit avec horreur que ses mains s'appuyaient sur une terre encore chaude du sang qui venait d'être répandu....,

Mais du moins elle eut la triste consolation de ne pas subir le supplice des outrages auxquels elle était condamnée; car, épuisée par les efforts de cette horrible lutte, elle venait de perdre ses sens. . . . .

. . . .

Lorsqu'Olivia reprit connaissance, ses oreilles furent frappées comme d'un chant monotone...

Son œil appesanti étant parvenu à distinguer les objets autour d'elle, elle reconnut une espèce de case enfumée au milieu de laquelle brûlait un feu terne entretenu par une vieille femme...

Cette femme psalmodiait une complainte en suivant fort attentivement les progrès de la

cuisson de trois ou quatre gâteaux de manioc qu'elle avait mis sous les cendres...

Plusieurs nattes étaient étendues dans un coin de la case, et c'est sur ces nattes qu'Olivia avait été déposée.

Elle ne se rappelait encore qu'imparfaitement ce qui lui était arrivé il y avait peu d'heures; mais la vue de ses vêtemens souillés de fange et de sang, lui remirent bientôt en mémoire ces déplorables événemens.

Un gémissement lui échappa, et la vieille femme se retourna de son côté... c'était une Malaise, sale et décrépite, aux traits sauvages et hideux : — Où suis-je donc? murmura la créole...

La vieille Malaise répondit quelques mots inintelligibles, et sans se déranger, recommença de plus belle à s'occuper de ses gâteaux de manioc.

Soudain un bruit de pas se fit entendre au

dehors, et la figure stupide et féroce de Mangano parut à l'entrée...

Olivia l'aperçut :

— Mangano, lui cria-t-elle, oh! par grâce! tue-moi sur-le-champ! A quels tortures ton maître me destine-t-il encore?... Souillée, flétrie par lui, je sens bien que la mort ne peut tarder à venir! »

Le Malais sembla effrayé de ces dernières paroles; il entra vivement dans la case, et saisissant un bambou en fit pleuvoir une grêle de coups sur la vieille, en l'admonestant avec colère.

La vieille Malaise, tout en jetant des exclamations désordonnées, courut aussi vite qu'elle le put vers une petite caisse placée dans un coin; elle y prit un coui, le remplit à moitié de brom, de sirop de canne et d'eau, et l'offrit à la métive.

Olivia, abîmée de douleur et de fatigue,

avala ce breuvage d'un trait, et ressentit aussitôt un bien-être extraordinaire.

Mangano fit alors entrer quatre Malais portant une espèce de palanquin, et ordonna à la jeune femme de s'y placer.

— Où veux-tu me conduire, bourreau, exclama Olivia rendue toute entière au sentiment de ses souffrances... Je n'ai plus de force que pour la mort, et je ne te suivrai pas!.... »

Le silencieux Mangano ne répliqua pas, seulement par ses ordres, les quatre Malais s'emparèrent d'Olivia, et la couchèrent dans le palanquin, malgré ses efforts pour leur échapper.

Mangano ayant ensuite jeté quelques *fanons* (1) à la vieille qui s'était remise à cuire ses gâteaux de manioc, il sortit de la case précédant le palanquin...

(1) Menue monnaie.

Le palais du Sultan ne se voyait plus, et la pauvre fille ne découvrit que la mer; il devint même évident que l'on se dirigeait vers ses bords, car Mangano, après avoir suivi quelque temps un sentier large et battu, tourna subitement vers la gauche et commença à descendre des hauteurs.

Le chemin rude et rocailleux obligea maintes fois les porteurs à reprendre haleine. Partout sur son passage, Olivia reconnut les mêmes précautions de défense qu'elle avait observées à son arrivée; partout la garde la plus sévère mettait le repaire du tigre à l'abri de toute surprise. Quant à elle, de tristes et cruelles pensées remplissaient son âme...

Abîmée sous le poids de ses douleurs, à peine concevait-elle le sentiment de ce qui se passait autour d'elle...

Elle savait pourtant qu'elle était destinée à de nouvelles tortures, et les prémices de la

reconnaissance de Singhy avaient été trop belles pour qu'il s'arrêtât avant que la mort n'y vînt mettre un terme...

Mais quelle était cette mort ?

— On se dirige vers la mer, pensait-elle, veut-il donc me faire périr dans les flots!..... à quoi bon lorsque le meurtre était si facile, et qu'il pouvait se repaître de l'agonie de la victime ?

Peut-être encore, après m'avoir abandonnée, aux plus infâmes outrages, Singhy a-t-il éprouvé des remords ?

Peut-être s'est-il souvenu qu'il m'avait aimée, et que la vengeance tirée d'imprudentes paroles était bien assez complète et assez horrible comme cela !!!... Sans nul doute alors, on prend le chemin de la mer pour me déposer sur un bâtiment qui me reconduira jusqu'à Java ! Oh! béni sois-tu, Singhy!...

Mais Singhy avoir de la pitié, des remords, de la clémence!... lui, l'assassin de l'infortunée Mathilde! lui, surnommé le tigre!.... »

Ce fut au milieu de ces pensées confuses que le palanquin arriva sur la côte. Un pros, couvert d'une espèce de *taude* fait avec des nattes, s'élongeait gracieusement sur les eaux; une pirogue était le long du bord.

Elle s'en détacha dès qu'on aperçut le palanquin, et ne tarda pas à atteindre la plage.

On aida la malheureuse fille à sortir du palanquin, et à s'embarquer dans la pirogue.

— Plus de doute, pensa-t-elle, mes prévisions se réalisent, et Singhy est moins barbare que je ne le croyais!...

Toutefois, en arrivant à bord du pros, un singulier incident excita sa surprise...

Un Malais, aux traits sombres et altérés, gîsait garrotté au pied du mât; le visage de cet

homme frappa la jeune créole, il lui sembla qu'il ne lui était pas inconnu.

Enfin, elle se rappela le chef Malais qui avait fait la capture du navire européen, et auquel elle devait la vie!... c'était lui-même!...

Dès ce moment les terreurs de la malheureuse se renouvelèrent avec plus de force que jamais.

Toute son énergie disparut... elle ne retrouva de courage que pour questionner Mangano...

— Mangano, lui dit-elle avec larmes, par pitié, dis-moi quel est mon sort!... n'as-tu pas l'ordre de me conduire sur les côtes de Java?... »

Mangano rompit le silence obstiné qu'il avait gardé jusqu'à ce moment : — Ne l'as-tu pas demandé? répondit-il. — Oh oui!... Mangano, et je lui pardonne tout, à ton maître, à ton sultan!... tout, jusqu'aux infamies auxquelles

il m'a livrée, s'il a daigné se souvenir de ma demande!...

— C'est ce que tu verras, répliqua l'impassible Malais. »

Et il ne voulut plus répondre.

L'embarcation fendait pourtant les ondes, rapide et légère comme le vent.

La nuit vint, et Olivia s'aperçut qu'ils passaient au milieu d'une multitude d'îles inconnues; c'était l'Archipel nommé *les mille îles*, à cause de la quantité innombrable d'îlots qui le forment.

L'infortunée, à qui de terribles pressentimens arrachaient même le sommeil, s'abandonna aux plus amères réflexions; elle se rappela les victimes sans nombre de Singhy, et leurs ombres sanglantes vinrent comme des fantômes apparaître à ses yeux; elle songea aussi à ce chef Malais qui lui avait accordé la

vie, et qu'elle retrouvait dans les fers.... Se pourrait-il donc qu'ils fussent réservés tous les deux au même supplice?...

Lorsque le jour parut, le pros se trouvait entre deux terres élevées, et à peu de distance l'une de l'autre; une multitude de navires de toutes grandeurs, des trois-mâts d'Europe, des jonques de la Chine, des padouans des Moluques, des gourabes de l'Inde se croisaient sans cesse dans ce détroit.

A plusieurs d'entr'eux les bouches menaçantes de longs canons de bronze se montraient aux sabords béans.

C'étaient des croiseurs, qui voguant paisiblement et sous petites voiles, venaient jeter un regard soupçonneux à la figure de chaque passant.

Oh! s'ils avaient pu se douter que ce pros à la voile triangulaire, en nattes cousues, et qui

rasait les flots avec tant de prestesse, appartenait au forban le plus redouté de l'Archipel !

S'ils avaient pu soupçonner qu'à bord se trouvait l'un de ses lieutenans, et une pauvre jeune femme déjà la victime des a rocités de ce brigand !...

Mais ils ne voyaient qu'un pros désarmé, avec son *taude* de nattes, trois ou quatre hommes et une femme, passagère sans doute; le prenant dès-lors pour un des caboteurs du détroit, ils passèrent outre sans défiance.

Olivia, non plus, ne pensait pas à profiter de ces secours qu'elle aurait pu réclamer sans peine, si toutefois Mangano n'avait pas lui-même reçu l'ordre de la poignarder à la première démonstration.

— N'est-ce pas Java, cette grande île? demanda-t-elle avec inquiétude à son guide. — Non, répondit Mangano, Java est encore loin! »

Ils s'éloignèrent donc de cette terre, et bientôt la mer ouvrit seule devant eux son horizon immense.

À peine distinguait-on au loin la figure incertaine des côtes apparues le matin ; les navires aussi devenaient de plus en plus rares.

Enfin ils n'en découvrirent plus aucun, et les formes bleues de la terre disparurent à leur tour.

Cependant ils voguaient toujours, et Olivia, de plus en plus tremblante, questionna de nouveau Mangano. — Je ne vois point l'île de Java ! dit-elle. — Tu la verras ce soir, répliqua Mangano.....

Mais tout-à-coup, à un ordre qu'il donna, la grande voile du pros vint s'abattre sur les lisses, et un instant après, l'embarcation s'arrêtait immobile sur les ondes.....

Mangano et ses marins s'occupèrent immé-

diatement à mettre à l'eau la pirogue se trouvant à bord.

Quelques bananes et un peu d'eau y furentdéposés, puis le Malais garrotté au pied du mât, ayant été saisi par les bourreaux, fut jeté violemment dans cette pirogue.

Olivia suivait avec effroi les détails de cette exécution; l'affreuse vérité commençait à lui apparaître toute entière, et cependant elle doutait encore, se refusant à croire qu'il lui fût reservé un sort aussi épouvantable!.....

C'est alors que Mangano, se retournant vers elle, lui désigna du doigt la pirogue.

— Moi! Mangano! moi abandonnée dans cette pirogue!!.....

Mais ce n'est pas possible, on n'a pu te commander cela!... Singhy, n'est-ce pas, ne veut pas me condamner à une mort aussi horrible!..... Oh! Mangano!..... je t'en supplie à deux genoux, dis-moi que cela n'est pas!.....

ou si ton maître a été assez tigre pour te donner cet ordre, ne l'exécute pas! Tiens, Mangano, retournons ensemble à Java, laisse-là cette bête féroce altérée de sang, et je te ferai combler de richesses, de bénédictions!... Oh! Mangano, par pitié pour une pauvre femme!..... songe combien de fois j'ai adouci ton rude esclavage à Bourbon..... ne te rappelles-tu pas que c'était moi qui te soignais malade, qui t'achetais les plus belles étoffes de *sirsaka!* Mangano, ne te souviens-tu pas de tout cela!..... »

Mais les plaintes et les larmes de la malheureuse semblaient tomber sur le Malais comme sur un roc; loin de là, lorsqu'elle fit allusion à l'esclavage de Bourbon, le visage du bourreau prit une expression plus farouche encore. Il fit un signe à ses Malais, et tous se précipitant sur la jeune métive, l'arrachèrent de l'arière du pros, et la traînant sur le plat-bord, la précipitèrent dans la pirogue à côté de son

compagnon d'infortune..... Ayant ensuite porté un coup de hache sur l'amarre qui retenait le canot, ils hissèrent leur voile et s'éloignèrent.....

Envain la pauvre Olivia se jeta-t-elle à genoux en se tordant les bras de désespoir...

Envain usa-t-elle de tout ce que la douleur et l'horreur d'une pareille situation peuvent donner d'éloquence et de larmes, tout fut inutile, et la grande voile blanche du pros disparut bientôt du côté de la terre...

XIV.

ABANDON EN MER.

Le Malais qui devait partager le sort d'Olivia, n'avait pas fait un mouvement ni prononcé une seule parole durant cette scène cruelle; il resta impassible comme au moment où les gens de Mangano l'avaient jeté dans la pirogue; seulement un sourire de mépris errait sur ses lèvres, lorsqu'il tournait les yeux vers

la créole. Celle-ci, en effet, s'abandonnait à tout son désespoir, remplissant l'air de ses cris et de ses sanglots...

Ame énergique, lorsque la passion en tendait les ressorts, elle restait sans force contre la perspective d'une agonie si féconde en tortures; maintes fois elle éprouva la tentation de se précipiter dans les flots, et toujours l'espérance, ce dernier refuge de l'homme, vint l'arracher à ses pensées de mort. Elle songea enfin qu'elle n'était pas seule et leva les yeux vers son compagnon. Ce dernier, auquel on n'avait pas délié les mains, s'était couché dans le fond de l'embarcation, et semblait parfaitement résigné à son sort : de temps à autre, il levait la tête au-dessus des lisses et jetait un coup-d'œil inquisiteur sur toutes les parties de l'horizon. Jusqu'à ce moment il n'avait accordé qu'une médiocre attention à Olivia.

Elle le vit pourtant tourner ses regards de

son côté, comme s'il avait l'intention de parler; il prononça même quelques mots.

Olivia lui ayant fait entendre qu'elle ignorait son langage, il se mit à tourner la tête et à remuer des bras comme s'il voulait briser les cordes avec lesquelles il était garrotté...

« Ah! je comprends, se dit Olivia, il désire que je le délivre de ses liens! Est-ce prudent à moi? cet homme n'est pas armé sans doute, mais il aura sa force contre ma faiblesse; et s'il veut se débarrasser d'un poids et d'une bouche inutile en me donnant la mort! O mon Dieu! serais-je donc à plaindre de la recevoir en ce moment! Qui sait d'ailleurs? cet homme est vigoureux, il connaît les ressources de son métier, peut-être trouvera-t-il moyen de nous sauver!... Puis, ne suis-je pas la cause du supplice auquel il est condamné... cause innocente sans doute, mais il ne le subira pas moins à cause de moi!... »

Pendant qu'Olivia faisait ces réflexions et restait indécise sur le parti qu'elle devait prendre, le Malais la considérait attentivement ; il semblait que toutes les pensées de la métive fussent devinées par lui; se levant subitement, il se redressa de toute sa hauteur; Olivia jeta un cri d'effroi, car la pirogue se pencha d'une manière effrayante sous le contre-coup de ce mouvement. Le Malais prononça de nouveau quelques mots rapides; la pauvre femme ne put le comprendre ; seulement, à l'air farouche de l'homme, à la fureur peinte dans ses yeux, elle put juger qu'il proférait de terribles menaces. Jugeant alors que le plus sage était de faire ce qu'il désirait, elle s'approcha et le débarrassa de ses liens.

Dès qu'il fut libre, le forban parut respirer avec plus d'aise. Pour premier usage de sa liberté, il se jeta sur les bananes et en dévora une partie. Olivia le regardait faire avec indif-

férence; à bord du pros, Mangano s'était empressé de satisfaire à tous ses besoins, et la faim ne la tourmentait pas. Elle se souvenait, au contraire, qu'il n'avait pas été donné une seule fois des alimens au prisonnier.

— Quels horribles raffinemens! pensa-t-elle! et quel tigre que ce Singhy!... comme il a su calculer toutes les chances afin de me rendre l'agonie plus effroyable!... Hier, un repas succulent m'était donné, et pourquoi? afin que j'eusse la force de supporter les plus infâmes outrages!... Depuis il prend soin de ma vie comme une victime trop chère pour ne pas être réservée aux plus douloureuses angoisses!.. Cet homme qui m'a épargnée, il me le donne pour compagnon de tortures, seulement il le réduit d'avance par la faim, sans doute dans l'espoir qu'il succombra le premier, et que son cadavre infectera l'air que je respirerai à mes derniers momens!... Et j'ai pourtant

aimé ce monstre! Je l'ai délivré de l'esclavage!..... Qu'il me le paie bien aujourd'hui!... »

Olivia remarqua en ce moment que son compagnon, après s'être repu de bananes et avoir entamé la petite provision d'eau, considérait la pirogue avec la plus grande attention. Cette pirogue, faite d'un seul tronc d'arbre, paraissait peu solide; le moindre mouvement la faisait se coucher de manière à embarquer de l'eau; du reste, aucune des précautions de la plus minutieuse barbarie n'avait été omise afin d'enlever aux condamnés tout espoir d'échapper à la mort. Pas un seul morceau de bois avec lequel il fut possible de tailler une *pagaye* n'y avait été laissé, les bancs même n'existaient plus.

Le Malais examina cette embarcation dans tous les sens, voulant juger s'il lui serait possible d'arracher un morceau des *hauts* afin de

s'en servir en guise d'aviron. Malheureusement, lorsqu'il voulut en faire l'essai, il ne put réussir : le tronc d'arbre creusé se trouvait d'une épaisseur telle qu'il était impossible de le briser... Et cependant, pas un instrument ne lui restait pour attaquer ce bois, son kris lui avait été enlevé ainsi que toutes ses autres armes. S'adressant à Olivia, il tâcha de lui faire entendre par une pantomime expressive, ce qu'il désirait avoir et l'usage qu'il en ferait.

Olivia le comprit parfaitement, et lui répondit de la même manière, qu'elle non plus n'avait pas la moindre arme à sa disposition. Il se rassit alors dans le canot, où il resta de nouveau sombre et pensif. Le jour était sur son déclin ; le soleil jusqu'à ce moment n'avait dardé sur les malheureux que des rayons brûlans, et la brise faible et tiède, ne pouvait réussir à tempérer son ardeur. Heureusement

que la mer, toujours belle, soulevait à peine la pirogue sur la crète des lames...

La jeune créole éprouvait une soif ardente, et n'osait s'approcher de la gourde qui contenait l'eau.

Enfin, ne pouvant résister à ce supplice, elle s'en saisit...

Le Malais lui jeta un regard sinistre et fit un mouvement; une soudaine pensée parut l'arrêter, et il la laissa aspirer avec délices quelques gorgées d'une eau déjà chaude et putréfiée.

Le vent fraîchit vers le soir, des vagues plus turbulentes se heurtèrent contre la frêle embarcation, et couvrirent de leurs embruns les deux malheureux; quelques-uns même se brisèrent avec tant de force que le canot en fut à moitié rempli. Une petite calebasse, oubliée par les bourreaux, servit au Malais à jeter l'eau, et Olivia l'aida de son mieux; songeant

à la petite corbeille de rotin dans laquelle avaient été placées les bananes, elle l'entoura d'un madras, et se servit efficacement de ce vase improvisé. Mais de combien de souffrances cette première et cruelle nuit ne fut-elle pas remplie! L'infortunée métive, dont les vêtemens s'étaient imprégnés d'eau, grelottait de tous ses membres et ne pouvait parvenir à se réchauffer; car l'atmosphère fut aussi glaciale durant la nuit qu'elle avait été brûlante pendant la journée. Quant au forban, il semblait insensible et endurci à toutes ces fatigues. Olivia profita d'un moment d'inattention de son compagnon, pour saisir deux bananes et les manger; lorsque le jour parut, le Malais s'en aperçut et manifesta une grande colère; il s'empara sur-le-champ des quatre dernières, et les mangea à son tour.

Il ne leur restait donc plus rien!... l'eau venait d'être aussi terminée, et c'est à peine,

sur un geste suppliant de la malheureuse, si le forban daigna lui en accorder quelques gouttes.

Avec le soleil levant, vinrent quelques adoucissemens à cette douloureuse situation : la mer se fit belle, la brise faiblit, et les rayons du soleil communiquèrent un peu de chaleur aux membres engourdis de la jeune femme.

Ce jour-là, un nouvel incident les leurra de la plus douce et en même temps de la plus cruelle espérance : l'obscurité ayant disparu, le Malais se mit à parcourir attentivement tous les points de l'horizon comme il l'avait déjà fait plusieurs fois.

Soudain, Olivia le vit étendre les bras et la regarder en poussant un cri sauvage. Olivia fixa son œil fatigué du côté qu'il indiquait, et aperçut un gros navire, dont la masse devenait de plus en plus distincte.

A cette vue, une inexprimable sensation de bien-être parcourut ses veines, elle ne douta plus de leur salut , et joignant les mains, elle adressa au ciel de ferventes prières..... Le bâtiment s'avançait rapidement, et nul doute qu'il vînt à une assez petite distance pour les découvrir. Le forban se retournant vers la créole, lui arracha le mouchoir qu'elle portait au cou ; Olivia, effrayée d'abord, comprit bientôt ce qu'il voulait faire. Il lui enjoignit ensuite par gestes, de s'accroupir dans le fond de la pirogue. Olivia l'ayant vu poser son pied sur le plat-bord comme pour y monter, comprit encore son intention, et s'agenouilla.....

Pendant ce temps, le navire s'était rapproché ; mais l'œil exercé du forban reconnut que depuis quelques instans il avait dû découvrir la terre, car sa route n'était plus la même. Malheureusement ce changement de direction l'éloignait tellement du canot abandonné, qu'il

était à craindre qu'il ne l'aperçût pas. Le Malais posant son pied sur les épaules de la jeune métive, se fit un appui de son corps et s'éleva aussi haut que possible; en même temps, il agita le mouchoir dont il se servait comme d'un signal.

La pauvre Olivia s'épuisait en efforts incroyables, afin de soutenir cette masse sur son corps frêle et délicat; chaque mouvement du forban la faisait ployer comme un roseau; mais elle n'ignorait pas que de ce moment dépendait leur salut, et priait le ciel de lui accorder assez de forces pour soutenir la torture jusqu'au bout.... Tout-à-coup, le Malais s'élança brusquement en vociférant des paroles de colère; se laissant tomber dans la pirogue, il appuya son large pied sur la poitrine de la pauvre fille, et la rejeta en grinçant des dents à l'autre extrémité.....

Olivia, poussant un cri de douleur, se releva

péniblement; elle porta les yeux vers le forban, sa face était décomposée par la rage; elle regarda vers la mer, le navire s'éloignait en forçant de voiles!...

Cette espérance de salut leur était donc ravie désormais!.

La journée s'avança, et avec elle les angoisses et le désespoir; le soleil les brûlait de ses rayons, et pas un seul moyen ne leur restait pour s'en garantir! Olivia sentait son cerveau bouillonner, une fièvre cuisante lui ôtait presque la perception des idées... La faim, la soif ne tardèrent pas non plus à se faire sentir, et les gosiers altérés des deux malheureux demandèrent au ciel quelques gouttes d'une pluie bienfaisante. A la fin du jour, ce vœu fut exaucé, bien qu'en les menaçant d'autres dangers. Une bande noire s'était depuis quelque temps fixée au-dessus des eaux; lorsque le soleil commença à descendre vers l'horizon, cette

bande augmenta d'intensité ; à son coucher, elle couvrait déjà une grande partie du ciel... Bientôt des éclairs la sillonnèrent, rares d'abord, plus fréquens ensuites ; le roulement d'un tonnerre lointain s'y joignit.

A ce bruit, le Malais, couché dans le canot, se leva précipitamment et examina l'état du firmament. Aussitôt il se mit à préparer la calebasse et la petite corbeille de rotin. Olivia devina bien à ces préparatifs que de nouveaux périls allaient venir. Du reste, abattue par la souffrance, elle en eut à peine la conscience et la crainte. L'orage grossissait toujours, et une menaçante obscurité s'étendit autour d'eux. Il se déchaîna enfin avec une fureur si grande, qu'Olivia pensa que leur dernière heure était venue. Les éclats de la foudre se succédaient sans interruption, et des éclairs continus déchiraient la nue ; la mer, battue par la bourrasque, commençait à mugir et à se soulever en gron-

dant. Une pluie poussée par un vent furieux, vint tomber sur la légère embarcation, et sembla vouloir l'engloutir sous un déluge d'eau.

Olivia, éveillée de sa torpeur, oublia tout pour ne songer qu'à s'abreuver avec délices de cette pluie bienfaisante. Les mugissemens de l'orage et des vents l'empêchaient d'entendre le Malais; mais, à la lueur des éclairs, elle le distinguait s'occupant avec ardeur à remplir la gourde de la rosée du ciel. Elle le vit ensuite prendre la calebasse, et vider l'eau qui commençait à envahir l'embarcation; rassemblant tout son courage, elle s'efforça de l'aider. C'était un singulier spectacle que celui de ces deux êtres si différens de mœurs, de langage, de pays, et qu'un danger commun rapprochait en cet instant solennel!

Le Malais continuait son œuvre, s'inquiétant peu de l'aide offert par sa compagne, et la fin

de l'orage arriva sans qu'il parût même s'en être aperçu.

Alors vint l'épuisement causé par ces nouvelles fatigues : Olivia, s'affaissant sur elle-même, fut surprise d'une espèce de sommeil léthargique. Elle ne sentit plus rien, ni le froid de ses vêtemens humides, ni les angoisses de la faim. De délicieux tableaux embellirent au contraire ses rêves, et lui voilèrent durant quelques heures l'horreur de la réalité.

Il lui sembla qu'elle revoyait Bourbon et ses montagnes si pittoresques ; elle se promenait dans un bois de calebassiers, où mille parfums énivraient ses sens.

Quel était donc cet homme qui la soutenait dans les sentiers embarrassés de lianes?..... c'était Kélédor, le généreux Kélédor, qui lui souriait, l'appelait sa bien-aimée et lui prodiguait les plus tendres caresses.....

Oh! avec quelle bonheur elle les lui rendait! un esclave les suivait portant un panier bondé de provisions. Kélédor les retirait une à une, et elle, dont l'appétit était excité par cette marche dans les bois, considérait avec une indicible joie ces beaux fruits, ces mets succulens! elle se voyait sur le point de commencer ce repas désiré, lorsque tout-à-coup une horrible figure apparut à travers les feuilles, c'était celle de Singhy qui s'enfuit en jetant un éclat de rire funèbre!...

Olivia se réveilla en sursaut, et referma les yeux.

Elle crut avoir en effet entrevu le visage de Singhy devant elle! Ce n'était pas celui de Singhy pourtant, mais celui du forban son compagnon. Le soleil était déjà haut, et le Malais se tenait à deux pas, considérant la jeune femme avec un étrange regard... Olivia épouvantée détourna le sien, et le forban alla se

rasseoir à l'autre extrémité de la pirogue où il se coucha.

Cette troisième journée suivit son cours aussi calme, aussi cruellement monotone que les deux premières...

Olivia, exténuée par la faim, conservait tout au plus la force de redresser la tête; une fois s'étant appuyée sur les lisses, elle aperçut un énorme poisson de couleur bleue, dont l'aileron venait de temps à autre friser l'embarcation... C'était un requin...

Cette vue lui fit peur, et un geste de terreur lui échappa...

Le Malais se leva à son tour, et regarda; il vit le requin et sourit amèrement... puis il parut se demander s'il ne lui serait pas possible de combattre et de posséder cette proie!... mais comment? pas une arme, même la plus inoffensive!

Il se rassit donc, en secouant la tête avec découragement.

Olivia n'avait pas osé regarder de nouveau par-dessus le bord, et cependant le requin ne quittait pas l'embarcation; souvent même quelques coups de sa queue venaient la secouer rudement. Il semblait que le vorace animal pressentit que là se trouvait une victime qui lui était destinée !

Tout-à-coup Olivia vit le Malais se diriger de son côté... Sa figure avait pris une si affreuse expression, qu'Olivia se cacha la tête dans ses mains... Le sauvage Malais s'arrêta devant elle, et lui adressa un long discours d'un son de voix menaçant et terrible...

Il y joignit des gestes furieux, et au moment où elle s'y attendait le moins, se rua sur elle et l'étreignit à la gorge...

Une pensée horrible traversa comme l'éclair

l'esprit d'Olivia ; il voulait la tuer, afin de se repaître de chair et prolonger ainsi sa vie de quelques jours. C'était bien réellement l'intention du barbare, et son attaque subite en donna la preuve.

Olivia, ranimée par un instinct de conservation, retrouva des forces pour se débattre sous l'étreinte de son bourreau ; celui-ci, la bouche écumante de rage, l'avait abattue et fixée contre le bord de la pirogue; elle glissa comme un serpent entre ses mains, et se redressa derrière lui. Hurlant de fureur, il revint sur elle et lui porta un coup terrible ; Olivia l'évita en se jetant tout de son long dans le fond du canot ; le forban, emporté par l'impulsion du coup, fut renversé sur le côté de la pirogue qu'il fit pencher sur l'abîme.....

Elle aurait été engloutie infailliblement, si l'équilibre n'eût manqué à l'homme le premier. Il tomba rudement à l'eau où il disparut pen-

dant quelques secondes... Toutefois, il revint promptement à la surface et nageait pour regagner le bord, lorsqu'Olivia, qui s'était machinalement relevée, aperçut l'aileron du requin se dirigeant avec rapidité vers le malheureux. Presqu'aussitôt elle vit le monstre s'élancer hors des ondes, l'homme disparaître avec lui et la mer redevenir calme...

Cette affreuse catastrophe la frappa de vertige, et son intelligence sembla l'abandonner.

Cet état dura long-temps, et lorsqu'elle reprit ses sens, la malheureuse sentit une douleur cuisante à la tête. Le soleil dardait verticalement ses rayons sur son visage, elle fit un effort afin de prendre la calebasse et humecter son gosier desséché; elle ne le put. Ses idées devinrent alors confuses; malgré tous ses efforts pour ressaisir la mémoire qui lui échappait, elle ne se rendait pas compte de la disparition du Malais...

Que s'était-il passé, il y avait si peu d'heures? N'avait-elle pas été renversée, frappée par un être plus fort qu'elle, et qui était en proie à une grande colère?

Oui, sans doute et elle lui avait échappé... Comment? c'est ce qu'elle ne pouvait s'expliquer... Elle l'avait bien aperçu debout sur la pirogue, puis il avait disparu... Qu'était-il donc devenu?...

La nuit vint au milieu de ces hallucinations perpétuelles.

Olivia se trouvait toujours à la même place où elle était tombée, car la lutte mortelle qu'elle venait de soutenir avait totalement épuisé ses forces..... D'affreuses douleurs torturaient ses entrailles, et ses gémissemens plaintifs s'échappaient de sa poitrine..... Parfois, grâce à la fraîcheur de la nuit, elle eut quelques idées lucides..... En ces momens, elle considérait avec effroi la mort qui s'avançait

si lente et si cruelle..... Portant les mains sur son corps, sur son visage, elle retombait épouvantée de la maigreur de ce corps, de ce visage..... Son plus ardent désir était parfois d'avoir assez de force pour se précipiter dans les flots!..... mais une idée effroyable venait chasser cette tentation.....

Elle se voyait au milieu des ondes, près d'un monstre terrible qui ouvrait une gueule énorme pour l'engloutir; elle sentait ses os broyés sous les dents aiguës du monstre, et la vie qui lui échappait au milieu d'atroces douleurs..... Lorsque le jour vint éclairer pour la quatrième fois cette scène de désolation, l'infortunée était toujours étendue dans la pirogue, ne sentant même plus l'excès de sa souffrance.....

Les idées bourdonnaient dans son cerveau, et s'en élancaient sans s'y arrêter; sa bouche

seule murmurait quelques sons, mais des sons qu'elle ne pouvait ouïr......

Il lui sembla pourtant qu'une grande masse noire était venue subitement lui voiler le soleil, et que des êtres fantastiques s'emparant d'elle, avaient emporté son corps vers des régions inconnues.....

XV.

SAUVETAGE.

— C'est là une terrible histoire! dit un des auditeurs.

— Est-il de Dieu possible, reprit un autre ; qu'on n'ait pu réussir à mettre le grapin sur cet enfant des peaux-sales !

— Tu as encore la platine pas mal ficelée, mon fisto, s'écria un troisième qu'à son air d'autorité et à son galon d'or on reconnaissait

pour un maître; le particulier aurait z'été tout exprès *t'espérer* pour s'faire mettre une cravatte de chanvre au dormant du cou !..... vas-y voir ! — C'est juste, maître, répliqua humblement le matelot. — Et tu dis donc, Kélédor, continua le maître, que depuis on n'a eu ni vent ni nouvelles du Mauricaud ? — Si fait, répondit un brun jeune homme qui n'était autre, en effet, que Kélédor ; quoique fort souvent, dit-on, on voie un grand nombre de Malais porter le même nom, il y a tout lieu de croire que ce Singhy, si célèbre par ses pirateries dans les îles de la Sonde, n'est autre chose que l'abominable meurtrier de mademoiselle d'Angremont..... — Et comment donc qu'ça s'fait, hasarda un matelot, que c'lofia avait pu se rendre à Madagascar ?.....

— Eh ! on t'la déjà dit, grand nigaud, reprit le maître; c'était sa particulière qui lui

avait avancé le nécessaire à seule fin d'accomplir le voyage, est-ce pas vrai, Kélédor? — Hélas, oui, Maître! toutefois il est bien certain qu'elle ignorait le crime et n'en était pas complice.....

Maintenant il est plus difficile d'expliquer la manière dont ce scélérat aura pu se rendre jusqu'aux détroits..... Mais avec un homme comme Singhy, il faut croire à tout et ne s'étonner de rien. »

— Ah! le brigand, s'écria un des matelots, puisque la *Thisbé* est d'ordonnance pour aller le chercher, je réponds bien que s'il me tombe sous la coupe, il avalera sa gaffe avec le manche!..... — Oui, tu m'as l'air d'un dénicheur de merles!..... répondit le maître d'un air goguenard.....

— En haut serrer les royaux! dit en ce moment la voix de l'officier de quart.

Le maître sauta lestement de la drôme où il était assis, et fit entendre un coup de sifflet prolongé.

— Allons et lestement, garcons!..... répéta l'officier. »

Cet incidemt mit fin à la conversation.....

Cette conversation avait en effet lieu à bord de *la Thisbé*, toujours placée sous le commandement de Charles d'Angremont.

La Thisbé se trouvait sur rade de Saint-Denys, lorsque des plaintes virulentes árrivèrent au gouverneur par plusieurs navires venant des mers de Chine. Tous rapportaient que ces mers étaient infestées d'une véritable flotte de bâtimens pirates, reconnaissant pour chef un Malais nommé Singhy, dont la sauvage férocité égalait l'audace.

Une grande quantité de navires marchands étaient déjà tombés en son pouvoir, du moins

on le supposait, car on n'avait plus entendu parler ni de ces bâtimens ni de leurs équipages : seulement on avait retrouvé sur les côtes d'un petit groupe d'îles du détroit de Malac, de nombreux débris de navires à moitié consumés par les flammes.

Toutes les puissances, dont le commerce se trouvait intéressé à la destruction de cette bande, avaient envoyé des croiseurs dans ces parages.

Malheureusement les recherches étaient demeurées sans succès jusqu'à ce jour. Un navire arrivant de Java indiqua enfin les îles de Carimon comme placées sous la domination d'un chef du nom de Singhy, lequel n'était autre sans doute que le forban qu'on poursuivait.

Le gouverneur ne perdit pas un instant.

Il fit appeler le commandant de *la Thisbé*, et lui annonça qu'il le destinait à une expédi-

tion exigeant autant d'audace que de prudence et d'habileté.

Lui ayant fait part de ses projets, le nom de Singhy frappa le commandant d'Angremont.

— Serait-ce lui ? pensa-t-il, et la Providence m'aurait-elle destiné au châtiment de ce scélérat ?... Puisqu'il a su trouver le moyen de se rendre à Madagascar, il a bien pu découvrir aussi celui de gagner les îles de la Sonde! rien d'impossible!...

C'est un *sultan*, dit-on, mais tous les chefs de ces îlots ne prennent-ils pas ce titre? N'eussent-ils que trois pros et un rocher, ne disent-ils pas ma flotte et mon empire?... »

Ce fut donc la joie au cœur, que Charles d'Angremont donna les ordres de son départ; il communiqua à Jules de Senneville, resté près de lui, en qualité de lieutenant en pied, les nouvelles qu'il venait de recevoir.

Kélédor, nommé tout récemment géreur de l'habitation d'Angremont, apprit ces détails, et supplia avec tant d'instance le jeune commandant de le laisser faire encore partie de cette expédition, que ce dernier ne put s'y refuser ; il le remplaça donc provisoirement et l'embarqua sur *la Thisbé*. Voilà par quel concours de circonstances, cette corvette et ces trois personnages de notre histoire se dirigeaient vers les îles de la Sonde.

Au moment où l'entretien que nous venons de rapporter avait lieu sur le gaillard d'avant, on n'était pas éloigné de l'attérage.

Charles d'Angremont fit appeler son lieutenant dans la soirée.

— Jules, lui dit-il, notre point ne nous met pas plus de vingt lieues de Sumatra ; par conséquent, n'oublie pas de recommander une sévère attention aux hommes du bossoir.

— Je n'y manquerai pas, commandant, ré-

pondit Jules. — Si l'on voit quelque chose de nouveau, on devra me prévenir sur-le-champ, et dès le point du jour, les vigies seront envoyées sur les barres. — Cela suffit, commandant..... »

Et le jeune homme sortit pour faire exécuter ces ordres.

La nuit se passa pourtant sans que rien d'extraordinaire survînt ; la mer était belle, le ciel étoilé, et la corvette, poussée par une brise ronde, fendait rapidement les eaux phosphorescentes...

Le commandant monta sur le pont vers le milieu de la nuit ; il y trouva son second qui, appuyé sur les bastingages, considérait mélancoliquement l'aspect de cet horizon tranquille.....

— A quoi penses-tu donc ainsi, lui dit le commandant en venant se placer près de lui ?...

— Oh ! si tu le savais ! Charles !... l'approche de ces terres, où peut-être nous retrouverons l'infâme bourreau de ta pauvre sœur, fait naître en moi de si amers souvenirs !...

— Infâme, et bien infâme en effet !... répondit le commandant d'un air sombre, quel supplice pourra jamais payer un aussi horrible attentat !

Vraiment, Jules, que le sort nous favorise assez pour réussir à m'emparer de ce misérable, et je ne sais si je résisterai à la tentation de le faire expirer dans les plus affreuses tortures à mon bord même... »

— Ce serait justice, Charles, et plus que tout autre j'y applaudirais !... Malheureusement cela t'exposerait à un blâme sévère, peut-être même à plus... Tu n'ignores pas que les tribunaux réclament cet homme, et que le gouvernement, surtout, veut qu'un grand exemple soit donné...

Le vil esclave!... de quels délicieux rêves son crime est venu m'arracher!

Infortunée Mathilde!... ange de douceur et d'innocence! se peut-il qu'un scélérat se soit trouvé qui ait eu l'atroce courage de te ravir une existence si belle et si adorée!!..... »

Et le jeune homme essuya furtivement deux larmes qui s'échappaient de ses paupières.

— Frère, reprit Charles, maîtrisant lui-même avec peine son émotion, je te remercie de cette douleur, elle me prouve combien était digne d'elle l'époux que je lui avais choisi..... Oh! oui!... notre existence eût été douce et paisible désormais..... car j'ai perdu plus encore, Jules! tu sais qu'il est un homme que cet horrible événement a frappé de mort, et cet homme est mon père!...

Et qui peut même nous assurer qu'il nous sera permis de savourer notre vengeance? Peut-

être ne trouverons-nous dans ce Singhy qu'un obscur forban inconnu pour nous, et qu'il ne restera qu'à faire pendre au bout de nos vergues!....

Peut-être cet esclave est-il tombé sous les coups des Hovas, après l'assassinat commis sur le chef Rufalla. — Non, répliqua Jules, je ne sais quel pressentiment m'annonce qu'à nous seuls est réservés le châtiment de ses crimes... Oh! Charles! par grâce!... que tous les moyens soient employés pour qu'il tombe vivant entre nos mains! »

— C'était mon intention, Jules, répondit le commandant. »

Et ils descendirent...

Dès le matin, des vigies furent envoyées au haut du mât...

L'une d'elles se trouvait être précisément ce matelot qui avait juré de ne pas épargner le forban, s'il tombait *jamais sous sa coupe*...

Kélédor, déjà sur le pont, s'apprêta à monter avec lui...

Kélédor s'était fait aimer de tout l'équipage; les matelots savaient qu'il possédait la confiance du commandant, et que loin d'en abuser, il s'en servait au contraire à leur avantage ; ayant fait, de plus, avec eux l'expédition de Madagascar, ils le connaissaient maintenant pour un homme brave autant que généreux ; aussi le matelot de vigie ne témoigna-t-il aucune humeur de le voir s'apprêter à le suivre.

— Eh bien ! lui dit-il joyeusement, tu veux donc essayer de venir gagner avec moi la double ration ? (1) — Je te la laisserai, répondit Kélédor sur le même ton. — En ce cas, voyons d'abord si tu es un gabier ficelé !.... »

Et s'élançant tous les deux, ils parvinrent

(1) Une double ration de vin est ordinairement accordée à l'homme de vigie qui découvre la terre après une traversée un peu longue.

presqu'en même temps aux barres de perroquet.

— Pas mal pour un terrien, fit le matelot ; je suis sûr que si tu voulais mettre ton sac sur *la Thisbé*, tu escarpinerais bientôt les enfléchures aussi proprement que le plus fin gabier du bord ! »

A cet instant, trois coups de sifflet retentirent, appelant l'attention des hommes de vigie.

— Ayiahie!.... répondirent-ils... — Veille bien l'horizon devant nous, cria le maître, et toujours à babord d'ousque le soleil s'est levé !... — On n'y manquera pas, Maître ! — Toi, surtout, Mandart, continua le maître, en s'adressant à notre matelot, puisque c'est toi qui passe pour avoir les écubiers les mieux orientés du bord ! — Merci, Maître, répliqua notre gabier... »

Et il se mit sur-le-champ en mesure de justifier le compliment.

— C'est comme si je voulais faire un maillet d'un épissoir, continua-t-il après avoir exploré l'horizon, je ne vois rien; et toi, Kélédor? —Je ne vois rien non plus. — Et cependant tu es toujours un des premiers à découvrir la terre; en tout cas y n' faudra pas que nous laissions filer la double ration dans le bidon des Mathurins (1) du grand-mât... ce serait la première fois qu'ça arriverait.

— Ah! quel est ce point noir que j'aperçois là-bas! s'écria tout-à-coup Kélédor. — Un point noir? où ça. — Tiens, par-là sous le soleil... »

Le matelot abaissa la paume de sa main sur son front, et resta une bonne minute à regarder.

(1) Nom que se donnent quelquefois les matelots.

— Le feu du ciel m'élingue, c'est vrai, dit-il enfin, on dirait que c'est comme une espèce de canot ou encore un morceau de bordage...

C'est p't-être le reste de quelque bateau qui aura rempli sa carcasse d'eau salée... mais le diable m'élingue la nuque, si tu n'as pas une moitié de soleil dans chaque œil! c'est tout juste si je puis le voir, moi; et moi, cependant, comme disait maître Brin-d'Amour tout-à-l'heure, je ne suis pas trop mal orienté sous le rapport des écubiers... »

— Est-ce que tu ne comptes pas prévenir l'officier de quart! — Ma foi, je ne sais pas? — Je te conseille de le faire, cependant; car, ainsi que tu le disais, ça m'a tout l'air d'un canot, et il serait possible qu'il y eut quelques naufragés à bord. — T'as raison, et y faut même que je m' presse, vu que nous le dépassons rondement...

Maître! cria-t-il en hêlant d'en bas!...

— Holà ! — Nous avons par le travers comme une histoire de canot qui s'en va-t-en dérive.
— Est-il loin ? — Comme ça !... »

Le maître alla sur-le-champ trouver l'officier de quart.

— Lieutenant, dit-il, la vigie dit qu'elle voit sous le vent comme une histoire de canot abandonné... — Ah ! diable, répondit l'officier, et il dirigea sa longue-vue de ce côté. »

Une minute s'était à peine écoulée qu'il appela brusquement le timonnier.

— Timonnier, allez prévenir le commandant que nous avons un canot abandonné par le travers, et qu'il me semble y distinguer du monde ! »

Cette nouvelle se répandit à bord avec la rapidité de la foudre.

Quelques instans après, le commandant paraissait sur le pont, accompagné de Jules de

Senneville... Il prit sa longue-vue en bandoulière et monta jusque dans la hune.

— Laissez porter tout sur cette embarcation, cria-t-il après avoir examiné quelques instans le point indiqué...

— Laisse porter, répéta l'officier de quart.

— Vous ne vous êtes pas trompé, lui dit le commandant en descendant, il y a une ou deux personnes dans ce canot, et l'une paraît être une femme; je pense que ce sont de pauvres diables d'Indiens, dont la gourabe aura coulé, et qui se seront sauvés dans leur pirogue : il est même fort à craindre que nous ne trouvions personne de vivant, vu qu'ils n'auraient pas manqué de faire déjà des signaux.

Dès que nous serons à une petite distance, vous ferez mettre un canot à la mer. — Oui, commandant! »

Et quelques hommes s'affalant dans une des

embarcations, s'occupèrent aussitôt à parer les garans...

Une inquiète curiosité venait de s'emparer de l'équipage entier de la *Thisbé*; pas un seul homme n'était resté sur la batterie, ni dans l'entrepont...

Les caliers eux-mêmes, sur le bruit de cet événement qui leur parvint comme un écho lointain au fond de leurs obscurs retraites, vinrent montrer au soleil étonné leur face jaune et cadavéreuse.

Kélédor éprouvait aussi de son côté une anxiété singulière; cette anxiété pénible et mystérieuse à laquelle on a donné le nom de pressentiment... Il lui semblait qu'une des phases marquantes de son existence allait s'accomplir...

— Qu'as-tu donc? lui dit le matelot remarquant cette inquiétude...

— Je ne pourrais le dire, repartit le Sé-

clave, et pourtant il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire. — Ah! c'est la vue de ce rafiau où nous allons probablement trouver quelque Mathurin cuit au soleil...

Oh ! j'conçois ça ; le manque d'habitude!... Tiens! regarde-le maintenant, c'est un canot taillé sur le gabarit d'une pirogue, et il y a quelque chose de couché dedans, vois-tu ? — Sans doute !... et si je ne me trompe, c'est une femme!... — C'est drôle comme ça te remue! calme-toi donc, nous allons être bord à bord tout-à-l'heure! »

En effet, la corvette courant grand largue s'était avancée rapidement vers l'objet découvert.

L'équipage garnissait toutes les parties élevées du navire, et deux cents yeux fixés sur le même point dévoraient l'espace qui les en séparait. Il ne fut bientôt plus possible de douter qu'une femme, morte ou évanouie, était

couchée dans le fond de l'embarcation. Mais on ne pouvait l'apercevoir que dans les momens où la lame soulevant la légère pirogue, un coup de roulis lui faisait donner la bande du côté de la *Thisbé.*

Alors on distinguait une pâle figure encadrée de cheveux noirs, et une main qui semblait s'être cramponnée aux fargues dans une dernière convulsion. Kélédor ne pouvant calmer son agitation était descendu dans la hune; de là, il vint sur le pont, de plus en plus maîtrisé par une étrange émotion. La corvette se trouvait à peine à une cinquantaine de toises de la pirogue. Au signe du commandant, on orienta de nouveau au plus près, et l'on prit la panne, puis l'embarcation commandée fut amenée le long du bord et un officier s'y embarqua.....

Avant que ces diverses manœuvres n'eussent été terminées, l'on s'était encore rapproché.

Kélédor, debout sur les premières enfléchures, concentrait son avide attention sur ce frêle morceau de bois où un drame terrible s'était sans doute accompli.....

Tout-à-coup son œil brilla, ses lèvres se contractèrent.....

— C'est elle!!! ô! c'est bien elle! dit-il en jetant un cri qui fit un terrible effet au milieu de ce funèbre silence.....

Le canot monté par l'officier débordait en ce moment..... »

S'élancer dans le porte-haubans et de là dans ce canot fut pour le Séclave l'affaire d'une seconde.....

— Es-tu fou!..... dit l'officier!..... — O mon Dieu! mon Dieu!..... répondit Kélédor sans paraître l'avoir entendu..... c'est elle! c'est elle! — Qui, elle? répliqua l'officier, remarquant avec étonnement l'égarement de l'affranchi.

Tu crois connaître cette femme? Eh bien! nous allons savoir bientôt si tu ne te trompes pas..... Allons, nage un coup, garçon! »

Et le canot fendit les ondes comme une flèche.....

— Lève rames!..... commanda de nouveau l'officier en accostant la pirogue, Kélédor venait de se redresser et d'un bond il fut dans l'autre embarcation. — Je ne m'étais pas trompé! s'écria-t-il, en se jetant près du cadavre, c'est elle-même!..... c'est Olivia!.....

— Olivia!..... dit l'officier recherchant ses souvenirs; cette métive, complice de l'assassinat de mademoiselle d'Angremont et qui s'est évadée des prisons de Saint-Denys? — Elle-même, lieutenant! elle-même! elle était innocente!..... Oh! mais elle vit encore! son cœur bat..... oui, elle peut être sauvée!!.....» Et soulevant avec précaution la jeune femme,

il la déposa dans le canot, là, il s'abandonna à toute sa douleur.....

— Allons, garçons, reprit l'officier, mettez la bosse à l'avant de la pirogue en guise de remorque, et à bord maintenant.....

— Et quel intérêt prends-tu à cette malheureuse, continua-t-il en s'adressant au Séclave. — Oh! quel intérêt, lieutenant! dit le jeune homme se cachant la figure dans ses mains, Dieu le sait! — En tout cas, elle n'en est guère digne, et il semble que le ciel ait voulu se charger du châtiment qui a échappé à la justice des hommes. — Elle était innocente!.....

— Innocente! le tribunal de Saint-Denys en a jugé autrement, et il vaudrait mieux pour elle qu'elle ne revînt pas vivante de cette catastrophe, vu qu'une autre espèce de mort l'attend, elle et son scélérat d'amant, si nous avons le bonheur de le prendre..... — Oh

oui! bien scélérat!..... murmura Kélédor, car je ne sais qui me dit que ce crime est encore son ouvrage!..... »

Le canot venait de rejoindre la corvette, et le corps de la créole fut transporté avec les plus grands ménagemens sur le gaillard d'arrière.

Le commandant d'Angremont s'était approché, et en apercevant cette blanche figure, une exclamation lui échappa.

— Olivia! s'écria-t-il. —Elle-même, répondit l'officier.

Deux rapides regards s'échangèrent entre Charles d'Angremont et Jules de Senneville. — Tu le vois, Charles! dit ce dernier à voix basse, il faut croire à une justice providentielle! — La malheureuse! répliqua M. d'Angremont en fixant de mélancoliques regards sur la métive.

Cette dernière pourtant avait été couchée

près de la dunette, et le chirurgien du bord, attentif au moindre signe de vie, consultait tous les organes qui pouvaient en contenir quelqu'étincelle.

Kélédor, à genoux, les mains jointes, et la figure affreusement décomposée, suivait avec angoisse les moindres mouvemens de ses traits....

— Sa maigreur est effrayante, dit le docteur, et cette femme doit avoir horriblement ouffert de la faim avant d'en venir à un pareil point d'exténuation! Le cœur bat cependant, mais si faiblement que je doute qu'il soit possible de la rappeler à la vie. »

Ouvrant alors de force les dents serrées de la malheureuse, il versa quelques gouttes d'un puissant cordial dans sa bouche.

Le corps fit un mouvement.

Le chirurgien en versa une seconde fois, et la malade ouvrit avec peine ses yeux ternes et affaiblis.....

Elle considéra d'abord avec stupidité tous ceux qui l'environnaient ; son regard s'arrêta sur Kélédor toujours à genoux, et c'est en ce moment seulement qu'un peu de vie et d'intelligence vint l'animer. Elle fit comme un effort pour parler et un souffle s'échappa de ses lèvres.

— Kélédor !..... dit-elle si bas que l'oreille de l'amant put seule saisir le son. — Olivia ! ô ma bien-aimée !..... s'écria celui-ci, ne se souvenant plus des personnes qui l'entouraient; tu veux vivre, n'est-ce pas?..... »

Olivia parut avoir entendu, car elle secoua tristement la tête. Ayant ensuite levé les yeux, elle aperçut le visage sévère du commandant d'Angremont, et ils exprimèrent aussitôt la plus vive terreur.

— Ces émotions sont trop fortes, s'écria le docteur, auquel ce mouvement n'avait pas

échappé ; je ne puis répondre d'elle si on ne la laisse en repos.

Olivia se retourna vers lui et dit faiblement : — C'est inutile.....

Puis, ayant présenté sa main décharnée à Kélédor. — Pardonne-moi, lui dit-elle, c'est encore lui qui m'assassine.....—Lui, Singhy? — Lui-même..... je suis allé lui demander asile, il m'a livrée à ses soldats et abandonnée dans cette pirogue où, tu le vois, la faim m'a tuée. — Horreur! s'écria le Séclave. — Tu as été lui demander asile! reprit vivement M. d'Angremont, où ? par grâce, dis-le moi! !.....

La mourante, presqu'épuisée par ces quelques paroles, s'efforça de rassembler ses souvenirs et dit : —A Carimon, près de Java...

— C'est donc lui! firent d'une même exclamation Jules de Senneville et le Commandant.

A ce cri, Olivia tourna péniblement la tête vers Charles d'Angremont.

— M. Charles, continua-t-elle, je vais mourir, et je vous le jure à mon heure dernière, je suis innocente de l'assassinat de votre sœur! »

A peine eut-elle achevé ces mots, que sa main retomba et son regard devint fixe.

— J'en étais sûr! exclama le chirurgien, vous l'avez trop fait parler, et la voilà qui vient de passer!....

— Dites-vous vrai, M. le docteur? s'écria Kédor en se précipitant sur le cadavre. Il posa la main sur le cœur, il ne battait plus; s'approcha de sa bouche, pas un souffle n'en sortait..... — Morte!... dit-il, et il tomba sans connaissance à ses pieds. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

—

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau. — Imprimerie de E. JACQUIN.

